840

27e Année | N° 14 | 15 Juillet 1920

GENERAL LIBRARY
SEP 8 1920
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
André Beaunier	*L'Amour et le Secret* (1re partie)	225
E. du Vivier de Streel	*La Conférence internationale de Bruxelles*	272
Maxime Formont	*Le Bien-Aimé* (fin)	304
Général Regnault	*L'Échec du Plan XVII*	357
Marie Hollebecque	*L'Initiation à la Vie sociale*	392
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	412
L. Houllevigue	*Les Électrons et la Télégraphie sans Fil*	432

Copyright 1920 *Revue de Paris*.

PARIS
DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER
(MAISON D'ÉDITION CALMANN-LÉVY)

1920

LIVRES NOUVEAUX

DIALOGUES D'HIER

par **Maurice Donnay.**

Ces quatre dialogues, écrits pendant la guerre sous le choc des événements les plus tragiques et les plus passionnants, attestent une fois de plus la merveilleuse souplesse avec laquelle l'esprit de Maurice Donnay sait s'adapter aux temps et aux choses. On y retrouve cette sensibilité exquise qui se fait jour à travers les élégances de son œuvre, cet art du dialogue qui est ici mieux encore que parisien, français. Ces pages, qui sont d'hier par leur sujet, gardent aujourd'hui toute leur saveur délicate et pénétrante, car l'émotion, la grâce et la finesse sont toujours d'actualité.

RENNBAHN

par **Jean Desflandres.**

L'auteur est un jeune Belge, étudiant, quand la guerre éclata, à l'Université libre de Bruxelles. Rennbahn, c'est le nom du camp allemand où l'infortuné, fait prisonnier en 1914, passa trente-deux mois de captivité. La « littérature de témoignage » sur la guerre — comme parle G. Duhamel — s'enrichit depuis quelque temps des récits de captivité qui narrent d'autres misères, non sanglantes, mais hâves et mornes. Ces baraquements de Rennbahn, où se joue le drame de l'Ennui et de la Faim, cachent des souffrances dignes de Dostoïewsky. Autour flotte cette atmosphère de douloureux mystère, familier au génie du Nord, et dont Jean Desflandres a su envelopper parfois ses figures.

MONSIEUR PÉDICULE

par **Gabriel Timmory.**

Le héros de M. Timmory est un profiteur qui ne profite guère, bien qu'il s'y ingénie de toute son adresse, et qu'il soit ce qu'on appelle un affranchi. Certes il n'a guère de scrupules, mais il a encore moins de capitaux, et cet aventurier ne connaît que des mésaventures dans sa chasse à l'argent. Il en résulte à la fois un vaudeville cocasse et une mordante satire, car l'humour de M. Gabriel Timmory ne va jamais sans une philosophie qui n'en est pas moins juste pour être spirituelle.

MON CHER TOMMY

par **Marcel Prévost.**

Rarement un roman nouveau fut accueilli par la critique avec une faveur aussi prompte et aussi concordante. Toute la presse a constaté que, sous une forme alerte et divertissante, *Mon cher Tommy* offre au lecteur une substance psychologique d'une rare qualité. Plus que de longues enquêtes et de pesantes dissertations, un vif récit comme celui-là fournira un document clair et vrai sur la jeune fille française, telle que la guerre l'a modifiée.

PLATON, 1er volume.

Collection Guillaume Budé.

Depuis les célèbres collections de Panckoucke et de Nisard pour les classiques latins, de Didot pour les grecs, aucune entreprise du même ordre n'avait été tentée en France. L'Association Guillaume Budé, dans une vue désintéressée d'érudition et de propagande française, entreprend une ample collection des auteurs grecs et latins, avec traductions françaises nouvelles. Le titre général est : *Collection des Universités de France*. Le premier volume vient de paraître ; c'est le début de Platon, texte établi et traduit par Maurice Croiset. Critique savante du texte, brièveté substantielle des notes, exactitude élégante de la version, format agréable et bonne exécution typographique : voilà un beau commencement pour une grande œuvre, à laquelle tout esprit cultivé voudra s'associer.

LES FEUILLES DE L'ARBRE

par **André Cazamiau**

Ces nouvelles poésies, comme celles que l'auteur avait rassemblées, voici quelques années déjà, dans un joli recueil intitulé *Sous le voile*, ont un très grand charme de spontanéité, de sincérité. On sent qu'elles ont été écrites non par un virtuose de métier, mais par un méditatif dont la rêverie prend naturellement un tour poétique alors qu'elle est hantée par le double thème de l'amour et de la mort en face des rapides et troublantes métamorphoses de la nature.

L'AMOUR ET LE SECRET

I

— Et puis, vraiment, qu'est-ce que ça peut vous faire? — dit Mathieu Landin, qui avait le goût d'une sagesse désabusée.

On ne lui répondit pas, tant la sagesse a toujours tort et, quelquefois, d'une manière si absurde qu'elle vous déconcerte et qu'on n'a point envie de causer avec elle. Mais il reprit :

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, que Juliette soit la belle image de la vertu ou l'image de la beauté plus indulgente?

Et, soit qu'il eût raison peut-être ou qu'on eût envie d'éluder son reproche, on se tut. Mais il continua :

— Nous étions là, tous les cinq, vos deux ménages et mon célibat suranné, à regarder la lumière et l'ombre jouer comme deux jeunes filles un peu lasses dans cette agréable vallée. Le soir était charmant... Votre querelle a tout gâté.

Jacques Fontaille rit doucement et s'écria :

— Qu'il est douillet !... Ne lui dérangez pas le moins du monde sa tranquillité : il va pleurer.

— Oui, répondit Mathieu, je vais pleurer ! Quand une heure est jolie, sous le soleil ou les étoiles, et qu'on s'amuse à la détruire, je déteste ce vandalisme ; et je ne suis pas un homme

de progrès : cependant, le peu de civilisation que l'humanité s'est procurée condamne cette barbarie... Cette barbarie des opinions impatiente !

— Vous ne croyez à rien, vous; c'est bien commode ! — repartit Jenny Fontaille, et sans rire.

— Si c'est commode, veuillez en faire autant. On ne saurait trop exactement pratiquer les vertus qui rendent la vie plus aimable.

— Ce sont nos croyances qui nous empoisonnent la vie?

— Pas nos croyances : nos opinions ! Je n'en veux pas à vos croyances. J'ai les miennes, et je sais ce que je leur dois. Quand j'étais jeune et un peu anarchiste, j'avais une pétulance des plus fâcheuses, et importune à moi plus qu'à personne. Un beau jour, j'ai résolu de croire...

— A quoi, mon Dieu ?

— Précisément ! A votre Dieu, ma chère amie. Et puis, au gouvernement.

— Quel qu'il soit?

— Mais oui ! Pourvu qu'il soit.

— S'il gouverne mal?

— Tous les peuples ont toujours été mal gouvernés. Sauf de très courtes périodes et qui, le plus souvent, n'ont pas été les plus heureuses. Enfin, je crois au gouvernement. Je crois encore à deux ou trois choses principales. J'ai des croyances ; je n'en suis pas fier : j'en suis content. Mais je n'ai pas d'opinions : ça, je l'avoue; et, si je ne m'en vante pas, c'est que je suis bien élevé. Parce que, les opinions, il n'y a pas de peste plus dangereuse ! Tout le désordre vient des opinions. Voyez plutôt : le désordre s'est mis dans notre beau soir d'été, dès le moment que vous avez lancé vos opinions touchant la vertu de Juliette.

Ils devisaient ainsi, sur la terrasse fleurie d'un grand jardin qui, par de longues allées, descendait jusqu'à une vallée normande, ses prairies, sa rivière bordée de peupliers ; puis il y avait des collines, dont la ligne suivait la courbe gracieuse d'une corde qu'on lance. Tous les cinq étaient amis de longtemps et leur réunion dans la maison de campagne des Fontaille, ces mois d'été, continuait et resserrait leur intimité parisienne. Jacques Fontaille, peintre célèbre, avait épousé

depuis deux ans Jenny d'Ervise, veuve récente du romancier Denis d'Ervise : et d'Ervise était un camarade ancien de Fontaille et de Mathieu Landin, celui-ci amateur d'art et amateur de la vie, assez riche pour ne rien faire et trop intelligent pour travailler sans motif. L'autre ménage était de vieux amis, les Durny : Pierre Durny, l'égyptologue bien connu, comme disaient, pour abréger, les personnes à qui l'égyptologie est le moins familière. Les deux femmes avaient de peu d'années passé la quarantaine ; et les trois hommes la cinquantaine.

— Enfin, reprit Jenny Fontaille, vous ne croyez pas à la vertu des femmes : c'est désobligeant !

— Moi ? — répliqua Mathieu Landin. — Il faudrait être un fou, pour refuser une croyance si belle, si apaisante et si parfaitement digne de charmer les loisirs de l'humanité supérieure. Mais ce n'est pas sur ce thème anodin que la bisbille a éclaté.

— Il a raison, — dit Pierre Durny ; — c'est la vertu de Juliette que vous avez proclamée, affirmée, imposée comme une évidence.

— Or, — continua Mathieu Landin, — la vertu de Juliette, c'est une opinion sur un fait. Et, vous êtes bien de mon avis, vous, Durny, qui avez l'usage de l'histoire : sur les idées générales, tout ce qu'on voudra ; quant aux faits, nous n'en savons rien !

L'égyptologue ne dissimula point une grimace. Madame Durny, femme sans reproche et sans bonté, montra de l'entêtement :

— Je n'entends rien à votre philosophie. Mais Juliette a la réputation d'une coquette et, si vous me dites qu'on l'a calomniée, que voulez-vous? moi, dans l'incertitude, je crois le mal. Ne criez pas ! La calomnie, presque toujours, est une vérité inutile ou prématurée.

— Je ne savais pas ! — dit Jenny, un peu sèchement.

Comme cette maxime avait déplu, l'égyptologue intervint :

— Pour ce qui est de Juliette, ma bonne amie, l'incertitude n'existe pas. Car on sait tout : le jour et l'endroit... Ce fut à Chantilly : la date, je l'ai oubliée ; mais on la sait, le jour et l'heure.

— Vous y étiez, c'est évident ! On croit y être, à vous entendre !

Jenny se fâchait. Jacques, très opportunément, se rappela qu'on avait dit aussi que Juliette n'était pas, de nature, disposée à l'amour et qu'une singularité physique l'en préservait.

— C'est ça ! — fit alors Jenny. — En admettant qu'elle fût honnête femme, ce n'était pas sa faute !

Un jeune homme arrivait sur la terrasse, au moment où la causerie prenait ce mauvais tour. Il demanda :

— De qui donc parlez-vous?

— Ah ! — répondit Mathieu Landin, — je te le donne en mille, mon cher Alain.

— De qui?

— De madame Récamier !

II

Ce jeune homme était un grand garçon mince et à l'air doux, Alain d'Ervise, le fils de Jenny Fontaille. A dix-neuf ans, au début de la guerre, il s'était engagé ; il venait de passer toute la guerre aux armées, les dernières années en Orient. Sa rentrée dans sa famille et son retour à la vie ordinaire ne se faisaient point aisément. Il avait des manières un peu étranges et dépaysées, ne reprenait pas sans peine son habitude et, à chaque instant, souffrait d'une espèce d'hésitation qui le rendait gauche avec grâce et plus touchant que bien facile à vivre. Au surplus, sa famille avait changé, pendant son absence, Jenny s'étant remariée. Jacques Fontaille, qu'il avait toujours connu, ami de son père et de sa mère, était maintenant son beau-père, était de la maison, gouvernait la maison comme la sienne et le traitait avec une autorité obligeante. Il fallait s'accoutumer à des nouveautés imprévues. En outre, la bisbille au milieu de laquelle il tomba, si anodine qu'elle fût, le troubla. Il regarda sa mère : elle sourit, d'une façon comme un peu contrainte et, visiblement, pour le rassurer.

— C'est l'amie de Chateaubriand qui vous anime à ce point? — dit-il, avec un étonnement quasi incrédule.

— Oui, mon petit : car ils sont fous ! — répondit Mathieu Landin.

Pierre Durny protesta :

— Est-ce une folie?... En tout cas, cette jolie femme a exalté bien du monde, et fort loin dans l'espace, avant de s'en émouvoir. Connaissez-vous cette anecdote? Vers le temps où Juliette et René promenaient leur bel amour sous les ombrages de Chantilly, Adalbert de Chamisso, poète et botaniste, fit un voyage de découvertes autour du monde. Son vaisseau aborda dans une île inconnue, que les cartes ne mentionnaient pas. Cette île était habitée par une peuplade aux mœurs paisibles et qui adorait une idole. Adalbert de Chamisso put voir l'idole... Une gravure encadrée, un merveilleux visage qui souriait... Il reconnut les traits charmants de Juliette Récamier, tels qu'Isabey les avait peints. Il ne sut pas comment cette image était arrivée en cette île perdue...

— Car l'origine des dieux est un mystère que la piété des fidèles ignore sagement ! — reprit Mathieu Landin.

— Et il est permis de supposer que l'idole sourit encore à ses adorateurs rouges ou noirs, coiffés de plumes, et que la religion de Juliette est, là-bas, constituée pour longtemps.

— Oui, — reprit Mathieu Landin. — Car, si les dieux ne duraient pas cent ans, la terre ne serait point habitable.

Une jeune femme survint, à qui Jenny tendit les bras et dit :

— Bonjour, Juliette !

A ce nom, peu s'en fallut qu'on ne rît d'abord ; puis un instant suffit à chacun pour s'apercevoir qu'il n'avait pas envie de rire, probablement : car une gêne remplaça vite la gaîté qui allait se produire. Seule fut gaie la jeune femme que cet accueil aurait pu embarrasser. Elle dit :

—Vous parliez de moi?

Et l'on eut presque trop d'empressement à certifier que non, que par hasard on ne pensait point à elle.

— Alors? — demanda-t-elle, un peu surprise maintenant.

Ce fut Mathieu qui se dévoua :

— Nous ne parlions pas de vous ; mais d'une autre Juliette, qui était moins jeune et qui n'était pas plus jolie que vous, il y a cent ans, et qui est désormais déesse dans une île dont je ne sais pas le nom.

— Vous jouiez aux portraits? — dit Juliette.

Un bavardage commença.

Cette Juliette nouvelle était fille d'une amie que Jenny

avait tendrement aimée, qu'elle avait perdue et qui lui semblait revivre en cette jeune femme. Juliette approchait de vingt-sept ans. Mariée à dix-huit ans, veuve l'année suivante, elle gardait l'aspect d'une jeune fille ; et son air d'ingénuité convenait à sa beauté parfaite. Elle était blonde, avec des yeux de la couleur de ses cheveux. Elle avait le teint mat qu'ont les jolies brunes ; et le soleil de l'été l'avait un peu hâlée. Ses traits étaient fins ; son petit nez très mince dessinait une ligne nette ; ses lèvres souriaient presque toujours ; et volontiers elle tenait les paupières à demi baissées. Elle s'habillait comme une jeune fille ; et, quand des inconnus l'appelaient « mademoiselle », c'est à peine si elle s'apercevait d'une erreur qu'elle ne songeait plus à corriger. Elle habitait, l'été, non loin de la maison normande des Fontaille, un petit château, une ancienne folie que lui avait laissée sa mère et dont le voisinage était la cause pourquoi Jenny avait jadis bâti sa maison là. Elle venait chez les Fontaille constamment : elle était chez eux plus souvent que chez elle.

Un peu plus tard dans la soirée, Alain, qui ne se cachait pas d'être nerveux, la pria de chanter. Et tous deux allèrent au salon qui, par une large fenêtre ouverte, donnait sur la terrasse. Les autres demeurèrent à leur place devant l'étroite vallée où l'ombre commençait de gagner, chassant la lumière et la contraignant de monter au faîte des collines. Juliette chanta la mélodie que Charles Bordes a jointe à ce poème de Verlaine, *Sur un vieil air*. Et le vieil air, « bien vieux et bien charmant », *Plaisir d'amour*, est l'accompagnement de la nouvelle musique. On l'entend à peine et à peine est-il là, comme nos souvenirs sont dans nos paroles soudaines. Parfois, il semble sur le point d'émerger, puis retombe et retourne à cette espèce de silence qu'est l'oubli : la nouvelle musique se dégage et va sans lui, mais de loin guidée par lui, retenue par lui, attristée par lui. Et l'on dirait qu'entre les heures passées et l'heure présente, l'âme s'est débattue et enfin ne triomphe pas sans mélancolie.

La musique, le soir et dans la demi-obscurité, est plus charmante, comme si la lumière était son ennemie et comme si elle attendait, pour s'épanouir à son gré, que la lumière

fût partie. La nature le sait bien, qui tout le jour ne fait que du bruit et garde pour la nuit ses rossignols et le moindre chant de ses feuillages remués. Juliette aussi chantait avec la plus fine douceur, donnait peu de voix et donnait beaucoup d'âme. Elle retenait sa voix ; ou plutôt c'était la rêverie, dans le chant comme dans le poème, qui ne laissait pas la voix aller aux vives allégresses. La rêverie était tout le passé. Comment, de tout le passé immense, épais et dru autant que le sol foulé de la terre, une pensée qui vient d'éclore a-t-elle pu se dégager? Et, prises dans le passé, leurs faibles captives, comment nos âmes ont-elles, pour surgir et pour fleurir, assez de force ou d'entrain, de gaieté?...

La voix se tut : le piano continua la mélodie où le chagrin d'amour s'emmêlait à la kyrielle des notes vives et menues ; puis le silence prolongea cette musique. Ainsi dure le parfum des roses qu'on ne voit plus, quand s'est éteinte leur couleur dans la nuit.

Mathieu Landin se leva. Et l'on fut un peu étonné de le voir prendre un mouvement qui n'était pas indispensable. Il s'approcha de la fenêtre du salon, marchant d'un pas résolu ; et, sur un ton de badinage, mais avec une étrange sincérité, il dit à Juliette :

— Vous n'avez donc ni sensibilité, ni rien?...

— J'ai mal chanté? — fit Juliette.

Il la regardait et ne l'écoutait pas. Il ne lui répondit pas et reprit :

— Du reste, les femmes n'ont pas de sensibilité. Si elles avaient la moindre sensibilité, elles en mourraient.

Jenny, éclatant de rire, s'écria :

— Il est fou !...

Mais lui :

— Pour n'en pas mourir, il faut la rude énergie des hommes ou plutôt leur stupidité admirable.

Ce fut à qui le raillerait de ses toquades. Et Jenny :

— Taisez-vous donc ! Elle a chanté comme un ange.

Il répondit, avec toute sa conviction pénétrée :

— C'est bien ce que j'ai voulu dire... Oui, comme un ange qui vivrait ici-bas où l'on n'est pas toujours heureux ! C'est Éloa, cette petite. Mais, moi, la musique des anges me boule-

verse. Et je vous admire avec pitié, vous autres qui avez entendu ça et qui survivez.

— Enfin, tu n'es pourtant pas mort? — lança Jacques Fontaille.

— Non ; mais je n'en vaux guère mieux.

Il était retourné s'asseoir et dodelinait drôlement :

— Je passe mon temps à endormir mes souvenirs...

— Vos mauvais souvenirs? — demanda madame Durny.

— Tous les souvenirs sont mauvais...

— Parle pour toi ! — dit Jacques.

— Sont mauvais, étant du passé, qui n'est que de la tristesse. J'endors mes souvenirs constamment, pour assurer mon repos. Et vous, Juliette impardonnable, vous m'avez imprudemment réveillé tout ça, tout ça, où je vais m'attrister pendant...

— Cinq minutes?

— Huit jours peut-être ! Voilà ce que vous avez fait, avec votre petite chanson bien douce et bien charmante... Il me semble que je suis dans une chambre dont les murs sont couverts d'une cretonne à fond blanc, sur laquelle, peints en rouge, noir et bleu, des Chinois alternent avec des oiseaux de la même couleur assez criarde. Il y a la même cretonne aux fenêtres et au lit dans une alcôve. Entre les deux fenêtres il y a une petite commode ventrue, avec des cuivres ciselés. Au milieu de la chambre, il y a un guéridon qui a toujours eu l'un de ses pieds plus court que les autres : on le calait avec un pion d'ébène qui venait d'un jeu de trictrac. Et il y avait, sur la cheminée de marbre jaune, deux chandeliers de cuivre à la cloche et une pendule de cuivre sous un globe. C'était ma chambre, à la campagne, chez maman. Et ce fut la chambre de mes premières amours.

Juliette le supplia :

— Monsieur Landin, soyez gentil, racontez-nous vos premières amours?

Il n'avait plus du tout l'air de plaisanter. Il répondit :

— Un peu plus tard, quand il fera tout à fait nuit.

— En attendant, — reprit Jenny, — vous qui êtes plus effrontés, racontez-nous vos premières amours... Vous, Pierre, et toi aussi, Jacques... Nous allons tout savoir... Mais dites la vérité.

— Moi, — dit Jacques, — moi, je me récuse.

— Hypocrite !

— Mais, non : ce n'est pas ça ; je vous jure.... J'ai beau chercher... Vraiment, je ne me rappelle plus... C'est drôle.

— C'est même un peu honteux ! Celle qui la première...

— Je ne me rappelle plus, je ne me rappelle plus !... Et vous avez tort d'en rire. Parce que ça me dégoûte et ça me fait de la peine.

— L'ingrat !

Jacques répétait : « Je ne me rappelle plus ! » avec une insistance si malheureuse qu'on ne l'en taquina point longtemps.

— Moi, — dit l'égyptologue, — j'avais sept ou huit ans. C'était au bord de la mer, en Bretagne, vers la fin de l'été. Il y avait des étoiles filantes. Et les grandes personnes disaient qu'il fallait faire un vœu en regardant tomber cette lumière. J'ai fait mon vœu, plus d'un soir, en tenant par la main une petite fille qui devait avoir à peu près quinze ans, qui était brune, habillée de noir et que j'adorais. Mon vœu, c'était de l'épouser.

— Et elle? — demanda madame Durny.

— Elle? Je ne sais pas. Nous avons passé tout l'été ensemble, depuis le matin jusqu'au soir. C'était une petite muette.

— Oh ! — fit Juliette, — c'est un symbole ! C'est un symbole, n'est-ce pas?

— Non, c'est la pure vérité. L'année suivante, mes parents m'ont ramené sur la même plage : Emma n'y est point revenue.

— Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue?

— Non. Comme je ne parlais pas à elle, je n'ai point osé parlé d'elle à personne. Je ne l'ai pas revue ; mais je ne l'ai jamais oubliée.

— Je n'en savais rien ! — dit madame Durny.

— Pardonnez-moi, ma chère amie... Et, si j'avais ton habileté de peintre, Jacques, je ferais son portrait, en ce moment, comme si elle était à poser devant moi.

— Et toi, Alain? — demanda Juliette.

Comme Alain ne répondait pas, Mathieu Landin sentit un élan de charité pour ce timide jeune homme :

— Laissez-le donc. C'est trop récent, ses premières amours !

— Alors, vous?

— Moi, ce n'est pas d'hier, en effet !... Vous n'avez donc pas lu, belle Juliette, une page de votre vieux Chateaubriand près de mourir? Il commande que, s'il meurt loin de sa Bretagne, on n'y rapporte point son corps avant cinquante ans révolus : « Un cadavre courant la poste me fait horreur ; des os blanchis et légers se transportent facilement... » Eh ! bien, voici les os blanchis et légers de mes premières amours : quelle poussière, hélas !... Mes premières amours, ce fut, et sans fadaise, une femme de chambre de ma grand'mère.

— Taisez-vous, Mathieu ! — s'écria Jenny.

— Je me tairai. Mais elle était accorte et bienveillante. Avec cela, pleine de tact. Elle m'aimait, pour ainsi dire, à la troisième personne : et avec tant de simplicité, pourtant ; avec une bonhomie délicieuse !

Le bavardage finit dans une mélancolie un peu absurde ; et ce fut comme si, en tombant sur la terrasse du beau jardin, sur les gens et les arbres, la nuit répandait de la cendre.

III

Alain, de même que d'autres soirs, reconduisit Juliette chez elle. Et, sur la route, elle lui donnait le bras. Il lui dit :

— Mes premières amours, que vous me demandiez...

Et il commençait de se taire. Elle sentait, sous sa main, le bras d'Alain prêt à faire un geste ; et elle dit, car le silence était soudainement pire que nulle parole :

— Tu ne m'as point répondu...

— Mes premières amours, c'était vous !

— Oh ! — fit-elle, plus étonnée que s'il lui avait dit que maintenant il était amoureux d'elle ; — mais quand cela?

Elle comptait en elle-même promptement que, depuis les cinq ans de la guerre, il ne l'avait pas vue; qu'avant la guerre elle n'habitait pas la France et voyageait ; et qu'enfin leur ancienne amitié, du temps qu'elle était jeune fille, datait au plus proche de ses dix-sept ans à elle et, quant à lui, de ses quatorze ans.

— Raconte-moi ! — reprit-elle.

Et elle ajouta :

— C'est gentil à toi, de m'avoir aimée. Raconte-moi !

— Il n'y a rien à raconter. Ou bien ce serait une histoire assez ridicule et qui n'en finirait pas.

— Elle n'a pourtant pas été bien longue?...

— Elle n'a pas été bien courte. Et puis, j'en sais tout le détail, jour après jour. Mais vous ne vous en êtes jamais aperçue?

Elle eut le ton de s'excuser, pour répondre :

— Non... Tu étais un enfant...

— Vous ne vous en êtes jamais aperçue, même un jour qu'en vous embrassant comme de coutume... parce que j'étais un enfant... j'ai fait glisser mon baiser de votre joue à votre cou?...

— Je ne m'en suis pas aperçue, — répondit Juliette.

Elle n'eût pas voulu quitter le bras d'Alain, de peur d'avouer ainsi plus d'émoi qu'elle n'en devait montrer. Mais il lui sembla que leur camaraderie perdait sa gentillesse innocente. Elle eût aimé à prendre gaiement cette anecdote d'un amour puéril : mais ni l'accent trop passionné d'Alain ne le lui permettait, ni le trouble qu'elle en éprouvait.

— Je vous ennuie? — demanda-t-il.

— Tu ne m'ennuies pas ! — répondit-elle. — Seulement, le soir fraîchit : marchons plus vite, veux-tu?

Et, comme si, pour marcher plus vite, elle avait à ramener les pans de son manteau, elle dégagea prestement sa main. Dès lors, libre, seule, déliée, elle se sentit plus maîtresse de soi, de sa volonté nette qu'elle improvisa. Elle dit :

— Tu étais un enfant précoce !

Et, de son mieux, elle rit avec simplicité.

Mais lui ne se prêta point à sauver par la plaisanterie amicale cette imprudence d'un aveu dont il redoutait le désastre. Il eut, comme les plus timides, une obstination singulière ; et, plus allait vite Juliette, moins il avait de minutes à lui parler : il se dépêcha.

— Le plus grand chagrin de mon enfance a été votre mariage. Ce dont j'ai souffert alors est une jalousie, une vraie jalousie d'homme. J'ai détesté votre mari...

Elle répliqua :

— Tu as eu grand tort !

Elle dit ce peu de mots d'une manière si étrange et d'une

voix si étranglée qu'il ne sut pas si elle suffoquait de colère ou bien de rire. Il s'arrêta, crut qu'elle s'arrêterait aussi et demanda :

— Pourquoi?

Mais elle ne s'arrêtait pas ; sans rien dire, elle refusait de s'arrêter, comme si elle avait résolu de ne pas lui montrer, même au peu de clarté des étoiles, son visage et ses yeux.

Il vint à elle, reprit sa marche auprès d'elle et, d'une façon pressante, il insista :

— Pourquoi, Juliette, avais-je tort? Je vous aimais... J'étais enfant, mais je vous aimais à la folie... Est-ce que vous ne savez pas ce que c'est que la jalousie?... J'ai détesté votre mari... Pourquoi dites-vous que j'avais tort?...

Elle répondit :

— Mais parce qu'il ne le méritait pas !

Il aurait fallu, pour traduire au juste ces paroles énigmatiques, plus de temps qu'il n'en restait avant d'arriver à la porte de Juliette, où Alain s'en irait ; plus de temps et plus d'habileté. Il s'embrouilla dans quelques hypothèses : et il se tut. Quand il n'y eut plus que cent pas à faire, il se désola, crut qu'il avait gaspillé les minutes les plus précieuses de sa vie. Juliette, pour ne rien dire et pour ne point se taire, fredonna très doucement l'air du plaisir et du chagrin d'amour.

En quittant Juliette, Alain lui demanda :

— Est-ce que je vous ai fâchée?

Elle parut s'éveiller d'un songe et, la main tendue, répondit :

— Pas du tout !

Il hésitait à le croire, à quémander une assurance plus parfaite, à s'en aller. Elle lui dit :

— A demain, mon ami.

Et elle disparut.

IV

Le lendemain, dès le matin, Jenny appela son fils et lui offrit une promenade : ils iraient tous les deux dans la campagne, comme autrefois. Jacques était à son atelier ; les autres, où ils voulaient bien être : il y avait, dans la maison de Jenny, pendant les vacances, la liberté la meilleure.

Entre Jenny et son fils, la tendresse allait à une exquise camaraderie, autrefois. La tendresse n'avait pas diminué ; bien au contraire, elle prenait, chez Alain, des attentions toujours plus fines et montrait une alarme de sensibilité, souvent, presque douloureuse. Mais la camaraderie était, sinon moins franche, moins spontanée. Alain n'avait plus, avec Jenny, cet élan qui le rendait naguère un adolescent si aimable et cette espèce de naïveté, pour ainsi dire, qui ouvrait son âme toute grande aux regards de sa mère. Il s'en apercevait avec ennui, craignait que sa mère ne s'en aperçût et, plus il tâchait d'être naturel, mieux il voyait qu'il ne l'était pas. Jenny en souffrait singulièrement.

Ils se promenèrent, par les routes et les petits chemins. La matinée était délicieusement claire et tranquille. Les gens du village les saluaient : les plus vieux continuaient d'appeler Jenny « madame d'Ervise » comme avant son second mariage; d'habitude, elle en riait, mais non ce matin qu'elle avait son fils à son bras. La cloche de l'église sonna pour une messe, une petite cloche au son grêle et gai.

— J'aimais tant cette cloche, — dit Jenny. — Je n'avais qu'à en imaginer la sonnerie et je voyais toute la campagne environnante. Je ne peux plus la souffrir, depuis qu'elle a sonné la guerre.

— Tout ça est fini ! — répondit Alain.

— Oui, — reprit-elle, — c'est fini... Mais ça dure encore dans nos cœurs... Au fond, rien n'est jamais fini, vois-tu?

— Et pourtant, si ! — répondit Alain.

Leur causerie essayait de philosopher et avait ainsi l'air de donner le change à leur véritable pensée. Ce que disaient leurs lèvres n'était pas au juste ce que disaient leurs âmes. Dans leurs moments de silence, et même quand ils échangeaient le dialogue de leurs lèvres, leurs âmes avaient un autre dialogue qui n'était point un écho du premier, qui ne le doublait pas, mais qui partait d'une réplique et, à son gré, la continuait, la réfutait, la taquinait parfois.

« — Qu'est-ce qui est fini? — demandait Jenny sans mot dire.

» — Notre ancienne intimité.

» — Pourquoi ?

» — Mais parce que tu es remariée.

» — M'aimes-tu moins? Te sens-tu moins aimé?

» — Non, folle que tu es !... »

Alain regarda sa mère et elle le regarda, comme si leurs yeux soudain témoignaient de leur double pensée. Les mots que prononçait alors Jenny restèrent en suspens ; et, derrière les propos tenus à haute voix, le dialogue secret continua :

« — Me blâmes-tu, enfin, d'avoir épousé Jacques?

» — Non. Mais notre ancienne intimité est finie. Que veux-tu? c'est un fait ; et nous avons l'air de nous cacher, et de nous cacher de nous-mêmes, pour causer : de temps en temps, nous élevons la voix, comme si nous avions à déjouer une surveillance... Tu l'as bien remarqué? C'est ridicule et un peu triste...

» — Et bien tendre ! »

Leurs voix, pour énoncer les plus simples choses, avaient souvent l'inflexion, le tremblement, non de ce qu'ils disaient, mais de ce qu'ils pensaient. Bientôt, cette involontaire hypocrisie leur fut pénible au point que Jenny chercha le thème d'une causerie assez importante pour que tous deux s'y dussent engager sans arrière-pensée.

Alain la devança :

— Je voulais te demander... Hier soir après dîner, qu'est-ce qui vous animait d'un si grand zèle à défendre ou attaquer le bon renom de cette Juliette Récamier?

— Je ne sais pas... Ils m'impatientaient avec leurs potins et leur façon de croire qu'une femme n'est pas vertueuse. Qu'en dis-tu?

Il se taisait. Elle épiait sa réponse. Elle feignit de plaisanter :

— Tu n'en dis rien?... D'ailleurs, ces maximes générales ne sont que du bavardage. Tu trouves, n'est-ce pas?...

— Je crois surtout que ces maximes ne sont pas si générales; et, quand on dit que les femmes... ceci ou cela..., on pense à une femme qu'on vante ou qu'on dénigre. Les gens ne sont pas de tels philosophes et, relativement aux femmes, leur philosophie est un alibi de leur gratitude ou de leur rancune à l'égard d'une ou deux.

Elle riait et attendait qu'il voulût rire. Mais il ne riait pas. Elle dit alors :

— Nos messieurs n'avaient pourtant rien contre la belle Récamier !

— Non !... Mais il m'a semblé qu'ils jouaient un peu méchamment sur le nom de Juliette et que leurs malices cherchaient, par-dessus la Récamier, Juliette notre amie...

— Mais que veux-tu qu'ils aient, à son égard, en fait de gratitude ou de rancune?

Alain rougit et regretta probablement la maladresse de ses propos. Mais il insista :

— Tu m'entends bien ! Crois-tu vraiment qu'il n'y avait, de la part de personne, aucune allusion blessante à Juliette? Et, toi-même, aurais-tu pris parti avec tant d'ardeur pour l'autre Juliette, si tu n'avais pas eu le sentiment que tu défendais ton amie?

— Ah ! que sais-je? — fit-elle.

Et elle songea :

« Comme tu l'aimes ! »

Il songea :

« Oui, je l'aime. Et je sais bien que tu le sais : tu n'as aucun besoin de me le dire. Mais réponds-moi comme si tu n'en savais rien ; réponds-moi pourtant avec l'exacte vérité qu'il me faut, tu le sens ! »

— Si tu veux la vérité, — dit-elle, — je l'ai cru un instant, qu'ils en avaient à notre Juliette. Je ne le crois plus ou, du moins, je n'en suis pas sûre. Mais il est bien certain que c'est notre Juliette que j'ai défendue, sous le nom de l'autre Juliette.

Elle songea :

« Et je l'ai défendue parce que tu l'aimes. Ou bien, c'est un peu plus compliqué : je l'ai défendue parce qu'étant jalouse d'elle, à cause de toi, je ne voulais pas être injuste... »

Alain reprit :

— Mais, eux, que peuvent-ils avoir contre elle?

— Je n'en sais rien. Ça, je te le jure, que je n'en sais rien ! Et c'est parce qu'en définitive je ne leur vois aucune raison d'animosité contre elle... au contraire !... que je renonce à mon idée et que je crois sincèrement avoir été un peu absurde.

— Son mari est mort en duel?

— Oui ! Tu sais bien? L'année qui a suivi leur mariage.

— Et ce duel, pourquoi?

— Mais, tu sais bien !... Son mari avait une maîtresse, qui l'a trompé avec un jeune capitaine : le capitaine et le mari se sont battus; le capitaine a tué son rival. Mais tu me fais dire ce que tu sais.

Oui, Alain savait tout cela, et le reste. Le reste, c'était la quantité des potins au milieu desquels se perdait la version la plus favorable au bon renom de Juliette. Mais il fut content que cette version, la meilleure et celle qu'il voulait qui prévalût décidément sur les autres, sa mère l'eût de tout cœur adoptée. En outre, il se souvint d'un mot de Juliette qui, la veille au soir, l'avait surpris et qui lui parut confirmer cette hypothèse. Elle riait d'une façon bizarre et dit : « Tu as eu bien tort !... » Il avait eu bien tort d'être jaloux de ce mari ; et ce mari ne méritait pas qu'on fût jaloux de lui : ce mari perfide et qui, peu de mois après son mariage, se battait pour une fille, elle n'avait pas dû l'aimer.

— Mais, — reprit Alain, — ce n'est pas tout ce qu'on a dit ?

— Évidemment ! — répondit Jenny.

Et, comme cette évidence étonnait Alain :

— Évidemment ! — reprit-elle. — Tu n'imagines pas que les malins aient perdu cette occasion d'être ingénieux? Le mari, étant mort, ne prêtait plus à la calomnie agréable. On le laissa tranquille ; et même on le glorifia, pour mieux dénigrer la vivante. On se plut à substituer à la maîtresse du mari un amant de la femme... Enfin, le capitaine aurait été l'amant de Juliette; et le mari de Juliette, un galant homme, ayant surpris les criminels, aurait forgé le prétexte d'une autre rivalité pour se battre avec ce capitaine sans déshonorer Juliette...

Et Jenny éclata de rire :

— Un bien galant homme, tu vois !... Peut-être aussi que ce garçon préférait, par coquetterie masculine, être aux yeux de tous un débauché plutôt qu'un mari malheureux. Il paraît que c'est plus flatteur.

Alain reprit avec vivacité :

— Mais tu crois donc à cette histoire?

Jenny, avec autant de vivacité, répondit :

— Pas du tout ! Non : c'est un vilain mensonge, comme il s'en débite à foison dans le voisinage des femmes. Et, si l'on connaît la férocité du prochain, ce qui émerveille, ce n'est pas qu'on ait calomnié notre Juliette, si jolie, n'est-ce pas?... si adorablement jolie, et spirituelle autant : c'est que la calomnie ait trouvé si peu de créance. Ils ne sont point arrivés à la déshonorer, figure-toi !...

— Ce qui m'étonne aussi, c'est que, jolie à ce point, son mari...

— L'ait trompée?... Ah ! tu es gentil, mon petit Alain !...

Mais l'un et l'autre s'aperçurent en même temps qu'ils se laissaient aller à dire tout haut ce qu'ils n'osaient qu'à peine se donner à entendre quelques minutes avant cela. Ils redoutèrent leur exubérance pleine d'aveux. Alain fut gêné d'une confidence que prodiguaient toutes ses paroles ; Jenny, de montrer que la confidence était inutile. Et ils ne dirent plus grand'chose. A quoi bon? Ce qui leur importait, ils ne voulaient plus le dire ; et un vain bavardage n'aurait pas égaré leur souci : du reste, leur promenade tirait à sa fin. Mais Alain remarqua sans le dire que, pour rentrer, Jenny prenait par le plus court et, sans le consulter, renonçait à un détour de chemin qu'elle aimait d'habitude. Elle dit :

— Je suis un peu lasse. Depuis cinq ans, tu n'étais pas là ; et, comme je n'avais pas de compagnon, je ne sais plus me promener.

Au moment où ils arrivaient à la grille de leur jardin, elle dit encore, en manière de conclusion :

— Du reste, Mathieu a été l'un des témoins de son mari, dans ce malheureux duel... Et c'est depuis lors qu'il a cette espèce d'inquiétude perpétuelle qui le rend si drôle et si touchant. Mais il a dû être au courant de tout, comme témoin. Et tu vois qu'il a beaucoup d'estime et d'amitié pour elle. Tu vois?

Mais Alain ne répondit pas. Cette insistance de Jenny à garantir la vertu de Juliette, au lieu de fortifier son assurance, le troubla. Il lui sembla qu'au surplus Jenny passait à un autre la responsabilité de croire à la vertu de Juliette. Il résolut de causer avec Mathieu.

V

Alain, dans l'après-midi, ne sut que faire. Il lui aurait plu de causer avec Mathieu et de lui poser deux ou trois questions nettes et qui eussent appelé des réponses catégoriques : il lui aurait plu davantage de causer avec Juliette et, pour le bonheur de la regarder ou de la sentir auprès de lui, certes il eût renoncé à tout le tracas de sa curiosité. Mais Juliette n'était pas là ; il ne savait pas quand elle viendrait : il l'attendait et ne savait pas combien de temps il l'attendrait. Quant à Mathieu, il était au salon, très occupé d'une partie d'échecs avec Pierre Durny, tandis que madame Durny brodait et que Jenny mettait à jour sa correspondance : on ne dérange pas un joueur d'échecs. La journée était chaude ; on avait baissé les stores du salon, qui, dans la pénombre, gardait ainsi un peu de fraîcheur et, semblait-il, gardait et enfermait tout ce qui restait de fraîcheur en ce monde.

A l'atelier, non loin de là, Jacques travaillait. On l'entendait travailler : car, au plus fort de la besogne, il chantait.

— Mais oui : comme les peintres ! — disait-il. — *Anch' io son' pittore !...*

C'était un garçon magnifique, très grand, très fort, content de ses muscles et content de la vie, un peu vulgaire, au gré de la timide esthétique du monde : il ne comptait pour rien du tout les petits raffinements et les colifichets de la tenue et des manières. Il n'avait pas beaucoup d'esprit, ne brillait pas dans la conversation, n'y cherchait qu'un délassement et, comme il disait en bon travailleur qui sait ce que parler veut dire, sa récréation. Mais, qu'on vînt à lui parler peinture, c'était, pour les plus délicats, une fête de l'écouter : il avait une science et un goût de son métier qui le rendaient éloquent ; ses mots caressaient son idée. Pareillement, ses doigts, quand il fallait écrire un bout de lettre, ne valaient pas ceux d'un écolier : mais, à dessiner, ils trouvaient une habileté souple et voluptueuse.

Comme il chantait, d'une voix de baryton qui s'amuse, Jenny s'arrêta d'écrire. Alain la regardait et elle ne le voyait pas. Elle appuyait le haut de son porte-plume à sa lèvre et,

sans rien dire à personne, toute seule à ce moment-là, elle riait de la bouche, des yeux et de tout son visage heureux. Aux hardiesses de la voix, elle riait davantage. La voix se tut, elle se remit à écrire. Alain songeait :

« Voilà aimer ! »

Et que sa mère fût amoureuse, était une chose qu'il n'avait pas prévue.

Il se leva, sous le prétexte que les chiens aboyaient, comme si leur vacarme l'étonnait. Quand il fut à la porte du salon, Jenny lui demanda :

— Où vas-tu?

— Voir ce qu'ont les chiens.

Les chiens n'aboyaient plus. Mais il sortit, n'alla point au chenil et monta s'enfermer dans sa chambre.

Il avait un extrême désir de voir un peu clair en lui-même. Il sentait sa pensée en désordre : il eût bien voulu la ranger. Seulement, il aurait eu besoin, pour cela, d'être calme, et, pour être calme, il aurait eu besoin que son rangement fût déjà fait. De sorte qu'il s'embrouillait en lui-même, assez tristement.

Ce n'était cependant pas la tristesse qui dominait en lui ; mais plutôt une nervosité insupportable et qu'il résolut de vaincre. « En définitive, quoi? » se demandait-il. Et il tâchait de s'examiner posément. Il était assis à un petit bureau devant sa fenêtre et tantôt regardait la cime des arbres verte sur le ciel bleu, tantôt se penchait sur une feuille blanche où il traçait des lignes de frivole géométrie. Deux sentiments qu'il reconnut en lui-même étaient, l'un, de nature à ne pas l'étonner, l'amour qu'il avait pour Juliette ; et l'autre, une curiosité de tout ce qui, ayant trait à Juliette, concernait aussi son amour. Ces deux sentiments étaient liés si naturellement qu'ils devaient accorder, au lieu de lui bouleverser le cœur comme ils faisaient. Ce qui causait le grand tumulte de son cœur, c'était, beaucoup plus que sa curiosité, le tour que cette curiosité prenait malgré lui: elle tournait au soupçon. Là-dessus, il se gourmandait. Pour se prouver à lui-même qu'il avait tort, il se fiait aux yeux si purs de la bien-aimée, à son air si franc, si loyal, à tant de beauté que n'accablait aucun souci du genre d'un remords ou d'une perfidie. Pour condamner son incer-

titude, il avait le témoignage de sa mère : et que voulait-il davantage?

Et puis, il aimait Juliette. Mais il n'avait aucune raison de supposer que Juliette agréât son amour. Si Juliette ne l'aimait pas, de quel droit bizarre exigeait-il qu'elle fût telle et non pas autre et qu'elle n'eût dans son passé que l'attente de lui et de sa déclaration qui n'était seulement pas faite? Il se crut assez ridicule.

Est-ce que Juliette savait qu'il fût amoureux d'elle? Ce n'était pas son aveu tremblant de la veille au soir qui la contraignait de répondre : il n'avait rien dit que d'un enfant qui n'était plus. Alors, au bout du compte, que voulait-il à Juliette? Ce n'était pas uniquement elle qui devait l'ignorer : lui-même ne l'avait pas décidé ; il n'avait pas décidé s'il épouserait Juliette, au cas où elle ne l'éconduirait pas. Non, ces projets n'allaient pas si loin dans l'avenir : au delà des journées toutes proches, il n'avait rien résolu ; voire il n'avait imaginé presque rien.

Et ce contraste lui parut, en somme, une extravagance : le vague où il laissait l'avenir et la précision qu'il réclamait pour le passé, la paresse quasi royale où il demeurait quant à ce qui eût dépendu de lui et la rigueur qu'il imposait à ce qui dépendait de Juliette.

Il se moqua de lui-même et se demanda si, avant d'aimer, il ne prenait pas des précautions méticuleuses, comme fait par métier le notaire de la famille avant de hasarder un contrat de mariage. Il eut honte de sa prudence. D'ailleurs, ce n'était pas avant d'aimer : il aimait Juliette et son amour ne serait pas le résultat d'une permission qu'il accorderait à lui-même si l'enquête à laquelle il se livrait tournait bien. « Tout cela, songea-t-il, est de l'absurdité... » Il songea encore et trouva que son absurdité avait aussi quelque chose de méthodique : et ce sont les deux caractères de la jalousie, n'est-ce pas? Il était jaloux de Juliette et jaloux d'une façon, pour ainsi dire, préventive. Il commençait de l'aimer par être jaloux d'elle; et cette jalousie empoisonnait son amour dès le commencement de son amour. Il eut peur de cette passion qui préludait mal.

Sa chambre était contiguë à celle de Mathieu Landin. Comme

il se consultait amèrement, il entendit que son voisin montait et bientôt serait à sa disposition pour causer. Il laissa passer un peu de temps, devina que Mathieu entrait chez soi, restait debout les mains dans les poches de son veston, regardait son fauteuil, son livre, enfin s'asseyait et se mettait à lire. Alain, sans mieux savoir ce qu'il dirait, alla frapper à la porte de Mathieu.

Et Mathieu l'accueillit avec sa grâce qui était à la fois cérémonieuse et familière. Il demanda :

— C'est une visite que tu viens me faire?

Il pria le jeune homme de s'asseoir et, comptant le mettre à son aise, il l'intimida.

— Je vous dérange? — dit Alain.

— Non. Je me proposais de lire un peu. Connais-tu ce livre? Je l'ai trouvé dans la bibliothèque de ton père. C'est la *Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans*, par ce fou de quelque génie, Restif de la Bretonne. Ah ! quel homme ! et quelle peinture de l'amour malsain !... C'est une grande saleté, jolie pourtant : et l'on arrive à ne plus savoir où l'amour devient une maladie. Entre un bel amour et cet amour-là, il y a la différence du jour et de la nuit : mais, entre le jour et la nuit, le crépuscule est un moment bien pathétique, où l'on doute que le bien et le mal soient ennemis jurés et qui n'aient point affaire ensemble quelquefois.

Alain ne disait pas non, mais ne disait rien du tout. Il avait pris le petit volume et ne l'ouvrait pas : il en regardait la reliure.

— C'est joli, n'est-ce pas? — fit Mathieu. — Et c'est aussi joli à la main qu'aux yeux.

Il caressait le dos et les plats du livre à son tour. Il voyait Alain chercher soit une transition ou un exorde. Il redoutait ce qu'Alain se préparait à lui dire et, si la politesse et l'amitié ne l'avaient disposé à la mansuétude, il eût volontiers éludé la menace d'une conversation qu'il devinait qui ne serait pas un badinage.

— Tu as à me parler? — dit-il.

Et Alain commença :

— Monsieur Landin, vous avez été le meilleur ami de mon père...

— Oui, mon petit, c'est vrai. Et je suis ton ami. Tu n'as besoin d'aucun préambule avec moi. Et, s'il m'est possible de te servir... Je t'écoute.

— Merci. Vous étiez aussi l'ami de monsieur d'Arnais, le mari de Juliette. Et vous avez été son témoin...

Mathieu avait fermé les yeux et lentement levait la main droite. Il ne faisait pas signe à Alain de se taire : il montrait, sans le vouloir, un chagrin dont s'accommodait mal sa très douillette sensibilité. Alain se tut.

— Va, mon petit ; je t'ai promis de t'écouter... Seulement, ce duel est, dans ma vie, un souvenir atroce : tu n'en doutes pas... Je suppose que tu ne serais pas venu m'en parler, si tu n'avais une raison de le faire, si tu n'étais engagé à le faire par un motif impérieux. N'est-ce pas?

— Oui, — répondit Alain. — En deux mots...

— Il n'y a rien, mon enfant, qui se dise en deux mots. Allons, parle ; et je parlerai. Mais disons tout, à moins de ne rien dire. Tu es amoureux de Juliette... Ce n'est pas une question que je te pose : je t'avertis, pour ta commodité, que je le sais.

Tout juste à ce moment, la voix de Jenny appela, dans le corridor, Alain, qui hocha la tête, se leva, ouvrit la porte et, laissant Mathieu :

— Qu'y a-t-il?

— Tiens, tu es là?... C'est Juliette qui s'en va... Rien ! pour deux ou trois jours... Venez lui dire adieu, Mathieu et toi.

Ils trouvèrent dans le salon Juliette, qui racontait à Jacques et au ménage Durny son désagrément d'une dépêche qu'elle avait reçue et qui l'obligeait à partir. Et chacun d'affirmer qu'elle avait tort, qu'il suffisait de lire les journaux pour savoir que la chaleur, à Paris, était suffocante.

— Mais ce n'est pas pour mon plaisir ! C'est mon notaire qui me réclame : une signature à donner ; j'en ai pour deux ou trois jours.

— Mâtin ! quelle signature ! — dit Jacques.

— Vous partez? — fit Alain.

Comme il fallait répondre à tout le monde, jurer qu'elle était fâchée de partir et qu'elle serait de retour sans

tarder, le hasard fit qu'Alain fut le seul à qui elle ne répondit pas. Elle partit, regardant l'heure, assurant qu'elle manquerait son train, bavardant, courant, disant à peine au revoir.

VI

Alain, qui doutait si facilement, jusqu'à en souffrir et jusqu'à prolonger dans le passé une incrédulité douloureuse, voici qu'une certitude le prit, dont il fut enchanté. Cette certitude, il ne l'avait pas cherchée ; il ne l'avait pas obtenue par l'évidence d'un fait démonstratif ou par le travail du raisonnement. Elle s'imposait à lui toute seule et avec une clarté merveilleuse.

Il en était sûr, et il eût éconduit là-dessus le sourire des sceptiques : Juliette partait à cause de lui, et pour le fuir, parce qu'elle avait peur de l'aimer. Avoir peur d'aimer ou aimer, c'est la même chose : Alain se savait aimé de Juliette.

On lui eût dit que Juliette s'en allait pour deux ou trois jours et que, si elle comptait se guérir de son amour en si peu de temps, elle n'était pas bien effrayée. On lui eût dit qu'en partant elle n'avait pas l'air troublé, que la dépêche du notaire était une dépêche véritable et qu'il ne fallait pas un prétexte considérable ou un motif de suprême importance pour faire un tour à Paris en trois heures de chemin de fer. On lui eût dit ceci ou cela, le reste aussi, sans le déranger de son assurance.

Et, de même qu'il écartait d'un geste prompt les arguments à lui contraires, il argumentait en faveur de son désir avec une ingéniosité complaisante. Ce n'était pas une dialectique adroite, qui l'avait persuadé : mais il ajoutait à son agréable conviction le surcroît des jolies preuves. C'est généralement l'usage qu'on fait de la logique et de ses excellentes méthodes : elle ne nous procure pas nos opinions ; mais elle nous les recommande, une fois que nous les avons acquises et quand elles nous font plaisir. Saint Anselme, s'il est permis d'invoquer à tel propos son exemple, ne devait point à son argument célèbre sa foi en Dieu ; mais, comme il croyait en

Dieu, il aimait à lui consacrer le travail de sa raison discursive.

Bref, Alain se croyait aimé, parce que la personne qu'il aimait s'en était allée. Il en éprouvait une joie qui d'abord le consola de la séparation.

Deux ou trois jours, avait dit Jacques, c'était plus qu'il ne fallait pour donner une signature à un notaire... Eh ! oui, mais il s'agissait bien de signature et de notaire !... Alain souriait à part lui et se disait qu'une jeune femme à qui l'on a conté qu'on se souvenait avec délices de lui avoir fait glisser au cou un baiser de précoce adolescent frissonne et se sauve comme, dans la forêt mythologique, les nymphes poursuivies par les jeunes sylvains.

Les nymphes se sauvent, puis reviennent. Juliette reviendrait bientôt.

Récemment, Alain se repentait de n'avoir point osé dire à Juliette qu'il fût amoureux d'elle et doutait qu'elle eût rien deviné au delà de sa puérile anecdote... Elle a tout deviné : maintenant il en est sûr et, du baiser au cou, si probant, se souvient comme d'hier. Juliette ne l'a point dédaigné ; Juliette, un peu effarouchée, se sauve : et le jeu désormais ne sera que de l'apprivoiser. Jeu ravissant et auquel il sera doux d'accorder une patience délicate !

— En vérité, — dit madame Durny, — qu'est-ce que Juliette va faire à Paris?

L'on se récria sur tant de zèle à chercher midi à quatorze heures.

— Elle vous l'a dit, ma chère amie ! — répondit l'égyptologue ; — et, de toutes vos hypothèses, aucune ne vaudra le simple motif que Juliette vous a donné.

— Au surplus, — ajouta Jenny, — elle n'avait aucun motif à donner.

— C'est bien cela qui m'avertit de me méfier, — reprit cette brodeuse opiniâtre, sans lever les yeux.

Et l'on eût dit que la monotonie sempiternelle de sa besogne laissait à son imagination trop de loisir pour qu'elle ne fût pas éperdument chimérique.

Jenny, à cause d'Alain que cette malveillance pouvait impatienter, protesta, mais eut le souci de ne point envenimer la querelle :

— C'est drôle, — dit-elle à son amie, — qu'avec tant de bonté...

— Mais je ne suis pas si bonne !

— Si ! tu es bonne, tu es gentille et tu es douce. Mais cette maxime que tu as adoptée de toujours croire le mal...

— Et de l'inventer ! — reprit Jacques.

Madame Durny, sans se fâcher le moins du monde, répondit :

— Mais écoutez-moi : ne me condamnez pas sans m'avoir entendue... Je crois le mal, et je l'invente et le préjuge, afin de me ménager de bonnes surprises : j'évite au moins les déceptions.

— Ce n'est pas déraisonnable, — fit observer Mathieu, — les optimistes sont toujours dans le chagrin, pour avoir trop compté sur l'excellence de la nature humaine : témoin leur Jean-Jacques. Les pessimistes sont la gaîté même : lisez *Candide* !...

Mais Jacques, avant de retourner à son atelier, déclara sans bonne humeur :

— Ça n'est pas une raison pour débiner Juliette !

Jenny, un peu inquiète, regarda son fils et fut bien étonnée de le voir qui souriait doucement, d'un petit air avantageux serait trop dire, mais satisfait et entendu. Elle songea :

« Décidément, je ne comprends plus rien à mon fils ! »

A l'atelier, Jacques ne chantait pas. Jenny guetta le prélude exubérant d'une romance, qui ne vint pas.

Mathieu, lui, se gardait de bouger. Il était enfoncé dans un bon fauteuil, les coudes aux bras du fauteuil, les mains reliées par le bout des doigts et les deux pouces à la poitrine, l'index au menton. Certes, il fût très volontiers remonté à sa chambre, afin d'y continuer tranquillement les amours du bonhomme Restif et de la fillette Sara, dans la *Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans*, afin surtout d'y apaiser le pénible tumulte qu'avait éveillé en ses souvenirs la soudaine irruption d'Alain : mais précisément il craignait d'avoir à reprendre la causerie au point où le départ de Juliette l'avait interrompue. Il n'osait point se lever et sortir, croyant qu'Alain n'eût pas manqué de le suivre. Même, il se figurait qu'Alain n'était là que pour l'attendre : cruel ennemi et persécuteur de son repos, Alain commençait

de l'épouvanter. Un scrupule de courtoisie l'empêcha enfin de garder sa quiétude ; et puis l'on se taisait d'une manière qu'il n'aimait pas. Il n'aimait ni les éclats de la conversation ni les silences et déplorait que l'habitude se perdît, dans la société, plus encore dans l'intimité, d'un bavardage nonchalant où s'éparpille agréablement la pensée. Il prit énergiquement son parti, délaissa son fauteuil et sa prudence, passa auprès d'Alain sans faiblesse : Alain ne fit pas du tout mine de le vouloir accompagner. Il en fut si surpris que c'est tout juste s'il ne provoqua point la scène qu'il avait redoutée. Il ralentit le pas; et, en lui-même, il disait au jeune Alain :

« Voyons, voyons, tu n'as qu'à venir ! »

Il ouvrit la porte, sans se presser, et même avec un soin ridicule de n'aller pas vite. En fermant la porte, il jeta sur Alain, qui ne bronchait pas, un regard furtif. Non, Alain ne bronchait pas : il souriait d'une étrange façon.

Mathieu, en montant l'escalier, murmurait :

— D'ailleurs, ces jeunes gens sont incompréhensibles.

Cinq marches plus haut, il ajoutait :

— En vérité, ces jeunes gens n'ont pas le sens commun.

Il corrigeait, au palier, la sévérité de son jugement :

— Ces jeunes gens ont pourtant fait la guerre; merci, mes enfants, et pardon !

Mais, comme il n'avait point envie de cette méditation pathétique, il sut l'écarter ; et, quand il fut dans sa chambre, il se confia aux imaginations libidineuses de Restif. A la fin de la journée, l'extrême chaleur s'adoucissait et l'air redevenait léger. Par la fenêtre, le ciel était d'un bleu tendre où se dessinait un croissant de lune. Mathieu se rappela un passage de ce fol Restif, lequel présente comme le plus actif remède encore trouvé contre le chagrin la lecture d'un ouvrage érotique, surtout s'il y a des images. Et Mathieu murmurait avec bonne foi :

— Je ne dis pas non : mais tu en as un peu trop mis : c'est tout le reproche que je te fais.

Et il continua de lire.

VII

Ni le soir ni le lendemain Mathieu n'eut à se défendre d'Alain, qui ne fit aucune tentative pour causer avec lui, et qui pourtant n'avait pas l'air de l'éviter, mais plus exactement paraissait avoir oublié cette démarche de naguère, si brusque et si fébrile. Et Mathieu bénissait le ciel.

Mais, dans le jardin, comme il baguenaudait avant le déjeuner, regardant les fleurs, Jenny l'aborda. Il lui demanda le nom d'une fleur et, satisfait de l'avoir appris :

— Je tâcherai, — dit-il, — de m'en souvenir... Les fleurs sont charmantes et leurs noms me plaisent ; mais je ne sais pas mettre leurs noms sur les fleurs. Ce sont pour moi comme deux mondes séparés, l'un réel et l'autre verbal : vous m'apprenez à les joindre. Il y a des rencontres parfaites et quelques-unes bien hasardeuses. N'importe ! j'y ai un grand plaisir et analogue à celui qu'a dû éprouver, dans le Paradis terrestre, la jeune Ève, le jour que Dieu l'avait chargée de nommer toutes choses...

— C'est bien possible ! — répondit Jenny avec trop de hâte.

Comme la hâte de Jenny prouvait assez qu'elle avait d'autres idées en tête, et plus graves, Mathieu s'attendit encore à une confidence et tâcha de l'esquiver :

— Figurez-vous, Jenny, qu'avant d'être nommées par la jeune Ève, les merveilles du Paradis et qui, plus tard, un peu avilies sans doute, sont devenues les merveilles de nos jardins et de nos champs, étaient pour l'humanité comme si elles n'étaient pas. Elles n'existaient qu'au regard du créateur : la créature, pour qui Dieu les a faites, ne les avait pas adoptées. Le nom qui les désigne marque la prise de possession. Pour les divers objets de la nature, c'est, à proprement parler, la naissance. Dieu a créé le monde, et la jeune Ève, par un acte de poésie, l'a donné à la pensée humaine.

Mathieu sentait que son discours se perdait non loin de ses lèvres, s'éparpillait et s'anéantissait comme font, dans l'air qui s'attiédit, les buées du matin.

— Oui, — répondit Jenny, — j'allais vous le dire... Mais ne croyez-vous pas qu'Alain soit amoureux de Juliette?

— J'allais vous le dire ! — fit Mathieu à son tour. — Mais alors asseyons-nous.... Eh ! bien, oui, je l'ai cru. Seulement...

— Vous ne le croyez plus?

— Je n'en sais plus rien. Du reste, je me demande si je n'ai pas l'esprit fait au rebours du sens commun. Je vois communément les gens aller de l'ignorance à l'opinion : c'est le bon chemin, dont je les complimente. Chez moi, la méditation — si j'ose appeler ainsi ma rêverie ordinaire — suit l'ordre inverse : j'ai d'abord un avis; plus j'y songe, et plus je m'aperçois que mon avis était sans valeur aucune.

— Ce qui est drôle, — reprit Jenny, — c'est qu'il était, tous ces jours-ci, hier encore, triste et nerveux. Juliette s'en va : il est gai comme un pinson. Vous avez dû le remarquer?

— Il m'a semblé que je le remarquais.

— Alors, s'il aimait Juliette, son départ lui ferait de la peine !

— Je l'aurais cru.

— A moins que ce départ ne soit concerté entre eux?

— Je ne le crois pas.

— Que croyez-vous?

— Je ne crois rien.

— Ah ! que vous êtes ennuyeux !

— Si vous y tenez, je crois que votre fils est en état... Comment dirai-je?... en état de réceptivité amoureuse. Il revient de la guerre ; il a passé cinq rudes années dans la contrainte : et le voici tout à coup libre, mais libre comme on ne l'est pas. Aucun souci, pas de métier... Finalement, à quel métier le destinez-vous ?

— Je ne sais pas. Il avait un goût très vif pour la peinture. Et Jacques ne demandait qu'à le guider. En attendant, il se repose.

— Bien ! Aussitôt, imaginez ce qu'est le repos, — en d'autres termes, le loisir, — pour un garçon de cet âge et dans ces conditions attrayantes : il fait de l'amour comme, s'il était malade, il ferait de la température.

— J'aime mieux ça !

— Moi aussi. Mais ne soyez ni surprise ni tourmentée.

A ce moment, Jacques sortit de son atelier, vint à Jenny et à Mathieu et ne parut point gai de les voir comme un peu moroses.

— Nous parlions d'Alain, — fit Jenny.

— Je vous laisse !

— Mais non. Pourquoi t'en vas-tu? Donne-moi ton avis. N'aie pas l'air détaché d'une question qui me trouble; et, quand il s'agit de ton beau-fils, vraiment, tu n'es pas très gentil de me laisser...

Jacques se rebiffa :

— Tu n'es pas juste !... Et tu me fais beaucoup de peine. Mathieu m'est témoin que, depuis le retour d'Alain, je lui ai bien offert dix fois de travailler dans mon atelier près de moi : s'il a besoin de mes conseils, il est sûr de me trouver. Mais je ne sais seulement pas s'il a encore ses projets de peinture : toi, le sais-tu?

— Non. Mais il ne s'agit pas de la peinture.

— Ah? Tant pis ! Pour ce qui est de la peinture, je suis là. Quant aux amours de mon beau-fils, je me récuse !

— Enfin, pourquoi?

Il fit semblant de rire et ne rit pas de très bon cœur :

— Eh ! bien, j'ai honte de vous le dire à tous les deux. Mais, vous l'avez voulu, vous le saurez. C'est que les amours des autres m'ont toujours paru incompréhensibles et même un peu dégoûtantes... Et toi, Mathieu?

Mathieu était ravi. Premièrement, il approuvait que la conversation prît ce tour de généralité presque philosophique. Ensuite, la maxime de son ami, pleine de sincérité animale, n'était pas pour lui déplaire. Il approuva, de toute sa mine bien contente, et fit, de ses bras, le geste qu'on fait plus souvent de la tête pour donner son assentiment. Jenny fut indignée contre ces deux hommes que l'égoïsme masculin réunissait :

— Les amours des autres?... Je ne vous parle pas des autres : je vous parle de mon enfant, qui n'est pas les autres, mais qui est moi !

— Ne vous fâchez pas ! — dit Mathieu.

— Mais si ! je me fâche. Mon fils est tout alarmé, triste...

Jacques l'interrompit :

— Fort gai depuis hier !

— Enfin, bizarre... Il est amoureux, j'en suis sûre... J'en suis bouleversée ! Ça vous est bien égal?... Et, si j'en parle, on dirait, à vous entendre et à vous voir, que je me mêle...

— De ce qui ne vous regarde pas ! — reprit Jacques. — Oui, je le dis et je le pense. Ce n'est pas ton affaire. Un jeune homme a ses aventures qui ne sont pas si élégantes qu'il ait à y convoquer sa mère.

— Ah ! tais-toi ! — fit Jenny, impatientée.

— Enfin, j'ai fait des sottises comme les autres, quand j'avais l'âge : et ma mère ne l'a pas su. Ou, si elle l'a su, elle n'en a rien dit à personne. Qu'est-ce que tu veux? c'est de la pudeur !

Jenny gardait un silence offensé. Jacques, de dépit, recourut assez rudement au témoignage de Mathieu :

— Est-ce que ta mère s'est mêlée de tes adolescences?

— Non ! — répondit Mathieu, très posément. — Du reste, mes adolescences n'ont pas été bien romanesques. Puis, ma famille était de bourgeoisie provinciale et, sans pharisaïsme aucun, très pudibonde. Ma tendre et sainte mère n'avait seulement pas l'imagination du péché : de sorte qu'elle a cru, avec l'innocence la plus jolie, que, n'étant pas marié, j'étais nigaud. Et j'avais bien trente ans qu'un jour je l'ai vue désolée parce qu'une de ses amies parlait devant moi d'une grossesse.

— Voilà ! — fit Jacques, triomphant. — Voilà le bon usage de nos familles françaises !

— Non ! — reprit Mathieu. — Non ! Et, quant à l'usage que Jenny préfère, il y a des précédents mémorables. Madame de Sévigné appelait la Champmeslé sa belle-fille et racontait à sa fille, avec l'entrain le plus déluré, les confidences libertines que son fils lui prodiguait. Je vous lirai sa lettre ce soir... C'est mon plaisir — et n'est-ce pas le vôtre? — de trouver, dans les circonstances les plus variées, un mot de nos bons écrivains — Montaigne les appelait nos bons amis du temps passé — qui nous rassure et nous fait sentir qu'ils sont toujours là, qu'ils nous accompagnent : on est moins seul !

Mathieu avait ainsi éteint à son gré le feu de la causerie et s'en félicitait. Mais Jenny ajouta inopinément :

— D'ailleurs, qu'il soit amoureux de Juliette, c'est une chance !

— Pourquoi? — dit Jacques, d'une façon très singulière.

— Mais parce qu'elle est une honnête femme !

— Et alors? — reprit Jacques.

— Alors, je suis plus tranquille que s'il était aux mains des filles. Ah ! mais oui ; je te jure que oui !

Jacques se mordit la moustache, haussa les épaules et n'eut pas la contenance la plus aimable.

Alain était à la fenêtre de sa chambre. Jacques lui cria :

— Eh ! bien, est-ce aujourd'hui que nous travaillons?

Alain répondit :

— Non, pas encore ; mais bientôt !

Quand Jenny se fut éloignée, Jacques dit à Mathieu :

— Il m'embête ! Je veux bien lui faire ses tableaux, mais pas son lit !

Mathieu, qui n'avait pas aimé cette réplique, fit une moue.

VIII

Alain n'avait envie de causer ni avec Mathieu, ni avec personne. Il était en gaieté. Même, il était en fatuité, pour ainsi dire. C'est flatteur, d'incliner une belle femme à vous aimer; c'est une victoire que, dans toute la nature, célèbre sans modestie le combattant masculin. Pour adoucir et tempérer de quelque cérémonie cet orgueil, il y a les sentiments que suggèrent la présence de la redoutable vaincue, la crainte de lui déplaire et d'exciter son esprit de revanche, le prestige de sa défaite glorieuse, la gratitude et la tendre complicité. Mais Juliette n'était pas là, pour intimider son triomphateur naïf ; de sorte qu'Alain se livrait sans vergogne à une allégresse un peu sotte.

Comme s'il venait d'abolir le passé, il ne s'embarrassait plus de ce mari, de ce duel et peut-être de cet amant que le duel donnait à supposer. Juliette, aux yeux d'Alain, datait de lui, née de la veille et née à point pour son amour, tout de même que la jeune Ève, à qui Mathieu faisait hommage d'un symbole inaugural, était née prête aux ardeurs du jeune Adam. Aussi Alain ne songeait-il plus à tout ce qui naguère alarmait sa ferveur. Si, par hasard, la vue de Mathieu l'avertissait d'y songer, il en souriait d'une façon narquoise et vani-

teuse. Ni le mari défunt ne le gênait, et ni l'amant éventuel. Même, avec une perversité primesautière, il s'en amusait comme d'incidents où éclatait sa suprématie.

Il se promena tout l'après-midi dans la campagne, seul, marchant d'un pas vif et gaillard.

C'est une erreur de se figurer que la perversité vient tard et est le signe d'une information désabusée. D'ailleurs, Alain n'était point arrivé à son âge sans folâtrer comme les autres jeunes gens ; et, en Orient pendant la guerre, les hasards ne l'avaient pas mal servi. Mais, en Orient et à Paris, les demoiselles de plaisir ont beaucoup plus de bonhomie que de malice et n'enseignent à un adolescent que ce qu'elles savent et qui est bien élémentaire. Elles n'ont de rouerie que le moins du monde et autant qu'il en faut pour se tirer d'affaire en des circonstances peu variées. Quant à l'amour, elles ne l'embrouillent pas de subtile idéologie et le réduisent au principal. Ce n'est point à elles qu'Alain devait aucune perversité : elles sont l'école de l'ingénuité. Mais la perversité d'Alain lui était commune avec toute jeunesse élégante et que la civilisation n'a point laissée à l'état de nature.

Par les chemins et les sentiers, la tête haute, badinant et sifflant, il promenait son esprit de conquête. Et, s'il avait rencontré l'amant de Juliette, — ô Juliette, pardonnez-lui ! — sans nulle insulte il l'eût pris par le bras et l'eût prié de lui conter le détail du bonheur qu'il se promettait.

Ce fut ainsi, dans un délire assez absurde, qu'Alain passa le premier jour entier que Juliette ne devait pas être là. Or, il advint que ce premier jour fut le seul de son absence. Vers le soir, et comme Alain sentait son amour gagner tout son être avec une délicieuse abondance, on apporta un mot de Juliette pour Jenny. Elle disait qu'elle était rentrée, un peu lasse d'une journée dans un Paris brûlant. Elle avait très vite achevé sa besogne de signature et bâclé ses courses ; puis elle avait pris le premier train pour son retour. On ne dirait pas qu'elle était une flâneuse et qu'elle se fût amusée en route. Elle se couchait. On la verrait le lendemain.

Madame Durny s'écria :

— C'est drôle !

On fit la guerre à madame Durny sur tant de malveil-

lance. Alain songeait : « O ma chère Juliette ! » et ne disait rien.

Jenny avait déchiré en quatre morceaux la lettre de Juliette et l'avait jetée dans une corbeille auprès de son petit bureau. Alain désira vivement de posséder ces bouts de papier sur lesquels avait couru la main de Juliette : il se promit de les ramasser quand tout le monde serait parti et d'y pouvoir lire une phrase que sa mère avait seulement résumée, où Juliette annonçait qu'elle était lasse et qu'elle se mettait au lit. Or, il faisait encore jour, le beau grand jour d'après-dîner dans la belle saison. Par la fenêtre ouverte du salon, le ciel resplendissait et pourtant n'avait plus son bleu dur de l'après-midi : les teintes s'adoucissaient et l'atmosphère aussi s'alanguissait d'une tiédeur un peu plus fraîche. Les hirondelles volaient haut, se poursuivaient, traçaient de longues lignes et criaient ; leur chasse ressemblait à un jeu, leur cri à un appel au plaisir achevé en plainte mélancolique et passionnée. Alain pensait à Juliette couchée dès avant la nuit : cette imagination lui était étrangement voluptueuse, galante à la manière des vignettes qu'on rencontre en feuilletant les petits volumes libertins du siècle avant-dernier.

La nuit vint et fut merveilleusement claire sous la lune et sous les étoiles. Des chauves-souris voletaient sous le feuillage des marronniers, lorsque sortirent du salon Jenny, Jacques et Alain, tandis que restaient à la table de jeu, sous les bougies, Mathieu et le ménage Durny. Jenny, son mari et son fils aimaient à respirer l'air du soir et, quelque temps, firent les cent pas dans une allée du jardin qui était celle par laquelle on gagnait la grand'route. Jenny avait à son bras gauche Alain, son mari à l'autre bras : elle était contente de les réunir ainsi et se faisait bien douce afin de les adoucir tous les deux. Jacques souhaitait bonnement d'être gentil et pardonné de sa mauvaise humeur matinale ; de sorte qu'il multipliait, à l'égard d'Alain, les paroles qu'il s'avisait de croire le mieux paternelles.

— Si tu veux travailler avec moi, tu sais que tu peux compter sur moi comme sur un vieil ami. Trop content de t'enseigner...

— Merci ! — répondait Alain distraitement.

— ... le peu que je sais. Dame ! il est bien certain que mon art vieillit un peu...

Jenny l'accusait de coquetterie.

— Mais non ! — répondait Jacques ; et il s'attendrissait volontiers sur lui-même. — Je ne suis plus à la dernière mode ; je deviens suranné...

Comme on oubliait de le contredire, il se défendit :

— Mais quoi ! tous les maîtres ont passé par là et ne s'en portent pas plus mal. C'est un bon signe de maîtrise, quand on garde sa manière en dépit des modes nouvelles.

Il développa ce thème, et puis vint à une idée de l'art qui atteint sa perfection chaque fois qu'il est sur le point de se transformer. Est-ce un progrès? Non pas ! Mais un changement. L'art ne s'attarde jamais à nulle perfection, l'abandonne et en cherche une autre. L'art n'est jamais tranquille et n'est content qu'un peu de temps et quelquefois.

— Mais il y a pourtant, mon petit, un métier de peindre qui dure sous les espèces différentes, qui doit durer : s'il manque, tout est perdu. Voilà ce que je puis t'offrir : le métier. Tu l'emploieras à ta guise ; et ta guise ne sera pas la mienne.

Alain se confondait en remerciements. Jenny l'excusait d'ajourner le travail : après cinq ans de vie sauvage, il fallait reprendre le fil de sa pensée ; il fallait...

— Sans doute ! — répondait Alain.

— Bref, à ta disposition ! Quand tu voudras ! — concluait Jacques ; et il regardait Jenny, de l'air d'un homme qui agit bien.

Alain, cependant, n'avait qu'un souci, qui était de diriger la promenade jusqu'à la grand'route et puis, sur la grand'route, vers la maison de Juliette. Il conduisait sa mère, avec une sournoise habileté, de sa main qui, passant sous le bras de Jenny, la tenait au poignet. Jacques, tout à ses discours, suivait, inattentif et docile. Quand parut la maison de Juliette, Alain vit toutes les fenêtres éteintes, il songea : « Elle dort ! » Il préféra que ni sa mère ni son beau-père ne fît aucune réflexion de ce genre et dirigea une rapide conversion par le flanc gauche : il ne trouva aucune résistance et pressa le retour, pendant lequel on ne dit presque rien, à cause d'un peu de fatigue et à cause de cette langueur qui vous prend sous l'influence des belles nuits. Jenny sentait à présent la main de Jacques la ramener tendrement à leur chambre, tandis qu'Alain cédait

à quelque rêverie. Elle était heureuse et troublée cependant.

Avant de monter à sa chambre, Alain ne manqua point d'un prétexte pour aller quérir les fragments de la lettre de Juliette. Il les assembla et les lut, à sa fenêtre, au clair de la lune sereine... « Bonjour et bonsoir. Je vais me coucher... » Ce peu de mots lui parurent délicieux et lui enivrèrent sa pensée ardente. Il resta longtemps accoudé devant la lune et les étoiles. Ses yeux, à travers les masses brunes et blanches des arbres, cherchaient, ne voyaient pas et devinaient la maison de Juliette, et Juliette aussi dormante et peu vêtue. Il envoyait des baisers dans la nuit.

IX

Le lendemain, dès son réveil, Alain résolut de ne point laisser passer le matin sans avoir revu sa bien-aimée. Or, dans la petite lettre qu'il avait sous les yeux, Juliette disait à Jenny : « Vous me verrez demain. » Sans doute viendrait-elle, comme le plus souvent, sitôt après le déjeuner. Tout le monde serait là pour l'accueillir : Alain ne l'aurait point à lui, au gré de la nouvelle idée qu'il avait de son intimité avec cette jeune femme. En outre, et plus simplement encore, son impatience lui donnait de la vivacité. L'absence ne lui avait pas semblé longue ou affreuse, parce qu'il était alors tout occupé au grand bonheur de sa conquête imaginaire ou, du moins, faite en imagination, par une libre décision de son désir, et qui restait à proclamer, à constater d'abord. Indépendamment de tout ce tracas où le mettait sa fatuité de jeune homme, une vraie tendresse l'incitait à n'être plus séparé de Juliette : sous les complications les plus bizarres de l'amour, il y a toujours les naïvetés de l'amour, comme il y a sous le dessin le plus divers et sous la fantaisie extravagante d'un feuillage le cours habituel et régulier de la sève qui monte. Ainsi, Alain se désespérait de la lenteur des minutes qui le mèneraient à dix heures, le plus tôt qu'il croyait pouvoir aller chez Juliette.

Car il n'attendrait pas qu'elle vînt : il la devancerait, la trouverait seule et aurait un peu de temps avec elle, probablement. Ce n'était point une hardiesse extraordinaire, au

surplus, cette initiative. Entre les deux maisons, les allées et venues de voisinage étaient quasi perpétuelles ; et lui-même, que de fois avait-il fait ce chemin? Cette fois, il éprouvait un peu d'embarras, se consultait et, s'il n'hésitait pas en fin de compte, il se sentait pourtant pusillanime et de cœur endimanché.

Il eut un soin drôlement inutile de cacher son projet, fût-ce à Jenny. Cependant, il lui aurait dit : « Je vais voir Juliette », que sans doute elle eût répondu : « C'est une bonne idée », et voilà tout. Mais il voulait ne lui donner rien à répondre ni à penser. Il craignit qu'elle ne le priât, comme la veille, à quelque promenade : alors, il devrait inventer un prétexte à son refus et faire de l'embrouillement où il n'en fallait pas.

Il resta dans sa chambre et souhaita d'y rester jusqu'au moment où sa montre marquerait l'approche de dix heures. Mais on vint, pour le ménage : il dut céder la place et, promptement, se retira dans la bibliothèque, à l'étage des greniers. Cette cachette lui parut la meilleure : il ne crut point y risquer une autre invasion que de Mathieu, facile et discrète personne. Il était là, passé neuf heures, quand du jardin lui arriva le gai appel de sa mère. Il feignit de ne l'avoir pas entendu et soudain regretta de n'être pas sorti : dans la campagne, on ne l'aurait point rattrapé. Au deuxième appel, il céda, sans bonne humeur.

— Tiens ! tu es là-haut? Veux-tu faire un tour?

— Pas ce matin...

— Pourquoi?

— Je lis.

— Par un si beau temps?...

Il n'était pas si grand liseur, à son ordinaire. Son excuse ne valait rien, dont il fut ennuyé : ennuyé aussi d'avoir été peu obligeant et peu adroit. Sortir après cela, une demi-heure ou, plus exactement, vingt-neuf minutes après son refus de sortir, ne serait point aisé.

Il sortit secrètement, tout juste à la minute qu'il s'était fixée; il se sauva, d'une façon rusée et maligne.

Quand il arriva chez Juliette, on le fit entrer dans un petit salon qu'il avait toujours connu et qu'il pensa ne pas reconnaître. Et c'est qu'il ne l'avait jamais regardé, depuis son enfance, ni même les temps derniers. Nous ne sommes pas

attentifs et nous avons une propension naturelle à nous accoutumer qui vient de notre paresse naturelle et qui nous empêche de rien voir; il faut, pour nous éveiller de notre continuelle indifférence, un changement qui nous étonne et qui, dans le paysage ou les entours de notre vie, soit comme une note aiguë dans le silence ou dans le bruit monotone. Juliette n'avait point changé ses meubles ni leur disposition : mais Alain n'était plus le même et c'est lui, par son changement, qui modifiait le contact des objets et de lui-même. Il s'en amusa. Toutefois, il avait surtout à calmer une agitation très vive de son cœur et de son esprit.

Juliette se fit un peu attendre. Alain, souriant, l'accusa de paresse et l'imagina qui achevait de s'habiller, qui n'était pas toute habillée ; il lui murmurait tout bas de venir telle qu'au matin sont les femmes devant leur table à coiffer : cette image l'affriolait et cependant l'intimidait. Il n'avait plus son audace de la veille ; et, non loin de sa bien-aimée, il perdit l'assurance que l'absence lui permettait.

Or, la voici, la bien-aimée. Elle entre vite ; elle dit :

— C'est gentil à toi, d'être venu.

Elle est habillée comme l'après-midi et serait toute prête à sortir. Elle a son air de jeune fille et, dans les yeux, dans la physionomie et dans la voix, cette liberté gracieuse qui prouve qu'un être n'a rien en secret qui le retarde ou le retienne. Il suffit de la voir : on n'a pas à l'interroger. Alain, qui s'en aperçoit, n'ose guère lui poser les questions qui lui viennent aux lèvres. Mais, dans son émoi, il ne sait que dire et dit ce qui tout à l'heure lui semblait si urgent, ce qui maintenant lui paraît absurde ; il le récite ou le laisse tomber :

— Pourquoi êtes-vous partie, avant-hier?

Elle éclate de rire :

— Tu ne le diras à personne?... Eh ! bien, je suis allée à Paris... devine !... pour donner une signature à mon notaire. Et pourquoi je suis revenue dès hier soir?... Parce qu'on étouffe, à Paris !... Tu ne l'as donc pas cru? C'est drôle, qu'on ne vous croie jamais !

Du reste, l'incrédulité du prochain ne l'attristait pas. Elle trouvait le prochain, trouvait Alain déraisonnables et se montrait plus divertie que déconcertée par la déraison générale.

Sa gaieté eut assez vite gagné Alain, qui pourtant voyait s'écrouler tout le roman sur lequel sa joie récente et sa confiance de jeune homme étaient fondées. Ni le départ de Juliette ni son retour n'avaient avec lui aucun lien, ne lui offraient plus aucun signe d'un amoureux sentiment qu'il eût inspiré à Juliette. Et elle le traitait comme un enfant, continuait de le tutoyer et de lui être familière tout simplement.

Si, la veille, Alain s'était aperçu de ce mécompte et s'il avait soudain vu se défaire sa rêverie, la déception l'eût blessé : ce fut à peine s'il en souffrit, devant Juliette dont la présence lui remplaçait à merveille un mensonge. Il comprit que sa conquête n'était pas commencée : mais sa conquête aussi le tenta plus encore et l'anima du fin courage qu'il lui faudrait.

La sotte question qu'il avait posée à Juliette ne laissa pas, dans l'esprit de Juliette, une ombre : ce fut effacé aussitôt, comme si l'esprit de Juliette, n'admettant jamais aucune ombre, était pareil à ces plages de la Méditerranée où il n'y a que la couleur sous la lumière. Alain l'en admirait et l'en aimait si heureusement qu'il ne se demanda même pas quel usage de l'existence avait appris à une si jeune femme l'oubli, le pardon, l'art de n'être point offensée.

Il lui dit :

— C'est joli, chez vous.

Elle se récria :

— Mais tu étais déjà venu !...

— Je n'avais pas regardé, probablement ! — répliqua-t-il.

Le salon de Juliette, une pièce où entrait peu de clarté par deux fenêtres basses, et tout en boiseries blanches avec des amours blancs sur un fond bleu au-dessus des portes, était, pour ainsi dire, plein de passé. Il ne gardait pas seulement l'aspect d'autrefois, mais il gardait une âme ancienne qui un jour s'y était endormie et qu'on n'avait pas dérangée. Les portraits qui pendaient aux murs, les miniatures aux deux côtés d'un miroir terni sur la cheminée, les meubles qui étaient du Louis XV pour la campagne, et le tapis pour le silence, et le visage rayonnant du soleil au bas du balancier de la pendule qui ne battait plus, toutes choses dataient de la même époque lointaine et abolie.

— C'est vieux ! — dit Juliette.

— N'aimez-vous pas cette vieillerie?

— Pas encore ! — répondit-elle, avec tant de vivacité qu'elle affirmait ainsi son goût d'être jeune et à l'âge de vivre.

Autour de cette exclamation si juvénile, Alain se félicitait à part lui et composait un commentaire où il trouvait son avantage.

Elle reprit :

— Je n'aime pas beaucoup le passé...

Il osa risquer :

— C'est de l'ingratitude !

— Ou bien de l'indulgence, — répliqua-t-elle.

Et il se tut, comme si la discrétion l'y engageait. Juliette ne parut pas lui en savoir bon gré ou mauvais gré : ce n'était pas une manie qu'elle eût, ainsi que presque tout le monde, d'interpréter les paroles qu'on dit et celles qu'on ne dit pas ; de sorte qu'on perdait auprès d'elle tout bénéfice du sous-entendu, où se dépense la plus ordinaire ingéniosité de causerie. Mais, pendant qu'Alain se taisait avec délicatesse, elle avait continué sa pensée ; et elle dit :

— C'est vrai ! Nous avons beau avoir vingt ans, nous demeurons dans de vieilles maisons et dans de vieilles habitudes... Ça fait le bonheur de monsieur Landin. Chaque fois qu'il entre ici, ses petits yeux furettent partout, son petit nez flaire je ne sais quoi : de la poussière probablement ; et il me cite une belle phrase dont je ne sais plus l'auteur, selon laquelle nos villes et nos campagnes seraient habitées de plus de morts que de vivants. Cette pensée funèbre le ravit et, moi, me désole. Pas toi?

Sans écouter ce qu'il répondrait, si bien qu'il ne répondit pas, elle se leva, courut aux fenêtres et les ouvrit toutes grandes, comme si elle voulait que l'air frais du matin se précipitât pour chasser une odeur ancienne et malsaine. Alain la suivit et avec elle regarda le paysage illuminé de soleil.

Entre la maison de Juliette et cette jeune femme, il y avait un contraste qu'Alain n'avait pas remarqué encore et qui l'enchanta, le conflit du présent perpétuel et du passé, le combat de nos journées et de nos souvenirs. Elle avait

tourné le dos à l'ombre qui dormait dans le salon du temps de Louis XV ; elle ressemblait à cette matinée radieuse qui fleurissait avec ardeur dans la campagne et qui ne savait pas qu'elle n'était pas le premier matin du monde.

Il eut envie de voir Juliette dehors ; il l'y emmena ou elle y vint d'elle-même. Elle était toute différente de ce qu'il avait cru. Il commençait à la comprendre et l'aimait ainsi plus encore. Il l'aimait pour la spontanéité de sa jeunesse et pour sa nouveauté, comme d'abord il s'était pris à l'aimer pour le souvenir d'un amour enfantin. Or, elle avait trois ans de plus que lui et son mariage, son veuvage et le reste incertain lui composaient tout un passé, tandis qu'au retour de la guerre, et en dépit de l'ennui et de la souffrance, il reprenait sa vie cinq ans plus tôt à sa prime jeunesse. Mais elle était cependant plus jeune et plus neuve que lui : et c'est le printemps, qu'il aimait en elle, ou c'est le matin.

Seulement, à l'égard de cette Juliette qui abolissait le souvenir, Alain se sentait dénué de l'avantage et du moyen que lui donnait leur amitié ancienne si touchante et, pour peu qu'elle s'y prêtât, si troublante. Il avait pensé l'engager à son amour en lui rappelant — et elle ne s'en souvenait pas — son précoce baiser au cou et lui dire, à mots voilés : « Juliette, je continue... » Elle brisait toute continuité ; elle avait dénoué les liens qu'il croyait qui les unissaient déjà. Il ne l'avait jamais tenue et crut qu'elle lui échappait. Il eut hâte de rattacher leurs jours et leurs années, dont le fil s'était cassé. Il dit inopinément :

— Je vous aimais, dans le passé... Je ne suis plus un enfant...

— Ah ! — fit-elle, — je n'y étais plus : j'ai peu de mémoire... Tu n'es plus un enfant et je ne serai pas longtemps jeune : c'est grand dommage !

Alain reprit, sans ménager une suite à ses arguments :

— Et vous chantiez, l'autre soir, *Sur un vieil air*, d'une façon que le passé, le doux passé, fleurissait sur vos lèvres...

— Ah ! — dit-elle, — j'ai chanté, sur un vieil air, une chanson nouvelle. Et puis, tu sais, je ne fais pas une philosophie d'une idée que j'ai peut-être par hasard ou par mégarde. Si je me déprends du passé, tu penses bien que ce n'est pas pour m'emmailloter d'une philosophie !

Comme ils approchaient de la barrière où ils allaient se séparer, après avoir causé encore, et d'autre chose, et de n'importe quoi, Juliette lui demanda, un peu à brûle-pourpoint :

— Mais toi, pourquoi tant aimer le passé?

Il répondit bravement :

— Parce que je vous y aimais déjà.

Elle lui fit une gentille révérence et ne parut ni étonnée ni fâchée.

Il tourna vite les talons, trop vite pour avoir vu comment elle s'en allait, rieuse ou non. Il sentait son cœur se gonfler dans sa poitrine; ses joues tremblaient; des larmes lui venaient aux yeux. Mais il se disait avec satisfaction :

« Maintenant, c'est dit ! »

Il croyait pouvoir ajouter :

« Et au bout du compte, ce n'est pas trop mal dit ! »

X

Juliette vint, l'après-midi, comme elle avait promis de venir, tout de suite après le déjeuner, quand les Fondaille et leurs amis prenaient leur café sur la terrasse.

— Enfin, — dit madame Durny, — nous allons tout savoir !

Elle se ravisa :

— Nous n'allons rien savoir du tout !

Ses deux plaisanteries se perdirent dans le bruit du grand accueil que l'on faisait à Juliette. Et Juliette dit bonjour à tout le monde ; Alain n'eut qu'un « rebonjour ».

— Comment, — dit Jenny, — vous vous êtes déjà vus?

— Mais oui ! Vous ne le saviez pas?

Jenny eut la tendre indulgence de laisser tomber ici ce bout de causerie ou de l'égarer, de sorte qu'Alain fut tiré d'embarras. Il avait frissonné d'abord ; puis, dans la sécurité que lui donnait le bavardage général, il se repentit d'avoir été cachotier : mais il ne s'attendait pas que Juliette ne fît aucun mystère de leur entrevue. L'aveu si franc de Juliette lui déplut, à cause de sa mère qui l'avait cru, et sur sa parole,

enfermé dans la bibliothèque, à lire ; et à cause du peu d'importance que Juliette semblait ainsi attacher au début de son grand amour déclaré.

Mais il eut sa revanche, ou bien se la donna, quand l'égyptologue dit à Juliette, avec un accent de sincérité naïve :

— Pardonnez-moi ; mais vous n'avez jamais été jolie comme aujourd'hui.

Or c'était si bien la vérité que tout le monde, au lieu d'y consentir seulement, parut content que ce fût dit et balbutia quelques mots de la même sorte ; et Juliette reçut ces hommages avec simplicité. Elle fit gentiment signe que ce n'était pas sa faute et qu'elle n'en savait rien. La beauté impose d'abord quelque déférence : il faut un peu de temps avant qu'on ne se reprenne et que les autres sentiments, tels que l'envie ou la moindre méchanceté, recommencent de tatillonner. Madame Durny essaya d'une pointe :

— Ça vous va joliment bien, d'avoir été à Paris !

Mais on ne l'écoutait pas : elle avait lancé sa piètre malice, comme un acteur découragé une réplique fade. Et Jacques, à califourchon sur une chaise, le menton sur ses deux poings, regardait Juliette en silence. Il se leva ; les mains aux hanches, il regardait Juliette encore. Il lui dit :

— Laissez-moi faire un portrait de vous.

— Très volontiers, — répondit-elle. — Quand vous voudrez !

— Mais tout de suite !

— Un de ces jours ? — demanda-t-elle.

Et elle s'assit. Mais Jacques ne consentit aucun délai.

— Croyez-vous, — fit-elle, — que je vais enlaidir si promptement ?

— N'ayez pas peur. Mais il y a de ces moments où un être, comme un paysage, est mieux épanoui que jamais. C'est la lumière ; et puis c'est je ne sais pas quoi : c'est lui.

— Vous êtes en fleur, belle Juliette ! — dit Mathieu.

Alain songeait à part lui : « C'est le soleil qui donne à un charmant paysage sa beauté la plus parfaite : à un visage, c'est le bonheur... » Et, complaisant pour soi ainsi que le sont les amoureux au temps où leur vanité n'est point empêchée, il estima que le bonheur de Juliette et, conséquemment, sa beauté venaient de lui.

Quand Jacques se fut éloigné pour préparer sa toile et ses couleurs, Juliette avoua qu'elle n'avait pas envie de poser. Les remontrances de Jenny la secouèrent de quelque nonchalance où elle s'abandonnait, les bras tombants, l'air soucieux. Et Jacques, de la porte de son atelier, l'appela.

— Oh ! non, — dit-elle, — dehors ! Vous n'allez pas m'enfermer dans votre serre chaude !... On étouffe, dans son atelier.

Mais Jacques ne pouvait peindre en plein soleil : elle était folle ! Ni à l'ombre des arbres : non ! Il la voulait à la lumière tamisée d'un rideau blanc qu'il avait si bien arrangé :

— Venez voir; et ne faites pas la petite fille capricieuse !...

Elle rit et ne parut pas avoir une autre intention que de simple gentillesse en disant :

— Alain, tu feras un croquis de moi, en même temps?

Jenny applaudit à cette bonne idée. Alain sentit, au bout de ses doigts, la crainte de sa maladresse et redouta l'émulation qui le prendrait, lui l'apprenti, auprès du maître si habile : et son orgueil souffrait déjà ; mais son amour était content. Il estima qu'il n'avait pas d'autre moyen de passer l'après-midi à côté de Juliette et que l'occasion lui était délicieuse à ne point refuser, de la regarder comme, sans le prétexte de l'art, il serait impertinent de le faire.

Quand Juliette fut la douce victime du peintre et du dessinateur, dans l'atelier, les autres continuèrent d'être indolents sous les branches des marronniers. Et, comme il arrive après un incident qui a dérangé une causerie vaine, ils semblaient un peu accablés, non d'une idée, mais du néant de leur pensée.

— Je suis enchantée qu'Alain travaille, — dit Jenny. — Cette petite Juliette va me le tirer de son marasme.

— Sois-en bien sûre ! — répondit madame Durny.

— J'avais un ami, — reprit Mathieu, — qui n'était pas un grand artiste, mais qui adorait la peinture. Il voyageait, visitait les plus belles galeries de l'Europe et, les tableaux qu'il aimait le mieux, il les copiait. La copie faite, il la détruisait : il n'a point laissé une toile. Mais il disait que, pour bien voir une œuvre d'art, il faut la copier, la regarder avec l'attention délicate, soigneuse et tendre que demande le moindre essai d'en faire autant. Et il m'a dit, sur la Joconde, des choses !...

Les peintres ont des plaisirs que nous ne connaissons pas, que nous devinons à peine.

Et Mathieu, les yeux à demi clos, avait un petit air voluptueux.

A l'atelier, Juliette obéissante avait pris la pose et ne s'y sentait point heureuse. Elle dit, avec un air de fatigue prématurée :

— Je ne pourrai pas rester longtemps comme ça !

— Pourquoi? — fit Jacques.

— Parce que je vais m'ennuyer ; et, si je m'ennuie, je m'endors.

Alain songea qu'il aurait aimé à la voir dormir ; et la pensée d'un tel sommeil lui caressa l'imagination. Mais Jacques protesta :

— Jamais de la vie ! Je suis là, pour vous empêcher de vous ennuyer.

— Au moins, — reprit-elle, — si vous me donniez un livre?

— Ah ! mais non. C'est ça qui vous endormirait. Ou bien il faudrait un livre comme on n'en fait pas : un livre tout pareil à vous, avec de la gaieté sereine, avec du rire aux lèvres et aux yeux, du rire qui n'éclate pas et qui est un état de l'âme sur le visage...

— Allons ! — fit-elle.

Jacques avait tout disposé à son idée, promptement et avec la justesse de décision qui révélait sa maîtrise. Alain s'était placé de côté, sans rien dire, et ne souhaitait que d'être oublié, seul à son plaisir. L'exubérance de Jacques, ses paroles, ses regards, sa joie de peindre et une ardeur qu'il répandait par tout l'espace environnant, ne laissaient pas un coin tranquille dans l'atelier. Mais Alain se fit pourtant une île de silence et de rêverie que battaient comme une houle les enthousiasmes et peut-être le génie du grand peintre. Ou bien il y avait, de Jacques à Juliette, une extraordinaire abondance d'effluves qui semblaient désordonnés ; d'Alain à Juliette, un trait mince, fragile et brûlant de méditation passionnée : il fallait toute l'intensité continue de ce trait, pour qu'il ne fût pas brisé par le violent tumulte des alentours.

Juliette peu à peu était devenue sage, ne bougeait pas et,

comme avait dit Mathieu, fleurissait. Dans un moment de relâche, Alain lui demanda :

— Juliette, à quoi pensez-vous?

Elle répondit avec bonne foi :

— Je crois que je ne pense à rien.

— C'est magnifique ! — s'écria le peintre.

— Mais alors, — reprit-elle, — j'aurai l'air stupide?

— Ah ! mais non !... Ça, je vous jure que non !

Et, comme il travaillait en pleine allégresse, il fit tout haut le commentaire de sa joie :

— L'aile du nez est la plus fine que j'aie vue. Et, si je la dessine tout au juste, je la dessine trop petite. Elle n'est pas trop petite : elle est parfaite. Les yeux de même et la bouche aussi. La bouche va me défaire mon ensemble. Chacun des traits est un chef-d'œuvre à lui tout seul...

— Taisez-vous ! — fit Juliette.

Mais il n'allait pas se taire :

— C'est un miracle, que vous ne soyez pas laide, avec tant de beautés qui sont presque impossibles à réunir. A la commissure des lèvres, il y a, au lieu d'une ombre, une lumière... Je ne sais pas comment c'est fait... Ça devrait supprimer toute la physionomie : et toute la physionomie est là. Elle se répand de là sur la joue, en lumière. Vous avez un visage de lumière !

Alain dessinait avec difficulté. Le commentaire de Jacques lui faisait remarquer des beautés qu'il n'avait pas vues, qu'il s'accusait de n'avoir pas vues et qu'il était incapable de rendre. Il enviait, moins en artiste qu'en amoureux, cet art subtil et souverain qui exaltait, auprès de lui, un autre homme ; et, s'il n'était pas exactement jaloux, du moins éprouvait-il un émoi désagréable à se dire qu'auprès de sa bien-aimée Jacques se substituait à lui d'une manière impérieuse et indiscrète. En même temps, les beautés que Jacques lui révélait si étrangement le charmaient, le troublaient et lui augmentaient son amour. Il était comme un peu niais et ravi, à connaître par le prochain la merveille qu'il avait commencé d'aimer avec imprudence.

Jacques bientôt n'eut pas de retenue ; et, parlant à Gygès, le roi Candaule ne racontait pas mieux son trésor que Jacques

n'avertissait Alain d'observer les délices de ce visage. Il appelait Alain, l'obligeait à se déplacer de son bonheur timide et à regarder comme il le voulait le passage d'une lumière à une autre lumière entre la joue et le cou par la ligne à peine marquée et si nette pourtant qui va de l'oreille au menton. Puis, sur le cou, d'une blancheur animée des nuances de la vie, il eut des mots d'une si tendre douceur qu'Alain frissonna de malaise et détourna les yeux.

La Juliette qu'il dessinait d'une manière un peu sèche avait-elle la ressemblance de la vraie Juliette? Elle ne ressemblait pas à la Juliette que Jacques voyait, montrait, louait et savait peindre. Celle-ci était la nymphe de l'été, couronnée de ses cheveux comme d'une moisson d'or et souriante aussi comme l'est la campagne au soleil qui ne l'accable point de ses rayons, mais l'en caresse. Plus pensive, plus retirée, moins belle et plus touchante, la Juliette d'Alain souffrait de l'art imparfait du dessinateur et avait cependant une grâce jolie. Puis, sur le cou, à la place où avait glissé son baiser d'autrefois, il posa une rose, et qui fut là sans que l'on vît d'où elle venait, ne descendant pas des cheveux, n'appartenant pas à une guirlande, ne montant pas d'une tige tenue à la main ; l'on eût dit de la peinture d'un miracle tel qu'on en trouve dans les recueils de légendes : une fleur naît sur la blessure de quelque martyre et cache le stigmate sous une allégorie énigmatique et charmante.

Alain, quand il eut achevé de dessiner la rose, ne dessina plus ; mais il ne bougea point et craignit d'avoir à montrer cette image. Juliette la demanda et dit :

— Tu as beaucoup de talent.

Jacques dit que ce n'était pas mal ; mais la rose le déconcerta :

— Et de cacher un cou pareil ! Ça, mon petit, c'est une folie.

D'ailleurs, il ne fut pas longtemps à épiloguer là-dessus ; car il était tout à son œuvre et achevait sa première esquisse avec une fougue admirable. Il ne parlait plus, ne chantait plus les louanges de Juliette et de sa beauté. Il avait une hâte, qui ne rendait pas ses mouvements désordonnés ; il avait un air farouche, la mâchoire serrée, les yeux en joie.

Comme Alain ne travaillait plus, il lui dit :

— Mon petit Alain, demande donc à ta mère qu'on nous prépare de l'orangeade ; ou bien du thé : préférez-vous du thé, Juliette?

Et, quand Alain fut sorti, ses mains rapides déposèrent la palette et les pinceaux. Il avança d'un pas ou deux vers Juliette et il lui dit, d'une voix qui s'étranglait dans son gosier :

— Vous rappelez-vous, Juliette? Juliette, Juliette, vous rappelez-vous?

— Mais non ! — fit-elle en un sursaut.

Il adoucit sa voix et répéta confusément :

— Juliette, vous rappelez-vous?

Elle s'était dressée. Elle semblait avoir peur. Cependant Jacques, immobile, la regardait avec une ardeur malheureuse. Il retourna lentement à son travail. Il ne travaillait pas encore, il n'était plus capable de travailler, quand Alain rentra. Mais Juliette avait repris la pose et l'on aurait à peine remarqué sur son visage un peu moins de sérénité.

Jacques dit, d'une façon rogue :

— Assez pour aujourd'hui, je suis las !

La brusquerie de Jacques ne devait pas étonner Alain ; car il avait de ces détentes nerveuses qui ne le rendaient pas aimable après une forte besogne.

Juliette parut contente du congé qu'on lui donnait. Elle se leva. Elle n'alla point regarder la peinture de Jacques ; et Jacques ne l'y invitait pas : il rangeait son attirail. Elle dit à Alain :

— Mène-moi faire un tour dans le jardin.

Elle lui prit le bras et elle s'y appuya d'une manière comme un peu abandonnée, tendre et aimante, qu'elle n'avait pas encore eue avec lui.

(A suivre.)

ANDRÉ BEAUNIER

LA SITUATION ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE ET LA CONFÉRENCE DE BRUXELLES

Au cours des séances qu'il a tenues à Londres, du 11 au 13 février 1920, le Conseil de la Société des Nations a décidé de convoquer une Conférence internationale en vue d'étudier la crise financière que traverse l'Europe et de « rechercher les moyens d'en conjurer ou d'en atténuer les dangereuses conséquences ».

Cette Conférence doit se réunir à Bruxelles le 23 juillet prochain. Les pays appelés à y prendre part sont :

L'Afrique du Nord, l'Argentine, l'Australie, la Belgique, le Brésil, le Canada, le Chili, le Danemark, l'Espagne, la France, la Grèce, la Hollande, les Indes, l'Italie, le Japon, la Norvège, la Nouvelle-Zélande, la Pologne, le Portugal, la Roumanie, le Royaume-Uni, l'État serbo-croate-slovène, la Suède, la Suisse, la Tchéco-Slovaquie. On y prévoit même la présence de l'Allemagne.

Une invitation spéciale a été adressée au Gouvernement des États-Unis pour lui préciser l'objet et le but de la Conférence.

Le monde est actuellement plongé, écrit le secrétaire général de la Société des Nations, dans un désordre économique et financier dont les résultats actuels sont si graves et les conséquences à venir si dangereuses que la Société des Nations ne pouvait s'en désintéresser sans manquer à ses devoirs les plus essentiels... Le Conseil de la Société des Nations ne se dissimule pas la difficulté du problème

qu'il pose et il ne demande pas à la Conférence de lui fournir une solution définitive ; il désire que la situation actuelle soit discutée au point de vue international et il proposera aux délégués qui se réuniront à Bruxelles d'élever les débats au-dessus des discussions et des intérêts particuliers de chaque État. Son dessein n'est pas de réformer l'économie du monde mais d'en préparer l'amélioration en demandant aux personnalités les plus compétentes de tous les pays d'étudier impartialement la situation actuelle et de formuler des conclusions pratiques.

L'initiative prise par le Conseil de la Société des Nations est particulièrement opportune : elle peut démontrer aux plus sceptiques l'utilité, dans le monde, d'un organisme supérieur ; sa réussite justifierait les espoirs des hommes d'État qui ont la paternité spirituelle de cet organisme.

Il est probable que les débats de Bruxelles ne se limiteront pas à des discussions financières. Tous les problèmes économiques qui intéressent l'Europe devront être examinés si l'on veut leur trouver des solutions saines et pratiques au point de vue financier. Il est à présumer aussi que les vœux exprimés à la fin des délibérations, s'ils traduisent en formules nettes — comme on doit l'espérer — la préoccupation de l'équité et de l'intérêt général de l'humanité qui animera les délégués éminents des nations convoquées, présenteront un caractère assez impérieux pour que les gouvernements se croient tenus d'en poursuivre activement la réalisation. On peut considérer que ces assises solennelles marqueront une étape importante dans la réorganisation économique de l'Europe. Elles peuvent être le début d'une ère nouvelle.

Il est donc nécessaire, non seulement que chaque État se prépare à y participer avec des dossiers bien établis et dans un état d'esprit exempt de toute passion, mais encore que l'opinion publique en suive les péripéties avec la connaissance préalable des graves questions qui s'y discutent et des intérêts respectifs qu'on s'efforcera d'y concilier.

Nous voudrions, dans cette étude succincte, mettre sous les yeux de nos lecteurs les divers éléments du débat, et leur indiquer, — en même temps que les problèmes à résoudre, — les solutions qui nous paraissent les plus recommandables.

*
* *

Nul n'ignore que la guerre a fort compromis la santé de l'Europe. Il faut pour la rétablir des remèdes immédiats et énergiques. Quand on veut donner des soins efficaces à un malade, on doit, tout d'abord, se rendre exactement compte du mal dont il souffre, en déterminer les causes et la gravité.

Ce précepte de médecine courante s'applique dans le domaine économique : pour nous y soumettre, nous devons donc préluder par un exposé dont la trame sera formée de chiffres nombreux ; nous nous en excusons, mais ces chiffres sont si expressifs qu'ils dispensent de longs commentaires; ils nous permettront d'être plus bref.

La situation économique des États européens, en effet, découle de l'importance des pertes humaines qu'ils ont subies, de l'aggravation de leurs dépenses budgétaires, de la dépréciation de leur change, de l'excès de leur circulation fiduciaire, du déséquilibre de leur balance commerciale, de la diminution de leur flotte marchande, de la pénurie de transports et d'approvisionnements.

Si l'on joint aux données que fournissent les statistiques à cet égard quelques renseignements sur la situation sociale de chaque nation, on dispose de tous les documents nécessaires pour apprécier l'état matériel des peuples de notre vieux continent. Qu'on en juge.

La France a perdu sur les champs de bataille, pendant la guerre : 1 480 000 hommes, soit 57 p. 100 de ses combattants de 19 à 34 ans. De plus, l'excédent des morts sur les naissances dans sa population civile, pendant la même période, a été de 855 000 individus.

Notre dette certaine et personnelle s'élève à 238 milliards ; mais il faudrait y ajouter encore 60 milliards environ pour le service des pensions et retraites, et 180 à 200 milliards pour la réparation des dommages causés aux pays envahis si l'Allemagne était affranchie de cette charge ; dans ce cas, — on ne saurait trop y insister, — la France victorieuse serait de beaucoup la nation la plus endettée du monde entier. (Au change actuel, la dette contractée par la France vis-à-

vis de l'étranger représente, dans les chiffres ci-dessus, environ 60 milliards.)

Notre budget pour l'exercice 1920 atteint 43 milliards et demi, dont 18 milliards de dépenses ordinaires, 12 milliards pour le service des pensions et des retraites et 13 milliards de dépenses extraordinaires et diverses.

Notre circulation de billets de banque atteint 37 milliards.

Dans notre balance commerciale, les importations figuraient, en 1919, pour 29 milliards et les exportations pour 8 milliards, soit un déficit de 21 milliards qui, joint au déficit des années précédentes, représente, de 1915 à 1919, un excédent de nos importations sur nos exportations de 82 milliards.

Si l'on tient compte des frets que nous devons payer à l'étranger et de l'intérêt des emprunts contractés au dehors, on peut conclure que nous nous endettons, en ce moment, d'environ 2 milliards et demi par mois vis-à-vis de l'étranger.

Comme conséquence, le change français est déprécié : le franc équivaut à 0 fr. 52 à Londres, 0 fr. 42 à New-York, 0 fr. 45 à Genève, 0 fr. 49 à Barcelone ; par contre il vaut 1 fr. 36 à Rome, 3 fr. 82 à Berlin, 12 fr. à Vienne.

Nous extrayons de nos mines 30 millions de tonnes de charbon alors que notre consommation normale est de 75 millions ! Nous avons produit, l'an dernier, 48 millions de quintaux de blé, alors qu'il nous en faudrait environ 90 millions pour nourrir notre population sans le concours de l'étranger.

Le tonnage de notre flotte marchande est passé de 2 400 000 tonnes à 1 600 000 il y a quelques mois. Après les tractations poursuivies à Londres avec succès par M. Bignon, cet écart sera atténué, sans que nous arrivions encore aux chiffres d'avant-guerre, alors que nous aurions besoin d'une flotte d'au moins 5 millions de tonneaux ! Nos moyens de transport à l'intérieur ne sont pas moins insuffisants et leur pénurie est une des causes principales de la diminution de notre production industrielle : non moins grave pour nous est, à ce point de vue, la destruction de nos départements du Nord et de l'Est qui constituaient le foyer le plus ardent de notre vie industrielle et agricole. Faute de matières pre-

mières et de moyens de transport, la production française ne dépasse pas, en volume, le tiers de celle d'avant-guerre. La dépréciation de notre change, l'insuffisance du rendement de nos champs et de nos usines ont comme conséquences la vie chère qui entraîne, elle-même, un malaise social que nous n'avons pu qu'atténuer par la hausse des salaires et la réduction de la journée de travail.

Un courant de revendications sociales, — plus impressionnant d'ailleurs par sa violence verbale que par son volume, — s'est fait sentir récemment sur divers points du territoire et manifesté par des grèves qui ont inquiété le pays et par l'attitude menaçante des associations ouvrières qui voulaient profiter des difficultés de l'heure pour mettre à bas « le régime capitaliste » et lui substituer une organisation dans laquelle des délégués de la nation se fussent offerts à remplacer les patrons. Pour faciliter la révolution, on a fait dans certaines industries la « grève perlée », ce qui n'a pas favorisé le développement de la production. Il faut reconnaître, toutefois, que la France est la nation d'Europe où la situation ouvrière est à l'heure présente la moins inquiétante et où les excitations des agitateurs et des bolchevistes trouvent le contrepoids le plus pesant dans la raison calme des populations paysannes et même dans l'esprit droit et le sens critique de la plus grande partie des classes laborieuses.

C'est aussi le pays où l'atmosphère politique est la moins troublée et où la lutte des partis à l'intérieur commande le moins l'attitude des gouvernements vis-à-vis de l'étranger.

Malgré les dangers qui le menacent, le peuple français, grandi matériellement et moralement par sa reconstitution territoriale, reste uni, calme et confiant dans l'avenir. On n'a point l'impression que beaucoup de nations européennes puissent en ce moment lui être comparées à cet égard.

En Italie, la situation est autrement alarmante : des manifestations ouvrières se produisent à tout moment et sur tous les points du territoire. C'est que la cherté de la vie et la difficulté des approvisionnements présentent dans ce pays un caractère de gravité beaucoup plus aigu qu'en France.

L'Italie a perdu 460 000 hommes sur les champs de bataille; sa dette atteint 63 milliards; son budget comporte 19 milliards de dépenses contre, seulement, 9 milliards de recettes. Ses importations s'élèvent à 16 milliards alors que ses exportations ne dépassent pas 4 milliards. Les matières premières manquent, plus particulièrement le charbon et le blé.

En Allemagne, les pertes de guerre n'ont pas dépassé 2 millions d'hommes, mais la population a diminué de 10 millions de sujets par suite des modifications territoriales résultant du Traité de Paix.

Le budget de l'Allemagne s'élève à 40 milliards de marks, dont 27 pour le budget ordinaire. La circulation fiduciaire dépasse 50 milliards. La dette atteint 220 milliards si l'on n'y ajoute pas les lourdes charges imposées par le Traité de Paix; mais dans le cas contraire, ces charges qui ont été estimées à 300 ou 400 milliards de francs répresenteraient, au cours du mark actuel, une aggravation de dette d'au moins 1 200 milliards.

Avec un change au pair, la dette que lui lègue la guerre serait très supportable pour l'Allemagne sous la seule condition qu'elle reprît son activité ancienne et qu'elle eût terme et délais pour s'acquitter. Mais, à l'heure présente, l'Allemagne ne peut produire comme jadis parce que la dépréciation de son change l'oblige à acheter trés cher à l'étranger les matières premières qui lui font défaut, parce que sa flotte a été réduite de 5 millions de tonneaux à 712 000, parce que ses chemins de fer fonctionnent mal, non en raison de l'insuffisance du matériel, mais par suite de son piteux état et du mauvais esprit de la population ouvrière.

Si des causes d'ordre économique font obstacle à l'activité de l'Allemagne, celle-ci paraît surtout paralysée par les troubles politiques et sociaux qui ont été la conséquence d'un changement de régime et de l'irritation ou du désarroi causés par la défaite.

L'Allemagne serait, dit-on, exposée à deux périls également redoutables : la réaction et le bolchevisme. Formule inexacte, et qui n'exprime pas, semble-t-il, la réalité. Le bolchevisme est un régime qui peut s'adapter à des populations slaves, non au peuple allemand, discipliné et pratique. Le

communisme de Lénine n'est pas à redouter en Allemagne, et l'impuissance des agitateurs aux moments les plus favorables au succès de leurs entreprises, — le lendemain du coup d'État Kapp-Lutwitz par exemple, — nous en apporte le témoignage décisif. Le danger en Allemagne est à droite ; il est dans la prétention de la Vieille Prusse de maintenir son hégémonie sur tout le Reich parce que d'elle dépendent les emplois civils et militaires, la puissance et la richesse des Prussiens. C'est pour maintenir cette hégémonie qu'on persuade à tous les Allemands que le Traité de Paix est inexécutable, que le désarmement est impossible, que l'on fait les démonstrations de la Ruhr dans l'espoir de maîtriser cette riche province westphalienne qu'on ne veut à aucun prix laisser s'affranchir du joug prussien.

Grâce à une campagne tenace et probablement très coûteuse, la Prusse a fait croire à certains gouvernements alliés que ses efforts tendaient à protéger l'Allemagne contre une révolution sociale et qu'elle méritait, à ce titre, d'être aidée. « Il faut, dans ce but, reviser le Traité de Paix, disent ses émissaires : une fois soulagée des charges écrasantes qu'il fait peser sur elle, l'Allemagne pourra reprendre une existence normale et contribuer par sa production à la restauration de l'Europe ; la paix sociale qui régnera chez elle alors sera du plus salutaire exemple pour les autres États. »

En France, on dénonce à juste titre l'hypocrisie de ce langage et l'on prétend au contraire que le calme et la prospérité renaîtraient outre-Rhin le jour où, renonçant à se dérober à ses obligations, l'Allemagne se mettrait résolument au travail dans l'intention de les remplir, et de se libérer, non par la violence, mais par l'effort pacifique et l'épargne persévérante.

L'Autriche mérite, certes, plus de compassion que l'Allemagne : victime imprévoyante et aveugle de la politique des Hohenzollern, elle connaît aujourd'hui la détresse la plus noire ; elle a perdu 1 million et demi de soldats pendant la guerre et sa population est réduite à 6 millions de sujets, dont 2 millions et demi agonisent dans sa capitale jadis si joyeuse. Sa flotte est passée de 1 027 000 tonneaux à 37 000. Elle n'a pas de matières premières ; elle manque de vivres ; les

moyens de transport lui font défaut ; son papier-monnaie est presque sans valeur. Elle ne peut se procurer par l'exportation le minimum nécessaire à son existence, car, comme disait récemment le chancelier Renner : « Chez nous, il n'y a plus rien à vendre ! » Le Traité de Paix lui a conservé pourtant des chances de salut. Elle peut, sur le terrain économique, rapprocher ses membres disjoints. Mais les influences allemandes, dont elle n'est pas encore affranchie, s'opposent, bien entendu, à la réalisation d'un Zollverein danubien.

Sur l'état exact de la Russie, la vérité est assez difficile à connaître : le gouvernement soviétiste la cache avec soin. Tout récemment encore, il refusait d'autoriser l'entrée sur son territoire de la Mission d'enquête que le Conseil suprême avait décidé d'y envoyer. On peut dire toutefois, sans craindre de se tromper, que cette situation est lamentable. Si la Russie n'a perdu durant la guerre que 1 700 000 hommes sur les champs de bataille, — perte peu élevée pour une population de 120 millions d'habitants, — les victimes tombées à l'intérieur depuis la Révolution se chiffrent, prétend-on, par millions. La population russe en Europe est décimée par la famine ; le typhus fait parmi elle des ravages cruels. Les étrangers qui reviennent de Russie racontent qu'on n'y rencontre plus d'enfants au-dessous de 13 ans. Le charbon fait défaut partout ; les habitants des villes sont réduits à brûler les maisons de bois pour se chauffer. Le matériel de chemin de fer a disparu et les transports sont devenus presque impossibles. Entre Pétrograd et Moscou, il existe un train par jour, réservé aux fonctionnaires soviétistes. La monnaie est tellement dépréciée que le commissaire pour les Finances estime à 2 roubles et demi en or la valeur du billet de 1 000 roubles. Le gouvernement de Lénine, renonçant en partie à l'application de son programme, a, il est vrai, depuis quelque temps, porté tout son effort du côté de la réorganisation des forces économiques du pays ; il mobilise la population pour vaincre la disette : la journée de 12 heures a été imposée aux ouvriers. Mais, malgré ces mesures despotiques, — qui ont la singulière bonne fortune de recueillir l'approbation des socialistes occidentaux, — la production ne reprend pas et la misère ne s'atténue point. Les paysans gardent leurs pro-

duits pour leur propre consommation et n'en font point profiter les populations des villes. Aussi paraît-il douteux que les prévisions optimistes de M. Lloyd George sur le concours que la Russie apportera pour le ravitaillement des autres nations européennes se réalisent aussi rapidement qu'il l'a annoncé récemment à la Chambre des Communes.

Nous ne nous arrêterons pas aux autres nations d'Europe éprouvées par la guerre, pour ne pas prolonger cet exposé : la Belgique, la Yougo-Slavie, la Tchéco-Slovaquie, la Pologne, la Roumanie, la Grèce, la Hongrie, la Turquie traversent une crise douloureuse ; parmi elles, la Belgique est celle dont on peut attendre le plus prompt relèvement. Il nous est particulièrement agréable de le constater.

Partout, on constate le déséquilibre budgétaire, l'inflation fiduciaire, la dépréciation du change, l'excédent des importations, le manque de matières premières, l'absence de moyens de transport, le malaise, l'irritation ou la révolte des populations ouvrières.

***

En regard de ces peuples si profondément blessés, il faut placer ceux à qui la guerre a procuré, en Europe, plus d'avantages que de pertes : l'Angleterre d'une part, les États neutres de l'autre.

Notre puissante alliée a fait de lourds sacrifices pour assurer la victoire de l'Entente : elle a eu 658 000 tués et 300 000 disparus sur les champs de bataille, mais ce chiffre est à mettre en regard de la population de 450 millions d'habitants que comprend l'Empire britannique. Sa dette est passée de 18 milliards, en 1914, à 189 milliards, mais elle a comme contre-partie 60 milliards prêtés à des nations alliées. Jusqu'à l'exercice qui s'est terminé le 31 mars dernier, son budget comportait un fort excédent des dépenses sur les recettes (1 665 millions de livres contre 1 339 millions) ; la balance commerciale était mal équilibrée puisque les importations atteignaient, en 1919, 37 milliards contre 19 milliards d'exportations. Mais, grâce à des mesures très énergiques au point

de vue fiscal, économique et protectionniste, l'Angleterre est sortie des difficultés passagères que la guerre avait entraînées pour elle. Cette année, son budget est en équilibre et ses importations, d'après les prévisions du chancelier de l'Échiquier, ne dépasseront pas ses exportations. Le tonnage de la flotte anglaise est aujourd'hui égal et peut-être supérieur à celui de 1914 : il dépasse 19 millions de tonneaux. Il faut encore y ajouter la flotte interalliée dont nos amis ont jusqu'ici conservé la gérance. Le change britannique n'est plus que légèrement inférieur à celui des États-Unis et des neutres les plus favorisés.

Ces résultats sont dus à la rapidité des mesures prises chez nos voisins pour faire face aux conséquences financières de la guerre et au courage fiscal montré par leur population. L'Angleterre nous a donné à cet égard un grand exemple que nous ne saurions trop méditer. Il faut reconnaître toutefois qu'elle a été favorisée par sa situation géographique qui l'a mise hors des atteintes de l'ennemi, par la possession d'une flotte qui fait d'elle le premier transporteur du monde, par la richesse de ses houillères qui lui assurent des exportations infiniment rémunératrices.

Depuis l'armistice, l'Angleterre a tiré de son charbon et de ses bateaux tout le profit qu'elle en pouvait souhaiter. Le charbon, en Angleterre, coûtait, ces temps derniers, à l'acheteur étranger deux fois et demie plus cher qu'au consommateur anglais ; et l'étranger payait, de plus, aux armateurs d'outre-Manche, un lourd tribut pour transporter son combustible sur le continent.

Les charges de la guerre sont donc pour nos amis en voie de rapide amortissement et ils peuvent même envisager avec satisfaction les conséquences favorables que le grand conflit aura pour leur puissant pays. Ils sont affranchis de la concurrence maritime de l'Allemagne ; leur vaste Empire s'augmente encore de territoires immenses ; leur influence sur des pays très riches, et qui jusqu'ici échappaient à leur contrôle, leur offre les possibilités d'action les plus brillantes et leur apporte des instruments de prospérité dont ils ne manqueront pas de faire un fructueux usage.

Quelques nuages sombres obscurcissent pourtant cet hori-

zon lumineux : la concurrence maritime des États-Unis dont la flotte égalera peut-être dans trois ans celle de l'Angleterre si celle-ci le permet ; le soulèvement de l'Irlande; l'acuité de la crise ouvrière en Grande-Bretagne et l'agitation des populations musulmanes dans les possessions d'outre-mer.

Le patriotisme anglais, le sens supérieur des nécessités politiques et économiques dont nos alliés sont doués leur permettront certainement de dissiper ces menaces.

Pour les pays neutres, la guerre a, sans aucun doute, été une source d'enrichissement : exempts des charges qu'entraînait la mobilisation, ces pays sont devenus les fournisseurs des belligérants ; leurs exportations se sont développées, leur change favorable leur a permis des spéculations financières considérables et très avantageuses : la Hollande, l'Espagne, la Suisse, les Pays scandinaves regorgent d'or. Mais cette prospérité elle-même n'est pas sans danger : elle a entraîné la cherté de la vie, l'augmentation des budgets, la hausse des salaires, des opérations qui parfois ont pu être imprudentes et par suite desquelles certaines banques acheteurs de marks ou de couronnes avant la dépréciation complète des monnaies allemandes ou autrichiennes seraient en fort mauvaise posture aujourd'hui si elles devaient liquider leur portefeuille.

Chez les neutres, la production nationale se trouve handicapée par l'importation des marchandises provenant des pays à change avarié ; par contre, les exportations se raréfient, les acheteurs étrangers ne pouvant supporter le poids écrasant de la prime du change. La variabilité des cours de celui-ci est de plus une cause d'insécurité très peu favorable au développement des affaires.

Aussi les États que la guerre a favorisés commencent-ils à s'inquiéter et se demandent-ils s'il ne serait pas temps de chercher à rétablir en Europe la situation d'avant-guerre.

***

Si, après cette revue rapide, on groupe en un tableau d'ensemble tous les personnages du drame qui se joue en Europe depuis six ans, on constate qu'à part quelques privi-

légiés, tous les acteurs souffrent, à des degrés divers toutefois, des mêmes maux, et courent les mêmes dangers.

Sept millions d'hommes sont morts sur les champs de bataille, et les maladies contractées sous les armes, les épidémies, la famine, les révolutions n'ont sans doute pas fait moins de victimes.

Les charges de la guerre ont endetté tous les États et obéré tous les budgets. Elles ont été la cause d'émissions de papier monnaie sans contre-partie, papier qui s'est déprécié en raison de son abondance et des appréhensions du public. Cette dépréciation a eu comme conséquences la cherté de la vie, et la baisse du change déjà déterminée par l'instabilité des balances commerciales. La crise du change a, elle-même, aggravé les dettes contractées à l'étranger. Quand la France achète pour 1 milliard de dollars aux États-Unis, elle ne s'endette pas aujourd'hui de 5 milliards de francs comme jadis, mais de plus de 12 milliards ; c'est ce qui explique l'énorme écart que présentent les chiffres d'importation et d'exportation dans les pays à change avarié : il saute aux yeux que, pour rétablir l'équilibre des balances commerciales, il faut avant tout guérir cette avarie mortelle.

Faute de pouvoir se procurer à l'étranger toutes les matières premières que transformaient jadis leurs usines, les États en détresse sont incapables de donner à leur production l'essor qui leur permettrait de reconstituer leur richesse détruite et de reprendre la vie normale d'avant-guerre : faute de produits alimentaires, les populations souffrent cruellement, et les travailleurs sont incapables de donner leur plein rendement.

L'un des hommes qui ont le mieux étudié la question des approvisionnements en Europe, pendant la guerre et depuis, l'éminent Américain qui assura le ravitaillement de la Belgique pendant son occupation, M. Hoover, déclarait, il y a quelques mois, qu'il faudrait que l'Europe importât avant la prochaine récolte assez d'aliments pour nourrir 100 millions d'individus :

Or, ajoutait-il, elle se trouve dans l'impossibilité de payer ces importations par des marchandises. Si on ne lui permet pas d'importer les vivres nécessaires, une population énorme est destinée à mourir de faim.

Il est à craindre que la perte de vies humaines d'ici à la prochaine récolte ne dépasse celle des quatre années de guerre. Pour secourir l'Europe, il faudrait que les pays extra-européens qui produisent les céréales en surabondance prélevassent sur leur production 18 millions de tonnes, le double de ce qu'ils envoyaient avant la guerre; ils peuvent le faire, mais qui les paiera?

Les masses ouvrières sont particulièrement affectées par la crise de la production et la cherté de la vie que ne compense pas, pour les familles nombreuses, la hausse des salaires. En même temps que la gêne matérielle, la guerre leur a apporté un trouble moral qui a jeté le désarroi dans leur esprit et surexcité leurs passions. Les deuils, les blessures, les fatigues de la lutte, — pour les vaincus, l'humiliation de la défaite ; — pour les vainqueurs quelques déceptions inattendues, — ont été un ferment de désordre, de paresse, d'indiscipline, ou même de colère et de révolte.

Les peuples, vainqueurs des régimes autocratiques, ont aussi puisé, dans leur légitime succès, une confiance exaltée en leurs droits individuels, sans voir nettement l'étendue des devoirs correspondants qui leur incombaient. Parmi leurs chefs, ceux qui ont compris leurs responsabilités, et qui se sont efforcés d'obtenir graduellement l'approbation des revendications qu'ils jugeaient justes, rencontrent l'opposition véhémente des extrémistes que ne trouble point le souci de reconstruire après avoir détruit.

Cette crise était inévitable ; elle peut avoir dans l'avenir, et si elle se dénoue sans catastrophe, quelques effets bienfaisants ; pour l'instant, elle contribue sans aucun doute à aggraver l'angoisse qui étreint l'Europe.

Dans un discours récent, un chef de gouvernement qui est aussi un économiste réputé, M. Nitti, résumait, dans une déclaration lue à la Chambre italienne, cette situation angoissante, en des termes que l'on ne peut, si graves qu'ils soient, considérer comme outranciers :

La situation des peuples de l'Europe sortis de la guerre se présente très difficile, dit-il, et même la situation des neutres n'est pas sans danger. A la grave crise économique correspond un trouble des âmes. Il y a des minorités désordonnées qui s'agitent pour de nouvelles entreprises. Il y a des majorités qui n'ont pas encore repris la discipline du travail.

Dans l'Europe entière, on consomme plus qu'on ne produit. Tous, nous sommes sous la pire menace : celle de la famine. L'Europe doit rétablir la paix et retrouver l'équilibre, sous peine de décadence. Vainqueurs et vaincus présentent, au point de vue économique, non pas des phénomènes différents, mais des phases différentes d'un même phénomène. Plus de trois cents millions d'hommes, en Europe, ne produisent pas ce qu'il faut pour l'existence. Les changes montent, et les foules, en haut et en bas, sous l'illusion de la politique du papier-monnaie, augmentent leurs dépenses. La Russie, réservoir de matières premières, et l'Allemagne, réservoir de travail, ne produisent presque plus.

***

Il n'est pas utile d'expliquer longuement les causes immédiates de la détresse que nous venons de décrire à grands traits. Chacun les a présentes à l'esprit.

L'arrêt presque complet du travail fécond pendant cinq ans, en raison du chômage de 50 millions de combattants, et de la concentration de l'effort de 200 millions d'ouvriers sur la production de guerre ; l'utilisation jusqu'à complet épuisement des stocks accumulés sur tous les points du globe qui constituaient le volant indispensable à la vie économique mondiale ; l'appauvrissement résultant d'une consommation stérile intense ; l'usure et la destruction d'un immense matériel qu'on n'a pas remplacé ; la rupture des relations entre les centres de production, les centres de transformation et les centres de consommation, — la difficulté et la cherté des transports, — sans parler des causes d'ordre moral ou social, — en un mot toutes les conséquences de la guerre ont donné à la paix un aspect douloureux et cruel. Nous avions prévu, dans cette Revue même, il y a cinq ans, les épreuves réservées aux belligérants à la fin des hostilités. La réalité dépasse encore nos prévisions.

Il n'est peut-être pas inutile de dire que ces épreuves ont des causes plus lointaines et antérieures à la guerre ; l'Europe cachait depuis longtemps en son sein des sources de troubles et de souffrances qui n'auraient sans doute pas, sans la guerre, provoqué des effets aussi désastreux, mais qui devaient, quand même, déterminer un jour parmi ses peuples une crise économique et sociale intense. Il faut rappeler ces dangers,

au moment où l'on cherche les moyens d'assurer le salut de notre grande malade.

L'un de ces dangers est né de la servitude des nations européennes à l'égard des pays qui les approvisionnaient en matières premières (charbon, coton, laine, produits oléagineux, bois, produits alimentaires); — l'autre se développait en même temps que s'accentuait, avec les progrès de la civilisation et des idées démocratiques, le déséquilibre existant entre les exigences des populations dont les besoins matériels et intellectuels devenaient de jour en jour plus étendus et plus impérieux et la possibilité de satisfaire ces exigences qu'offrait une organisation financière, industrielle et commerciale encore imparfaite. La marche des progrès eût dû être parallèle : le retard des derniers a créé un malaise qui tendait à empoisonner les peuples et qui a fourni d'ailleurs au socialisme un excellent bouillon de culture.

La disette de l'Europe, les difficultés d'approvisionnements et de change qui paralysent ses usines auraient été évitées si les peuples s'étaient davantage préoccupés depuis vingt ans de ne pas être à la merci de fournisseurs étrangers et exotiques.

Les revendications sociales n'auraient pas l'acuité qu'elles présentent aujourd'hui si les gouvernements avaient mieux compris la nécessité de donner à l'essor économique de leurs peuples une intensité suffisante pour permettre de procurer à ceux-ci le revenu qu'ils les avaient préparés à réclamer.

Si la Société des Nations ne veut pas borner sa tâche au règlement des difficultés immédiates, il convient qu'elle s'attache à résoudre pour l'avenir ces deux problèmes essentiels.

***

Nous espérons avoir mis en lumière dans l'exposé qui précède les caractérisques de la crise économique que traverse l'Europe et dont notre pays éprouve, autant que qui que ce soit, la lancinante anxiété : disette de matières premières, pénurie de moyens de transport, déséquilibre commercial et financier, dépréciation de la monnaie et du change.

Il nous reste à étudier les dispositions dont les victimes de la guerre peuvent attendre leur guérison, et sur l'opportunité et l'efficacité desquelles auront sans doute à se prononcer les membres de la Conférence de Bruxelles. Ceux-ci tenteront peut-être, au cours de leurs délibérations, de déterminer les remèdes capables de guérir les blessures propres à chaque État ; mais ils s'occuperont vraisemblablement davantage de médecine générale que de thérapeutique locale.

Les traitements à appliquer pour rétablir la santé de l'Europe sont en effet de deux ordres : les uns peuvent et doivent même être administrés par le malade lui-même ; les autres exigent une intervention extérieure.

Les États européens, par exemple, doivent s'efforcer de rétablir, par leurs propres moyens, l'équilibre de leur budget en restreignant les dépenses publiques et en accroissant leurs ressources fiscales : c'est ce qu'a fait l'Angleterre dès le début de la guerre et ce qui lui permet d'élaborer, en 1920, un budget dans lequel elle prévoit non seulement que ses dépenses n'excéderont pas ses recettes, mais encore qu'elle pourra consacrer une somme importante à l'amortissement de sa dette. Les autres peuples ont tardé, pour des raisons diverses, à réaliser la politique financière qui devait assainir leur situation économique. Les États-Unis nous le reprochent avec une sévérité excessive. Ils oublient, — comme l'a récemment rappelé avec beaucoup d'à-propos notre ministre des Finances à M. Hooston, secrétaire du Trésor américain, — que, pendant cinq ans, notre territoire a été envahi, qu'une partie de notre population a subi un dur esclavage, que nous avons supporté le poids de la guerre plus directement qu'aucun de nos associés. Depuis l'armistice, la lenteur apportée à la conclusion définitive de la paix, l'insécurité qui règne toujours en Europe et des préoccupations politiques et sociales ont encore retardé les initiatives budgétaires. Il est probable toutefois qu'au cours de la présente année, la plupart des États européens auront pris les décisions propres à assurer le rétablissement immédiat ou prochain de leurs finances. La tâche n'est pas aussi malaisée qu'elle le paraît : la dépréciation de l'argent chez les pays à change avarié rend plus

légères les charges des emprunts qu'ils ont contractés : l'augmentation considérable des revenus privés y facilite l'accroissement des recettes fiscales. Aujourd'hui, un budget de 18 milliards en France est, par rapport aux revenus actuels du capital et du travail, comparable au budget de 5 milliards de 1913. Sa progression ne dépasse pas celle des revenus du pays. La charge fiscale paraîtra lourde surtout quand les bénéfices exceptionnels et les recettes anormales diminueront.

Pour restaurer leurs finances, les États doivent aussi diminuer leur circulation fiduciaire en consolidant eux-mêmes par des emprunts les dettes contractées à l'égard des banques d'émissions, en s'interdisant toutes dépenses nouvelles qui ne seraient pas couvertes par un impôt ou par un emprunt. Il dépend aussi des initiatives prises dans chaque État par les pouvoirs publics que les transports intérieurs s'améliorent, que l'outillage public se développe en vue de faciliter les efforts de l'industrie et d'améliorer ses prix de revient. C'est aussi sous la pression vigilante et avisée de son gouvernement que chaque peuple parviendra à intensifier sur son territoire la production des matières premières et des denrées alimentaires grâce auxquelles se développera l'industrie, diminuera la cherté de la vie et s'améliorera le change. C'est aux gouvernements qu'il appartient enfin de faciliter l'importation des matières indispensables à l'activité industrielle et à l'alimentation de la population, tout en restreignant celle des articles de luxe ou inutiles.

La Conférence de Bruxelles ne manquera pas de rappeler, comme l'a fait le Conseil suprême en mars dernier, les initiatives qui incombent, à ces divers points de vue, à toutes les puissances européennes ; elle proposera même, sans doute, de faire de la réalisation des mesures que nous venons d'énumérer une condition du concours étranger ; mais nous pensons qu'elle reconnaîtra avec nous, que, s'il peut en résulter une amélioration de la situation de l'Europe, on ne peut en espérer le retour à un équilibre normal et la prompte restauration des forces économiques de notre continent. Il peut éviter la mort. Il ne rétablira pas complètement et rapidement sa santé sans intervention extérieure.

*
* *

Le temps n'est plus, en effet, où dans les provinces et les États les populations pouvaient vivre sans contact avec l'au delà de leurs frontières. Depuis longtemps, les relations internationales sont un des éléments essentiels de la vie économique des peuples ; leur fonction circulatoire comporte, pour chacun, maintenant, des échanges avec les points les plus éloignés du globe. L'application de l'axiome, d'ailleurs très contestable, inventé par les économistes du siècle dernier, en vertu duquel une nation ne doit s'occuper que des matières ou marchandises qu'elle est le plus apte à produire, a contribué à rendre ces échanges plus nombreux. Convaincus sans examen, les États ne se sont pas préoccupés de puiser à des sources nationales les matières premières indispensables à leur existence, comme le coton, la laine, la soie, les produits oléagineux, le café, le riz. L'Allemagne a reconnu son erreur, peu de temps avant la guerre ; c'est une des raisons pour lesquelles elle s'est lancée dans une aventure dont elle escomptait comme principal profit la conquête d'un immense empire colonial producteur de toutes les matières qu'elle achetait au dehors. Sa défaite lui ôte l'espoir de se suffire à elle-même et la rend, plus que toute autre nation, tributaire des autres pays, auxquels elle ne pourra plus désormais s'imposer par la force, mais par l'échange de services réciproques.

Actuellement, aucune nation d'Europe ne peut se passer des matières premières qui viennent d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique. Vivre sur ses seules ressources métropolitaines serait pour chacune végéter lamentablement. Pour notre pays cependant, la servitude économique peut être de courte durée à condition qu'il se décide à exploiter son admirable empire colonial. L'intervention extérieure est donc inévitable pour l'approvisionnement de l'Europe en produits d'alimentation et en matières premières. Elle l'est également, pour la plupart des États, au point de vue des transports maritimes : en Europe, l'Angleterre, la Grèce, la Hollande, la Suède et la Norvège, seules, peuvent assurer leurs transports sur mer sans concours étrangers ; les autres États dépendent des marines marchandes de ces nations.

Avant la guerre, les peuples privés de matières premières ou de moyens de transport se les procuraient sans peine en les échangeant contre leurs marchandises fabriquées ou en les payant de leur or. Aujourd'hui, ces moyens de règlement leur font momentanément défaut. Depuis six ans, ils ont pu s'approvisionner en vendant des titres étrangers et grâce aux crédits qu'ils ont obtenus : mais les dettes considérables qu'ils ont ainsi contractées ont fait tort à leur signature. Comme ils n'ont encore à offrir, pour se libérer, que leur parole ou un papier-monnaie n'ayant pas cours légal hors de leur territoire, leurs prêteurs se montrent de plus en plus exigeants. Ils n'acceptent qu'au rabais papier et signature. D'où la crise de change actuelle qui rend les achats à l'étranger si onéreux qu'ils risquent de devenir bientôt impossibles. On sent qu'on est aujourd'hui à la veille du moment où il faudra fermer les usines dont le travail dépend de fournitures étrangères, si une aide financière du dehors ne permet pas à ces usines de continuer leurs approvisionnements sans subir le tribut écrasant que représente la prime du change étranger.

Cette aide financière ne peut venir que des vendeurs de matières premières et de frets, de leurs gouvernements ou de groupes financiers neutres. Les concours à obtenir sont si considérables, ils engagent tant de milliards, que l'initiative privée, seule, ne paraît pas en état de les procurer. Aussi a-t-on envisagé, depuis six mois, l'intervention des gouvernements, plus aptes à réaliser des opérations de si grande envergure. On a invoqué, pour justifier cette aide exceptionnelle, les devoirs de solidarité qui s'imposent désormais à tous les peuples et au nom desquels s'est constituée la Société des Nations. Le pacte solennel signé le 28 juin 1919 ne débute-t-il pas par ces mots : « Pour développer la coopération entre les nations et pour leur garantir la paix et la sûreté... »?

Le premier débat de la Conférence de Bruxelles devra, nous semble-t-il, être consacré à démontrer la nécessité de la solidarité internationale et à en faire approuver le noble principe. Les délégués de l'Entente pourront rappeler, à cette occasion, que la solidarité économique a existé pendant la guerre entre les Alliés et qu'elle leur a rendu des services qu'on n'a pas assez fait connaître. C'est une histoire qui mérite d'être

écrite un jour en détail. Mentionnons, pour qu'on en tire une leçon, que la politique de solidarité ne fut pas, d'ailleurs, appliquée dès le lendemain de la mobilisation et que les hésitations qui se produisirent au début eurent de déplorables conséquences : ce n'est qu'en 1917 qu'elle acquit le degré de perfection désirable. Grâce à cette politique, en laquelle l'intérêt trouva son profit en même temps que la morale, le prix des produits d'alimentation et des matières premières ne subit pendant quatre ans qu'une hausse modérée, la France trouva du fret malgré la guerre sous-marine et la dépréciation de notre change fut évitée. Au moment de l'armistice, la livre ne faisait que 3 p. 100 de prime sur notre franc et le dollar 5 p. 100. Age d'or peut-on dire aujourd'hui, quand on jette les yeux sur la cote des changes !

Nos délégués pourront exposer aussi les conséquences qu'a eues pour les nations continentales de l'Entente la rupture du pacte de solidarité. C'est au lendemain de l'armistice que ce pacte a été déchiré, malgré les efforts faits par le Gouvernement français pour obtenir sa prorogation. C'est qu'en Angleterre comme aux États-Unis les intérêts privés étaient impatients de profiter de la situation privilégiée de leur pays et les gouvernements ne pouvaient voir d'un mauvais œil un régime de liberté grâce auquel serait accélérée la réparation des lourdes pertes subies pendant cinq ans. Pour résister à la pression de leurs commerçants, ils ne pouvaient d'ailleurs invoquer, comme auparavant, les intérêts supérieurs de la Défense nationale. Ils ont cédé, sans imaginer, certes, à cette époque, les conséquences désastreuses de leur décision et la crise qui se produirait bientôt sur notre continent.

En décembre 1918, cependant, lord Reading écrivait à M. Clementel, alors ministre du Commerce, que son Gouvernement était disposé à continuer les accords intervenus pendant la guerre pour les textiles, combustibles, victuailles et minerais, si les États-Unis y donnaient leur adhésion. Cette adhésion ne fut pas donnée, et, sans doute, beaucoup d'Américains ont dû en éprouver, depuis, quelque remords. Ceux-là se sont rappelés que, parmi leurs compatriotes, des hommes éminents et autorisés avaient fait des promesses solennelles pendant la guerre : on libérerait la France de la totalité de sa

dette vis-à-vis des États-Unis ; elle pouvait compter durant la paix sur la même aide que celle qu'elle avait reçue au cours des hostilités. Nous entendons encore M. André Tardieu le déclarer solennellement du haut de la tribune de la Chambre. Ces Américains, soucieux de conserver à leur nation la pure auréole dont la guerre l'avait illuminée, s'efforcèrent alors d'établir et de faire aboutir des projets ayant pour but de donner à l'Europe l'aide refusée par leur Gouvernement.

Nous n'énumérerons pas tous les projets élaborés, avec une bonne volonté manifeste, pendant six mois, de l'autre côté de l'Atlantique, en vue d'assurer une aide financière efficace à l'Europe. Ils n'ont, en fait, abouti qu'à quelques ouvertures de crédit consenties par des banques américaines à des personnalités financières européennes, et à la prise de participations dans un certain nombre d'entreprises industrielles : concessions de chute d'eau, d'éclairage, de chemins de fer, d'exploitations forestières. Depuis lors, les jours ont passé ; et les bonnes volontés se sont émoussées. Les Gouvernements américain et anglais paraissent moins disposés que jamais, si l'on en croit leurs déclarations publiques, à une intervention officielle directe dans les affaires des États continentaux de l'Europe. M. Carter Glass, sous-secrétaire du Trésor, l'a déclaré formellement aux États-Unis, en février dernier.

Par contre le nombre des hommes d'État, des économistes, des publicistes qui sont convaincus de la nécessité de faire renaître, pendant la paix, la politique de solidarité qui à l'heure des combats fut si profitable à l'Entente, croît chaque jour. Ils demandent même que tous les États de l'Europe, sans distinction entre les vainqueurs et les vaincus, soient appelés à en bénéficier.

Dans un livre paru au début de l'année, et qui fit alors grand bruit, un Anglais qui fut le collaborateur de M. Lloyd George au Congrès de la Paix, M. Keynes, a préconisé un certain nombre de mesures qui s'inspirent manifestement de cette politique : suppression des dettes contractées par les belligérants durant la guerre, emprunt international, avances du Royaume-Uni et de l'Amérique aux nations éprouvées, fonds de garantie pour l'achat de vivres et de matériel. Un congrès d'hommes d'État et d'économistes qui se réunit à

Amsterdam, en février dernier, a, dans son rapport final, reconnu que pour restaurer l'équilibre financier et monétaire du monde il fallait une Entente internationale et une assistance mutuelle, et que l'isolement des efforts vouait l'Europe à la banqueroute. Le memorandum économique du Conseil suprême publié le 8 mars dernier envisage lui aussi l'aide à donner aux puissances européennes. « L'approvisionnement en matières premières étant essentiel au relèvement de l'industrie, dit-il, on devrait donner aux pays qui, dans les conditions actuelles des échanges internationaux, sont incapables d'acheter sur les marchés mondiaux et sont incapables par suite de reprendre leur vie économique les moyens d'obtenir des crédits commerciaux. » Et l'article 7 prévoit encore la réalisation d'emprunts internationaux en vue d'assurer la restauration des régions dévastées.

L'idée d'une collaboration financière de tous les peuples pour la reconstitution économique de l'Europe n'est donc pas, aujourd'hui plus qu'hier, considérée comme un rêve chimérique et irréalisable. Les lois d'équilibre qui régissent les fonctions de la vie matérielle des sociétés exigent, quels que soient les sentiments ou les intérêts privés en jeu, que cette aide se produise. Dans ce grand organisme qu'est notre planète, la circulation de la richesse est nécessaire, la production et la consommation doivent s'effectuer parallèlement, sinon c'est la congestion et l'apoplexie pour les uns, l'anémie et l'épuisement chez les autres : sans coopération internationale, ces deux maux, dont on ne saurait discerner le pire, suspendent sur le monde leur menace de mort.

Sans doute, aux États-Unis, comme en Angleterre, on préférerait ne pas intervenir dans les difficultés de l'Europe ; on s'effraye du risque que comportent des engagements qui ne peuvent être efficaces qu'à condition d'être considérables ; mais on sent tout de même qu'on ne peut demeurer indifférent au sort des puissances continentales, pour des raisons d'ordre moral aussi bien que matériel. Des nations qui sont entrées dans la guerre pour défendre les intérêts supérieurs de l'humanité, la justice et le droit, ne peuvent méconnaître aujourd'hui ces intérêts, plus gravement menacés qu'hier, sous

prétexte que leur action ne leur procurerait aucun profit immédiat et direct.

L'Amérique, qui a montré tant de générosité et d'enthousiasme sous les armes, sait qu'elle se déjugerait et compromettrait le légitime prestige qu'elle a acquis dans le monde si elle restait insensible à la détresse de l'Europe, alors que la guerre a été pour elle la source d'énormes profits. Il y a quelques mois, un financier réputé écrivait dans l'*Outlaw* que les États-Unis s'étaient enrichis de 500 milliards au moins de 1914 à 1918. L'excédent de leurs exportations a été, l'an dernier, de 4 milliards de dollars. Leur flotte s'est accrue de 6 millions de tonneaux. Ils se sont endettés par contre, dira-t-on, de 20 milliards de dollars ; mais cette dette comprend 5 milliards de prêts à leurs associés et elle serait presque compensée si les États-Unis avaient séquestré et réalisé tous les biens allemands se trouvant sur leur territoire et s'ils faisaient état des 700 000 tonnes de navires allemands confisqués au moment de leur entrée en guerre. Le peuple américain peut hésiter, mais il n'abandonnera pas des amis ruinés qui ont si largement contribué à sa prospérité. Pour l'instant, il se laisse absorber par les soucis de la politique et les difficultés intérieures que lui cause l'excitation de sa population ouvrière ; il a aussi, dit-on, vis-à-vis de l'Europe qu'il connaît encore mal, un mouvement de dépit dont il serait trop long d'expliquer les causes. Ce sont là impressions momentanées qui ne peuvent faire oublier aux États-Unis leurs nobles émotions de 1918 et la fraternité des champs de bataille.

D'ailleurs les États-Unis, comme l'Angleterre, sentent que la misère de l'Europe ne peut se prolonger sans avoir une répercussion dangereuse sur leur situation propre. Ils désirent sauvegarder leurs créances sur leurs associés : or la ruine des uns compromettrait gravement les autres ; le « renflouement » des débiteurs procurerait au contraire aux prêteurs d'hier un énorme profit, puisque les avances faites par eux dans les pays à change avarié, s'ils les consolident aujourd'hui en monnaie de ces pays, acquerraient alors une plus-value correspondant à l'écart entre le change actuel et le change revenu au pair. Quant aux transactions futures,

ils se rendent compte qu'elles sont menacées d'être interrompues si le change s'aggrave encore ou se maintient longtemps aux cours actuels; l'arrêt des commandes extérieures entraînerait pour les États-Unis et l'Angleterre une forte diminution de leur chiffre d'affaires et de leurs exportations, et pourrait aboutir à une crise économique redoutable.

Pour toutes ces raisons, on peut espérer que la politique de solidarité, c'est-à-dire d'intervention des pays favorisés par la guerre au profit de ses victimes, triomphera à la Conférence de Bruxelles. Ce sera déjà un résultat important, surtout s'il se précise avec netteté et sous une forme catégorique.

Les difficultés du débat augmenteront sans doute quand il s'agira de déterminer le caractère et les modalités du concours international.

Nous voudrions, en terminant cette étude, indiquer les directives générales qu'il nous paraît souhaitable de voir adoptées à ce propos par les délégués des nations à Bruxelles. Nous ne parlerons pas, bien entendu, des solutions de détail sur lesquelles ils auront aussi à prendre parti. Un tel examen nous conduirait trop loin.

***

Tout d'abord une question préjudicielle se posera à la Conférence : l'intervention internationale ne doit-elle être accordée que pour des buts purement utilitaires en vue d'assurer l'augmentation de la production mondiale, quels qu'en soient les artisans, — ou, doit-elle, au contraire, tenir compte des résultats de la guerre et des principes de justice qui ont dicté la constitution de la Société des Nations et qui doivent dominer son œuvre ?

Cette question mérite d'être posée en présence de la campagne qui se poursuit depuis quelque temps, plus particulièrement en Italie, mais aussi en Angleterre et aux États-Unis. Des hommes influents, dans ces pays, y tiennent à peu près ce langage : « Les usines allemandes sont prêtes à fabriquer : elles ont du charbon, de la main-d'œuvre, des moyens de transport, un remarquable outillage qui a été encore

perfectionné depuis six ans; il suffit de rétablir le change de l'Allemagne et de l'approvisionner des matières premières qui lui font défaut pour qu'elle inonde l'univers de ses produits et procure ainsi, à tous, les avantages qui résulteront d'un accroissement de la production mondiale. D'autres peuples, comme la France, au contraire, ne sont pas en mesure de développer immédiatement leur activité industrielle parce que la ruine de leurs régions dévastées les prive de leurs principaux instruments de production. L'intérêt de l'humanité est de donner à l'Allemagne une aide financière; il n'est pas de donner cette aide à la France. Occupons-nous donc, tout d'abord, de l'Allemagne. »

Cette théorie révoltera évidemment la conscience des peuples qui ont combattu pour la Justice et pour le Droit, et qui placent le respect de ces principes avant même la satisfaction de leurs besoins matériels ! On s'étonne qu'elle puisse avoir fait des adeptes chez des peuples de haute culture, comme les peuples latins; il faut reconnaître cependant qu'elle est dangereuse par les apparences utilitaires qu'elle présente et l'autorité de ceux qui la défendent. Il faut espérer qu'en France il ne se trouvera personne, dans aucun parti, pour essayer de la justifier et que tout le pays fera bloc pour la combattre.

Ce n'est pas à dire que les Français méconnaissent la nécessité d'aider l'Allemagne. Les intérêts économiques de l'Europe ne nous sont pas indifférents et nous ne souhaitons pas que la misère et les privations du peuple allemand soient le châtiment des crimes commis par ses gouvernants. Le peuple français n'a pas de haine contre le peuple allemand; c'est contre l'autocratie et l'hégémonie prussiennes qu'il nourrit des sentiments de méfiance et de rancune, hélas trop fondés. Le jour où l'Allemagne sera affranchie du joug des hobereaux, des militaires et des fonctionnaires prussiens, où elle aura accepté de remplir ses obligations à notre égard, désarmé ses troupes, livré ses armes, renoncé au régime de guerre économique qu'elle maintient encore avec une énergie sauvage; le jour où les excitations qui ont pour but d'entretenir chez elle l'idée de la revanche et la haine contre les vainqueurs seront réprimées, et où des accords loyaux s'établi-

ront pour sauvegarder les intérêts matériels des deux nations, nos ennemis d'hier ne rencontreront de notre part aucune mauvaise volonté. Nous sommes bien convaincus que deux peuples voisins ont un intérêt incontestable à unir leurs forces pacifiques, et à collaborer au développement de leur prospérité mutuelle ! Ce n'est point une raison pour que nous acceptions sans une protestation indignée des solutions qui auraient pour résultat de concentrer sur les auteurs de la détresse européenne toutes les bonnes volontés financières, de reviser le Traité de Paix et de faire, en définitive, de la France victorieuse la grande vaincue de la guerre. L'inégalité de traitement n'est admissible qu'au détriment des agresseurs !

Il faut que les membres de la Conférence de Bruxelles se rendent compte que de tels projets ne seraient acceptés par aucun Français et que l'indignation qu'ils provoqueraient dans notre pays ne se manifesterait pas seulement par des protestations verbales.

Nous ne doutons pas que les délégués de la France à la Conférence de Bruxelles aient à cœur de faire régler dès le début cette pénible question et qu'ils obtiennent de leurs collègues une résolution qui nous donne un complet et définitif apaisement.

Nous leur demandons également de rappeler à la Conférence que, si le Traité de Paix n'a pas prévu formellement une priorité de droits pour la réparation des dommages causés aux régions dévastées, la nécessité de cette priorité se justifie par les arguments sur lesquels on s'appuie, aux États-Unis et en Angleterre, pour obtenir un concours financier immédiat au profit de l'Allemagne. Si celle-ci ne peut vivre sans matières premières, la France a besoin de reconstruire ses usines du Nord et de l'Est. Le Mémorandum économique du Conseil suprême ne déclare-t-il pas « que la restauration de ces régions est de première importance pour le rétablissement de l'équilibre économique en Europe et le retour à une situation commerciale normale. Il est évident, ajoute-t-il, que les fonds importants exigés par cette œuvre ne peuvent être tirés des revenus habituels et que, d'autre part, le travail de reconsti-

tution ne peut attendre le versement par l'Allemagne des sommes dues par elle à titre de réparation aux termes du Traité de Paix. »

Non seulement la Conférence aura à affirmer l'intérêt économique et moral de la priorité à accorder aux réparations dans les régions dévastées, mais elle sera qualifiée ausi pour suggérer aux Gouvernements, — qui sans doute n'auront pas adopté encore de solution sur ce point quand elle se réunira, — les combinaisons financières qui permettraient d'exécuter immédiatement ces réparations. On a préconisé déjà, à ce sujet, l'escompte par les États prospères de traites tirées sur les pays auxquels incombe la responsabilité des dommages subis. Il semble que cette mobilisation fort simple ne soit pas admise comme entraînant pour l'escompteur une charge immédiate trop lourde et des difficultés de recouvrement particulièrement pénibles pour les neutres. Si le système de l'emprunt international mis en avant à la Conférence de Hythe devait être abandonné en raison de l'abstention des États-Unis, on pourrait envisager, nous semble-t-il, une combinaison qui procurerait, à moins de risques, l'effet désiré : la remise par l'Allemagne à ses créanciers, à concurrence de sa dette, de titres d'une rente privilégiée garantie par hypothèque sur ses houillères, ses mines, ses chemins de fer et ses monopoles, étant entendu que toutes les puissances de la Société des Nations et les États-Unis s'engageraient à accepter ces titres en paiement des avances consenties par elles à leurs alliés pendant la guerre et de la dixième partie du montant des ventes futures faites par leurs nationaux à l'étranger. L'Allemagne, seule, ne serait pas autorisée à employer au règlement de ses achats au dehors les titres rapatriés par ses vendeurs.

En donnant, dans les transactions, une valeur libératoire aux nouveaux titres, on en assurerait la répartition dans le monde entier et on diminuerait ainsi le risque de chacun. Il y aurait, au début, accumulation de titres chez les pays dont les exportations dépassent les importations, mais le retour final en Allemagne de tous les titres émis serait inévitable puisque l'Allemagne devrait les accepter en paiement sans pouvoir en faire usage ensuite hors de son territoire. On peut considérer

que, chaque année, un dixième des exportations allemandes serait, dans ces conditions, payé en titres, ce qui ferait rentrer en Allemagne la totalité des titres émis dans un délai de quarante à soixante années. Cette combinaison favoriserait, d'ailleurs, les exportations allemandes et par conséquent la restauration économique de nos voisins.

Un des problèmes essentiels qui attirera l'attention de la Conférence sera évidemment celui de la dépréciation des changes continentaux. De cette dépréciation, résulte surtout la misère européenne. On se rend aisément compte que si l'intervention d'une fée bienfaisante pouvait, du jour au lendemain, procurer à chaque pays la possibilité d'acquitter le montant de ses achats au dehors sans subir les énormes pertes au change qu'il supporte actuellement, la situation mondiale se trouverait immédiatement modifiée. La Conférence doit chercher à jouer le rôle de cette fée bienfaisante en élaborant un programme financier propre à faciliter la parité des changes et en obtenant son application par ceux dont elle dépend. Les grandes lignes de ce programme sont faciles à tracer : il faut obtenir des prolongations de délais pour le règlement des engagements déjà pris ; il faut obtenir des crédits nouveaux pour la période de temps nécessaire à chaque nation européenne pour rétablir l'équilibre entre ses importations et ses exportations. La combinaison que nous avons exposée plus haut n'exclut pas l'application d'un vaste programme de crédit international.

Il conviendrait que la Conférence délimitât les opérations en vue desquelles des crédits pourraient être consentis. Il semble qu'il faille, tout d'abord, restreindre ces opérations à l'achat de matières premières et aux transports maritimes. Une étude précise des besoins de chaque nation devra être faite par la Conférence afin de déterminer l'importance, en quantité et en valeur, des demandes à satisfaire, la nature des matières à fournir à chacun, leur origine, les délais nécessaires pour s'acquitter, les possibilités de règlement par compensation. Chaque délégué aura certainement ces renseignements dans son dossier pour le pays qu'il représente. La Conférence n'aura donc qu'à procéder à une mise au point et à établir les contacts entre fournisseurs et acquéreurs.

La Conférence devra encore étudier le caractère et la nature des garanties qui pourraient être données par les emprunteurs à leurs créanciers. Il est souhaitable que les garanties envisagées prennent une forme aussi peu vexatoire et humiliante que possible : les conventions d'échange de matières premières, coton contre potasse, charbon contre fer, cuivre contre nickel, laine contre fonte et acier, dans lesquelles la simultanéité des échanges ne serait pas exigée, seraient, semble-t-il, parmi les formules à envisager, l'une des plus heureuses.

On peut prévoir aussi l'intervention des prêteurs dans l'exécution de travaux publics dont la réalisation aurait pour effet d'augmenter la richesse publique de l'emprunteur et d'accroître ainsi sa solvabilité. Pour ne parler que de la France, nous verrions sans crainte se réaliser un programme qui tendrait à confier aux États-Unis, par exemple, l'exécution de nos nouvelles voies ferrées africaines à charge par eux de consentir à la Métropole une ouverture de crédit importante. Nos amis savent, par leur propre histoire, quelle plus-value donne à la richesse nationale la constitution d'un réseau ferré étendu. C'est parce qu'ils ont construit 400 000 kilomètres de chemins de fer sur leur territoire que les États-Unis sont aujourd'hui le pays le plus riche du monde. Tous leurs hommes d'affaires sont bien convaincus que, si la France dotait son empire colonial de l'outillage nécessaire, sa fortune publique et privée serait décuplée. En nous aidant à créer cet outillage, les Américains augmenteraient considérablement à la fois les garanties que leur donnent notre signature et nos facultés libératoires : ils contribueraient en même temps à développer la production mondiale et, par conséquent, à améliorer les conditions de la vie et le montant des revenus individuels sur toute notre planète. Disons tout de suite, pour éviter tout malentendu, que pareilles combinaisons ne seraient accueillies favorablement dans notre pays que si elles ne comportaient ni concessions territoriales ni abandon de droits de souveraineté, et si elles stipulaient à notre profit la faculté de rachat de l'outillage créé, dans un délai déterminé.

Les dispositions que nous envisageons pour la France pourraient également être étudiées pour la plupart des pays

de l'Europe Centrale et des territoires de l'ancien Empire ottoman.

Allons plus loin : la Conférence de Bruxelles aurait intérêt à appeler l'attention de toutes les puissances sur les conséquences de l'insuffisante exploitation d'une partie des terres qui couvrent la surface du globe. Les troubles qui se manifestent partout parmi les populations ouvrières ont pour prétexte la modicité de leurs revenus qui n'est pas, comme essaient de le faire croire les chefs socialistes et les excitateurs, la conséquence d'une mauvaise répartition de la richesse, mais qui provient avant tout de l'insuffisance de la production mondiale et de l'élévation des prix de revient causée par la cherté des matières premières et des transports. La mise en exploitation des pays exotiques jusqu'ici laissés en jachère permettrait d'augmenter non seulement les revenus des habitants de ces pays, mais aurait encore sa répercussion sur les salaires et la cherté de la vie en Europe. En portant de ce côté leur effort, les nations enrichies contribueraient à atténuer le malaise social dont souffrent actuellement toutes les nations civilisées.

Les vœux que nous venons d'exprimer rapidement au sujet des directives générales de la prochaine Conférence peuvent se résumer en cinq articles :

1° Le Conseil de la Société des Nations devrait déclarer nécessaire l'intervention financière des puissances que la guerre n'a pas appauvries, au profit de celles qu'elle a éprouvées et qui souffrent de la dépréciation de leur change, de la pénurie des matières premières et des moyens de transport.

2° Cette intervention ne devrait pas avoir comme objet essentiel de venir en aide aux nations les plus aptes à intensifier immédiatement leur production ; elle doit, par respect pour les principes de justice et d'humanité qui ont présidé à la création même de la Société des Nations, favoriser ceux qui ont injustement souffert. L'aide aux auteurs responsables de la guerre doit leur être donnée en vue de leur permettre d'exécuter les engagements qu'ils ont pris en signant le Traité de Paix et pour réaliser chez eux une production profitable à leurs anciens adversaires aussi bien qu'à eux-mêmes.

3° Les États dont les territoires ont été dévastés et les usines détruites en exécution d'un plan prémédité et concerté des envahisseurs, doivent, en premier lieu, recevoir le concours qui leur permettra d'assurer la prompte réparation des dommages subis, — il importe à cet effet d'élaborer et de faire adopter par les puissances intervenantes une combinaison financière ayant pour objet la « mobilisation » immédiate de la créance des États ravagés sur l'Allemagne.

4° Les États les plus favorisés ont le devoir d'intervenir pour assurer l'amélioration des changes dont la dépréciation leur procure des bénéfices usuraires d'autant moins justifiés que les causes de cette dépréciation présentent un caractère plus exceptionnel. A cet effet, il est désirable qu'ils accordent à leurs débiteurs des termes et délais prolongés et qu'une organisation de crédit international perfectionnée soit rapidement constituée.

Les interventions financières nouvelles devraient avoir principalement pour objet l'approvisionnement des peuples en produits d'alimentation et en matières premières indispensables à l'industrie. Il conviendrait pour qu'elles produisissent les plus utiles résultats d'arrêter un programme précis des besoins de chaque nation et des moyens propres à les satisfaire pendant une période déterminée d'avance. L'intervention étrangère devrait prendre une forme aussi peu vexatoire que possible tout en donnant des garanties solides aux prêteurs.

5° La Conférence, estimant que la crise économique et le malaise social actuels résultent de l'appauvrissement du monde déterminé par l'inaction industrielle de l'Europe, considérant que tout effort fait pour intensifier la production sur quelque point du globe que ce soit permettra de reconstituer et d'augmenter la richesse universelle, recommande à toutes les nations de porter leurs initiatives du côté de la mise en valeur des territoires neufs jusqu'ici laissés en jachère, et de mettre leurs populations primitives, à l'aide des méthodes et du matériel en usage dans les pays civilisés, en mesure de contribuer plus largement au bien-être général.

Si ces vœux étaient adoptés et si les États prospères qui participeront à la Conférence décidaient, dans un bel élan

de solidarité et de générosité, qui serait aussi un acte de haute politique, de donner tout de suite aux nations éprouvées l'aide financière qui leur est indispensable, nous ne croyons pas être mauvais prophète en disant que la résurrection de l'Europe serait rapide et surprendrait les plus optimistes.

La guerre a duré cinq ans parce que l'Entente a montré de regrettables hésitations et a tardé à adopter les solutions vers lesquelles l'inclinait pourtant son bon sens : la coordination des efforts, l'unité de front, des moyens militaires appropriés. Si des erreurs nouvelles, des actes incertains, des isolements imprévoyants, de même nature, se produisent encore aujourd'hui, la détresse économique et financière de l'Europe n'atteindra son terme qu'au prix de nombreux deuils et de longues souffrances. Si, par contre, la conscience plus avertie des peuples, la clairvoyance des hommes d'Etat, l'esprit d'initiative et de décision des financiers et des industriels déterminent l'application rapide des mesures de solidarité qui s'imposent, l'heure n'est pas éloignée où l'on pourra parler sans ironie des bienfaits de la Paix. A rendre cette heure plus prochaine, la Conférence de Bruxelles peut largement contribuer.

E. DU VIVIER DE STREEL

LE BIEN-AIMÉ[1]

XV

LA REINE DE SPARTE

Les cavaliers traversaient les gorges d'Arcadie. A la grande plaine pacifique que borne le Ménale, cher au dieu Pan et aux Nymphes, avait succédé le pays montueux, tout en escarpements et en précipices, où le labour cesse, où vaguent seules les chèvres. Contournant les rochers, la route s'élevait lentement par des rampes successives, vers un ciel farouche de clarté ; pour éviter un pic ou un abîme, elle se jetait brusquement à droite ou à gauche, interrompait, puis reprenait son ascension obstinée, interminable. Quand ils avaient atteint un plan nouveau, un autre palier de la montée, les voyageurs se retournaient ; derrière eux, les régions quittées s'enfonçaient, creusaient dans un chaos splendide et violent des cratères d'ombre. Mais l'éther bleu fuyait toujours au delà de leur effort, et devant eux quelque obstacle jaloux, éboulis, croupe de montagne, éperon rocheux, barrait la vue. Avançaient-ils? Arriveraient-ils enfin au sommet d'où l'œil possède la terre conquise?

Mais, soudain, après un dernier coude de la route, la chaîne

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin et du 1er juillet 1920.

aux crêtes nombreuses qui forme le Taygète naquit de l'horizon et le remplit tout entier, grande vague immobile. Le Taygète, c'était Sparte, et c'était le but du long chemin.

Alcibiade apercevait le seuil de son nouveau royaume. Il le salua d'un ardent regard.

Pour quelque temps, en effet, le premier des Athéniens allait devenir Spartiate : l'ingratitude de ses compatriotes lui imposait cette métamorphose, nécessaire à son salut. A Thurion, il s'était embarqué sur un vaisseau marchand qui partait pour le Péloponèse, et il avait traversé la mer d'Ionie pour aborder à Cyllène, sur les bords de l'Élide. De là il avait écrit une lettre à son ancien ami Endios ; il y exposait le traitement injuste qui le chassait de sa patrie et déclarait que, forcé de vivre désormais hors d'Athènes, il ne trouvait que Sparte qui fût digne de le recevoir, lui, sa fortune et son génie. Il demandait donc un asile à ceux qu'il avait si durement combattus et promettait de leur faire dans l'avenir autant de bien qu'il avait pu leur faire de mal.

La réponse d'Endios ne fut point lente à venir : c'était un sauf-conduit pour traverser la Doride et l'annonce que Sparte acceptait le glorieux transfuge dans son armée et dans ses conseils.

Le fils voluptueux de Clinias s'était apprêté à paraître en Spartiate devant les Spartiates : une simple casaque rouge avait remplacé sa robe de Milet et son manteau flottant. Si sa chevelure demeurait longue et onduleuse, parce que les lois de Lycurgue permettaient aux Lacédémoniens cette parure des hommes libres, il avait fait tomber impitoyablement la barbe aux boucles légères et parfumées que ses amoureuses comparaient à l'hélichryse, et qui parait naguère sans les cacher les contours harmonieux de son visage. Ce changement lui seyait d'ailleurs, accentuant le ferme dessin des joues de marbre. Bien entendu il avait dépouillé la parure d'autrefois, quitté ses bracelets et ses bagues. Où était le temps des cigales d'or qui parsemaient sa chevelure? Du reste sa beauté, devenue maintenant héroïque et grave, gagnait à cette simplicité nouvelle.

Parvenus sur le plateau supérieur, les cavaliers continuaient leur marche avec plus de rapidité. Bientôt les montagnes en

s'écartant cessèrent d'arrêter la vue, et, tout entière étalée au pied du Taygète, la plaine de Laconie apparut.

La grandeur du spectacle naissait de cette opposition entre la montagne formidable et le monde pastoral étendu à sa base. La campagne, où les vergers célèbres alternaient avec les moissons et les prairies, se déroulait comme une mer apaisée jusqu'à l'un des horizons ; la masse sombre du Taygète, en face, remplissait l'autre. C'était l'été ; les neiges avaient fondu sur ses cimes crénelées, de sorte qu'il se profilait tout entier comme une immense muraille noire ; des plaques de verdure, sur ses premiers contreforts, semblaient des taches de mousse, et c'étaient de vastes forêts. Il surgissait, gardien sévère dressé aux portes de Laconie pour défendre toute la plaine heureuse que traversaient les eaux blondes de l'Eurotas à demi ensablé et bordé de lauriers-roses. Il faisait planer sur elle, menace et protection à la fois, son ombre gigantesque, et sa présence, en occupant la moitié du ciel, pesait tragiquement au paysage.

Gardée par la montagne, Sparte aux blanches maisons, coupées de jardins verts, ne semblait pas une ville comme les autres, mais une succession de villages encadrés de plantations, auxquels commandait le fort de l'acropole. On la devinait de loin telle qu'elle était : rustique et guerrière.

Elle reçut bientôt le fils de Clinias et son escorte.

La reine Timéa, femme du roi Agis, n'apprit point sans quelque intérêt de curiosité l'arrivée de l'Athénien Alcibiade, cet ennemi de sa patrie qui se présentait maintenant en allié. Certes, il lui était d'avance suspect comme tout homme d'Athènes le devait être à une digne Spartiate ; son patriotisme lui faisait un devoir de penser que rien de bon ne pouvait venir de l'Attique, et cet Athénien-là avait renom d'être à lui seul plus corrompu que tous les autres ensemble. Mais c'était précisément ce qui lui donnait envie de le connaître. Elle n'était point fâchée que l'occasion se présentât d'en juger par elle-même, et, d'avance, elle s'imaginait un Alcibiade efféminé, parlant d'une voix molle, traînant une longue robe d'acteur et secouant dans l'air les parfums de sa chevelure, chaque fois qu'il remuait la tête. Cette fantaisie, inspirée

par les rapports qu'on lui en avait faits, l'égayait beaucoup. Elle se promettait de rire aux dépens de l'étranger, elle qui dans cette cité austère trouvait si rarement un prétexte à rire. Et cependant, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir, malgré des dispositions si peu favorables, une sorte d'attraction bizarre vers lui. C'était sans doute l'effet de cette espèce de charme que le vice, entrevu ou supposé, exerce à l'ordinaire sur les femmes qui ont abusé de la vertu.

Tel était le cas de cette reine Timéa, épouse inoccupée du roi Agis, dont elle vivait séparée, non seulement par les nécessités de la guerre qui le retenaient en Attique la plupart du temps, mais aussi à cause d'un événement que l'on avait jugé miraculeux. Le roi se trouvait dans la chambre de sa femme lorsqu'un tremblement de terre se produisit. Ils sont fréquents dans le Péloponèse, mais Agis vit dans celui-là un avertissement que les dieux lui donnaient d'éviter à l'avenir la couche de la reine. Les devins impitoyables l'ayant confirmé dans cette opinion, il accepta et imposa à son épouse un régime qui réduisait leur mariage à une simple apparence. Il s'en accommoda d'autant plus aisément qu'il dut presque aussitôt partir pour l'Attique, qu'il avait mission de ravager, mais Timéa, qui ne faisait point la guerre, tomba vite en mélancolie.

Si, au lieu d'être reine, elle eût été quelque femme du commun, il y aurait eu remède à cela, et elle n'eût point langui dans sa solitude. Tout était à tous, entre les Spartiates : les chevaux, les enfants, les femmes. C'est ainsi qu'un mari trop âgé, empêché de témoigner à sa compagne une affection plus sensible que celle d'un père, agréait volontiers la demande d'un honnête guerrier qui se présentait comme un suppléant ; la femme contractait ainsi une seconde alliance, reconnue par les lois de même que la première et qui la rattachait à une nouvelle famille. Loin que sa considération en souffrît, elle s'en trouvait augmentée, car cet arrangement lui procurait un surcroît de parents et de protecteurs.

Mais pour les personnes de sang royal, il n'en allait point de même. La royauté, à Sparte, appartenait uniquement à la famille des Héraclides, ou plutôt à deux branches de cette famille qui l'exerçaient simultanément, en sorte qu'il y avait

toujours deux rois, et le collègue d'Agis était Pausanias. Il ne pouvait être question d'introduire un étranger dans cette succession de princes héréditaires, dont les magistrats publics, les Éphores, contrôlaient si sévèrement l'authenticité.

Ainsi donc la condition royale privait Timéa de ces adoucissements que l'indulgence du législateur accordait aux autres. Et, vraiment, il n'était pas possible de regarder cette reine sans la plaindre, car nulle autre femme ne semblait avoir plus de droits aux félicités de l'amour.

C'est un fait reconnu de toute la Grèce que les filles de Sparte sont très belles. L'éclat physique qui distingue la race dorienne apparaît dans la splendeur de leurs traits et la noblesse de leur stature, mais aussi le législateur a tout fait pour leur conserver ce privilège. Il prescrit, en effet, qu'elles soient nourries de la même façon que les hommes, qu'elles boivent comme eux du vin, avec modération, et qu'elles participent à tous les exercices qui développent la force harmonieuse du corps. De là viennent aux femmes spartiates ces fraîches couleurs où le fard n'est pour rien, cette allure souple qui indique une vigueur contenue, et ces contours dont la robuste élégance fait envier par les autres Grecques leurs hanches et leurs seins. Ce n'est point que le sage Lycurgue ait été surtout préoccupé par le souci frivole des belles lignes, bon pour les ouvriers de la sculpture, mais il songeait à maintenir l'intégrité d'une race guerrière, et pensait d'avance aux héros qui dorment encore dans les flancs maternels, vases sacrés auxquels la nature a confié le dépôt des mystérieuses énergies.

En Grèce, la plupart des femmes qui n'étaient point des courtisanes vivaient presque uniquement au foyer, où leur tâche était de tisser des vêtements pour toute la famille. Lycurgue estima que des esclaves y pouvaient suffire, et que la tâche maternelle convenait seule à celles qui doivent enfanter des hommes libres. L'éducation qu'il leur avait prescrite tendait toute à les y préparer. C'est pour cela qu'il s'inquiétait de la beauté des corps, par quoi la santé rayonne visiblement. C'est pour cela que les jeunes filles de Sparte, laissant le fuseau et la corbeille aux lainages, luttaient entre elles demi-nues, à la façon des adolescents, et que, la tunique

flottante au-dessus du genou poli, elles couraient dans l'aurore, le long de l'Eurotas et de ses lauriers-roses, comme un essaim de Nymphes vagabondes lâchées à travers le printemps.

Or Timéa, parmi elles, était la plus belle et la plus grande : c'était sa beauté qui l'avait fait choisir par Agis dans une famille noble mais très pauvre. Agis, comme il arrive fréquemment aux fils, témoignait d'un goût opposé à celui de son père : Archidamas avait pris pour épouse une jeune fille si petite que le peuple s'était mis à dire : « Celle-ci ne nous donnera pas des rois, mais des roitelets », et les Éphores qui jugeaient de tout, même des mariages royaux, l'avaient condamné, pour ce fait, à une forte amende.

Au contraire, l'épouse d'Agis était grande et majestueuse, comme Artémis elle-même, la déesse qui mène ses chasses hardies à travers les bois du Taygète, et se plaît à voir danser, sur les cimes les plus élevées, le chœur de ses Nymphes, aux ébats farouches. Si quelque peintre avait dû représenter sous la forme humaine la terre de Sparte, pastorale et guerrière, il n'aurait pu choisir, pour son allégorie, une autre figure que celle de Timéa, qui n'était que force, splendeur et puissante harmonie, depuis ses beaux talons jusqu'au corymbe de sa chevelure. Aussi l'injustice qui la privait de cet amour pour lequel elle était tellement faite semblait monstrueuse aux autres tout autant qu'à elle-même. Mais les dieux ne pouvaient manquer tôt ou tard de la réparer.

Peut-être est-ce dans cette intention qu'ils avaient conduit Alcibiade à Sparte.

Celui-ci, il est vrai, y arrivait dans des pensées fort différentes et ses premiers soins n'allèrent pas tout d'abord à l'amour. Il avait affaire ailleurs. Il s'agissait pour lui de renouer avec Endios une amitié solide ; ce dernier lui avait pardonné le mauvais tour dont il l'avait joué autrefois dans Athènes, lors de sa mission, mais il ne l'avait point oublié tout à fait. Quand la réconciliation fut parfaite, tous deux se concertèrent sur les mesures qu'il convenait de prendre dans l'intérêt de Sparte, à l'occasion de la guerre. La première qu'Alcibiade conseilla fut l'envoi d'un corps de troupes en Sicile, qui, sous le commandement de Gylippe à la longue chevelure, se joindrait aux Syracusains contre l'armée athé-

nienne. Ensuite, il engagea les Spartiates à faire fortifier la ville de Décélie, position qu'ils occupaient en pleine Attique ; de là, en effet, ils menaçaient Athènes, ils pouvaient la couper de toutes ses ressources et l'empêcher en outre d'exploiter les mines du Laurion, d'où elle tirait sa richesse principale.

Endios, cette année-là, avait été réélu parmi les Éphores. Ces inquisiteurs d'État étaient les vrais maîtres de la cité ; ils commandaient aux rois, ministres des sacrifices et archégètes de l'armée, ils les contrôlaient dans leurs fonctions sacerdotales et guerrières et se constituaient en tribunal pour examiner ou pour punir leurs fautes. Alcibiade disposait donc, par l'amitié d'Endios, d'une grande autorité dans la ville, mais il devait se hâter de mettre à profit son avantage, car Endios sortirait de charge dans quelques mois.

Agis était absent, à cette époque, et s'occupait à saccager l'Attique. Ne pouvant l'amener au roi, l'Éphore présenta donc Alcibiade à la reine, et ce fut ainsi que Timéa connut enfin celui dont la venue avait allumé dans son âme solitaire et mélancolique une si vive curiosité.

Il fut exactement tout le contraire de ce qu'elle attendait, à la réserve de sa beauté, qui surpassait cette attente même. Elle avait pensé voir quelque Ionien efféminé, elle trouvait un Spartiate aux joues rasées, vêtu de lainages grossiers, tout pareil enfin à ceux qui s'assoient en plein air autour des tables chétives où fume le brouet noir, dans les repas publics. Sinon qu'il n'avait pu, malgré tout, dépouiller une sorte de grâce majestueuse qui persistait sous cette récente austérité. Et quelque effort qu'il fît, il n'arrivait peut-être pas à donner à son langage, que la cadence attique avait longuement assoupli, une rudesse suffisamment dorienne. En entendant cette voix mâle et douce qui la saluait, la Spartiate fut troublée. Elle ne se souvenait pas que jamais une parole d'homme lui eût produit semblable impression. Aucune ne lui avait semblé jusqu'alors posséder cette sorte d'autorité caressante. Elle resta un instant sans répondre, et parut sortir d'une espèce de saisissement lorsqu'elle prononça, avec effort, ces mots que l'émotion abrégeait, autant que l'habitude imposée par son éducation laconienne :

— Sois le bienvenu, ô étranger, parmi nous.

Alcibiade, à cause de ceux qui assistaient à cette entrevue, la remercia avec une brièveté presque égale et une simple modestie. Mais il avait déjà décidé que la reine de Sparte serait sa maîtresse, et s'il lui arrivait de manquer parfois à sa parole envers les autres, comme la nécessité quelquefois nous y oblige, il la tenait toujours avec soi-même.

Il était tellement assuré de sa victoire, qu'il se permit une audace capable tout à la fois de le compromettre et de le faire chasser de cette Sparte qui l'avait si bien accueilli.

Au lendemain de leur entrevue, la reine Timéa recevait de l'étranger une lettre fort courte, à la mode laconienne. « La beauté de ton corps me plaît, lui disait Alcibiade, et je ne crois pas moi-même te déplaire. Puisque ton mari te néglige et te fait outrage, ne consens-tu point que je répare ses torts? » Mille dariques accompagnaient le message. Le fils audacieux de Clinias traitait la reine de Sparte comme une courtisane : il lui envoyait de l'argent !

Quelle était la raison d'une telle insolence? Voulait-il éprouver Timéa? Ou bien, comme beaucoup d'hommes que les femmes ont rendus cruels à force de les gâter, se faisait-il un plaisir d'humilier celle-ci par une conduite si méprisante? Peut-être l'ignorait-il lui-même. Dans son humeur bizarre, il lui arrivait de se contredire sans cesse, selon le caprice du moment. Tantôt, dans son désir de plaire, il employait les séductions d'une douceur féminine ; tantôt il s'abandonnait à sa superbe, à sa violence et au mépris naturel qu'il avait de l'humanité.

La reine renvoya l'insolent cadeau. Mais elle ne se vengea point de l'insulteur et toute sa colère fondit dans les larmes. Il y avait, dans cet Alcibiade, un charme puissant qui désarmait la haine. Hipponicos qu'il avait frappé au visage, Hipparète qu'il avait trahie, Endios qu'il avait joué si perfidement, personne ne pouvait lui tenir rigueur de ses offenses, et la pauvre reine outragée ne le pouvait pas plus que les autres.

Pourtant, il l'avait cruellement atteinte dans sa fierté et dans sa pudeur. Timéa, en effet, était fière pour bien des raisons : elle sortait d'une famille noble dont la gêne avait rendu l'orgueil irritable, elle était montagnarde, elle était

Spartiate, et elle était reine. Malgré les vagues désirs qui venaient assaillir parfois sa solitude, elle conservait encore une sorte de pudeur sauvage et charmante. Les filles de Lacédémone avaient beau courir et lutter les membres nus, frottées d'huile ainsi que les athlètes : ces créatures, farouches et brusques comme de belles cavales, gardaient dans la liberté extraordinaire de leurs allures une âme délicate, et, sous le hâle qui dorait leur visage, elles savaient délicieusement rougir. N'est-ce pas d'une Spartiate, Pénélope, fille du roi Icarios, que l'on raconte ce trait? Lorsqu'elle eut épousé le sage Odusseus, son père essaya de la retenir près de lui. Odusseus, voyant que ces prières faisaient impression sur elle, lui dit qu'il la laissait libre de demeurer ou de le suivre. Pénélope ne répondit rien, mais elle se couvrit le visage : alors Icarios comprit qu'elle voulait aller avec son époux ; il lui permit de partir, il érigea une statue à la Pudeur à cet endroit de la route où sa fille s'était voilée.

La noble Timéa ressentit donc vivement l'outrage qui blessait en elle l'âme chaste de sa race. Mais elle garda secrètes son offense et sa peine : elle ne dénonça point le téméraire aux tout-puissants Éphores ; en écrivant à son époux qui guerroyait toujours en Attique, elle ne fit point mention de ce procédé inouï. Et enfin lorsque Alcibiade se présenta devant elle, avec une mine suffisamment honteuse, il fut admis à lui exprimer tout son repentir.

Il revint plusieurs fois dans le palais rustique qu'entouraient de riches vergers accablés de fruits d'or. Il fit compliment à la royale hôtesse sur la beauté de ces arbres ; il comparait avec grâce le jardin de Timéa à celui d'Alcinoüs dans Homère, ou encore aux fabuleuses Hespérides où mûrissent les fruits d'ambre et de miel, qui fondent dans la bouche avec le parfum de l'ambroisie, si bien que pour y avoir goûté, l'homme devient semblable aux dieux, et ne veut plus jamais d'autre nourriture. S'il exagérait, dans ses vêtements et dans le régime de sa vie, la simplicité lacédémonienne, il n'avait point répudié les élégances du langage attique, et Timéa l'entendait avec plaisir, tandis qu'en images abondantes il la louait sur l'éclat de ses jardins : c'est une chose dont les Spartiates sont justement fiers.

Mais elle aurait bien voulu aussi qu'il lui parlât d'un autre sujet, et elle essayait de l'y amener.

Cette Dorienne, belle et bonne, sans plus d'artifices qu'une fleur des montagnes ou de la plaine, avait la curiosité de connaître par le menu la vie que menaient dans Athènes celles de son sexe, de savoir par quels moyens elles augmentaient ou prolongeaient leurs charmes et quelles façons subtiles elles employaient dans l'art de conquérir les hommes. Parfois, au milieu de ses questions, elle était prise tout à coup d'un embarras timide, qui l'arrêtait un instant, et elle rougissait à l'avance de ce qu'elle allait demander. Alcibiade se divertissait de ses naïves audaces et de son trouble, qu'il se faisait un plaisir d'accroître. Tantôt il semblait hésiter et se refuser presque à donner ces détails frivoles à la grave souveraine, tantôt il feignait une ignorance plaisante de ces sujets. Il irritait ainsi son désir de savoir et l'entretenait dans une agitation croissante, en ne lui révélant que peu à peu une corruption qui l'effrayait et l'attirait toujours davantage, à mesure que l'initiation se poursuivait, habilement retardée. Elle regardait, en l'écoutant, celui qui parlait ainsi, et qui, sous la rude simplicité de ses dehors spartiates, dévoilait peu à peu l'Athénien aux délicatesses infinies et aux ruses innombrables. Elle ne savait plus que penser, et elle cédait à un trouble qui confondait toutes ses idées en une seule : c'est qu'elle n'avait vraiment point vécu jusqu'alors. Alors, elle souhaitait de vivre la vraie vie, comme les Athéniennes, ou de mourir, si ce n'était pas possible.

Et tout cela signifiait déjà qu'elle aimait éperdument Alcibiade. Mais elle ne le savait pas encore.

Elle ne l'apprit que dans ses bras, un soir qu'ils étaient seuls au fond du palais agreste, tandis que le soleil déclinant faisait paraître tout noir le grand Taygète sinistre, et que l'eau blonde de l'Eurotas frissonnait doucement à travers la plaine, pâmée entre les lauriers-roses. La plainte d'un chalumeau mourait dans l'espace. Quand elle se fut éteinte tout à fait, la reine de Sparte, qui n'était plus qu'une amoureuse alanguie, entendit la voix d'Alcibiade murmurer tout contre son visage, et parmi ses boucles dénouées :

— O femme, si le divin ouvrier Héphæstos nous surprenait

en cet instant, comme il surprit autrefois son épouse et le belliqueux Arès reposant ensemble !... S'il nous enveloppait, comme il fit pour eux, de ces rets d'acier aux mailles ténues et pourtant invincibles où il les retint prisonniers de leur faute et de leur honte !... N'est-ce pas que nous accepterions avec joie cette bienheureuse captivité? Et si, armé de ces outils si puissants avec lesquels il forge les tonnerres de Zeus, il nous disait : « Voulez-vous, ô mortels, que de vos deux corps amoureux, qui s'enlacent et s'étreignent sans pouvoir se confondre, je ne fasse qu'un seul corps pour l'éternité? » N'est-ce pas que nous lui répondrions : « Fais de nous à ta volonté, Héphæstos, transforme l'amante et l'amant en un seul être, indissoluble et impérissable, afin que, dans l'Hadès comme sur terre, nous ne soyons plus qu'un éternellement. »

Il parlait, elle l'écoutait, enchantée et perdue. Après l'amour. les femmes n'aiment rien tant que les mots qui le célèbrent, et de la bouche aimée ils leur sont divins à entendre. Le plaisir de Timéa se prolongeait et se transfigurait en ravissement. Les révoltes tardives de sa pudeur se dissipaient dans l'extase, avant de naître. Vraiment, elle était fière de s'être donnée à cet Alcibiade, qui ne possédait pas seulement la beauté mais aussi le langage et l'intelligence des immortels. Bercée, flattée, enivrée par sa parole, elle goûtait de plus la joie d'admirer le Bien-Aimé, infiniment.

Alcibiade y mettait de la complaisance : il lui était naturellement agréable de parler d'amour, et il savait de plus qu'il en parlait bien. Les discours amoureux étaient de mode dans les banquets athéniens où prenaient part ensemble les débauchés et les sages : on mêlait l'éloquence à tout dans ce pays du bien-dire. En ce moment, qui sait si cet amant aux lèvres passionnées n'était point aussi, quelque peu, un rhéteur, qui se plaisait à cadencer selon son habitude des phrases arrondies et brillantes?

Mais, s'il y avait là quelque artifice, la belle amoureuse était trop ignorante pour le reconnaître, et il lui suffisait de croire que cette éloquence d'Alcibiade était en lui, comme sa beauté, un attribut divin.

Ils se revirent bien des fois et même sans prudence. Timéa, trop éprise, ne s'en souciait guère ; Alcibiade se fiait à la

chance qui l'avait toujours accompagné et servi dans toutes ses aventures. Pourquoi ne serait-il pas aussi heureux cette fois que dans les rencontres précédentes?

Il ne fit même point mystère de la chose à Timandra. Celle-ci l'avait suivi à Sparte où, n'étant connue de personne, elle ne risquait rien à demeurer près de lui sous l'habit de son sexe et l'apparence d'une esclave. Ceci, du reste, était à peine une fiction : quel esclavage eût été plus complet que le sien, tout volontaire?

En se l'imposant, elle avait accepté une obligation qu'elle remplissait avec exactitude, quelque étonnant qu'il puisse paraître: c'était de ne point s'opposer aux caprices amoureux dont le maître s'avisait. Elle avait mis de côté sa jalousie d'autrefois, assez intelligente pour comprendre qu'elle ne garderait Alcibiade que de cette façon, assez aimante pour le vouloir garder à un tel prix. Elle en était justement récompensée. Il ne pouvait désormais se passer d'elle, et s'il avait l'air de la traîner dans ses bagages, à travers les aventures de sa vie, elle demeurait peut-être plus près de son cœur que ses autres maîtresses, brillantes et passagères. Entre celui qui avait fait sa puissance de la crédulité des hommes et celle qui en avait fait de l'argent, entre l'homme public et la courtisane, il y avait sans doute des rapports dont ils s'apercevaient secrètement et qui les liaient par d'instinctives sympathies.

Timandra apprit sans sourciller qu'elle avait une auguste rivale, et parut le trouver tout naturel. Puisque Alcibiade venait à Sparte, ne fallait-il pas qu'il séduisît la reine? Elle se contenta de lui demander :

— Est-ce que tu l'aimes vraiment, ta Spartiate?

Alcibiade prit le temps de réfléchir et parut s'interroger soi-même avec sincérité :

— Après tout, — répondit-il enfin, — je ne crois pas. Une femme, même si elle est reine, ne saurait plus rien m'offrir de bien surprenant. Et ce n'est pas non plus que je prenne plaisir à outrager cet Agis dont j'ai cessé d'être l'ennemi. Mais, je te l'avoue, il me serait agréable d'avoir un fils roi de Sparte. Il y a longtemps que ces Spartiates nous rebattent les oreilles de leurs fameux Héraclides : un descendant d'Alci-

biade sur le trône dorien, au lieu d'un descendant d'Héraclès, ce serait assez piquant, n'est-ce pas?

Peut-être les dieux l'avaient-ils entendu. Un jour la reine, heureuse et terrifiée, lui annonça qu'elle était enceinte.

Mais des pensées plus graves le détournèrent bientôt de celles-là. Sparte venait d'apprendre le désastre des Athéniens en Sicile : l'armée prisonnière de Syracuse, Lamachos tué, Nicias condamné à mort. Les beaux hoplites qui étaient partis si joyeusement pour conquérir un monde, au milieu de l'allégresse populaire, par un matin éblouissant de thargélion, gisaient maintenant captifs au fond des latomies où la fièvre, les intempéries, la faim, les consumaient peu à peu.

Athènes était suffisamment accablée, les troupes spartiates n'avaient plus rien à faire contre elle en Sicile. En Asie, c'était autre chose : dans deux provinces les villes grecques commençaient à se révolter sourdement contre elle et se préparaient à lui refuser l'impôt, encouragées par ses malheurs et travaillées par les deux satrapes : Tissapherne, en Ionie ; Pharnabaze, dans l'Hellespont.

Alcibiade avait souvent rêvé de vivre sur la rive ionienne et d'y être obéi. Il y avait fait de fréquents séjours, il y avait intrigué jadis pour la cause d'Athènes, il était prêt à y intriguer contre elle. Commander en Asie, et surtout dans cette région privilégie par le climat, par le sol, par toutes les douceurs qui font aimer l'existence, avait toujours été son ambition suprême et le devenait de plus en plus parmi l'austérité spartiate.

Sans doute, le souvenir des femmes qu'il avait connues là-bas s'associait à son désir d'une vie magnifique dans cette Ionie convoitée. Car ses entreprises guerrières et les combinaisons de sa politique ne servaient pas seulement son ambition, elles étaient soumises en même temps à quelque intérêt voluptueux. Ainsi, ne prétendait-on pas qu'à l'époque où le peuple athénien l'écoutait encore, il avait fait assiéger Mélos et vendre ses habitants comme esclaves, pour être sûr de posséder une certaine jeune fille de ce pays? Elle était la seule femme qui eût jamais refusé de lui appartenir de bonne grâce.

Pour décider les Spartiates à l'action en Ionie, il mit en œuvre les ressources de son esprit et tout l'artifice de sa parole, ainsi que l'amitié d'Endios. Il y réussit sans trop de peine.

Sparte, farouche gardienne des libertés de la Grèce au temps des guerres médiques, ne demandait pas mieux que de seconder la politique du Grand-Roi quand son intérêt l'y poussait, ou bien son animosité contre Athènes : elle était toujours prête à s'entendre avec les Satrapes. Alcibiade obtint que l'on commençât par cette campagne d'Ionie qui lui tenait à cœur, avant de passer à l'Hellespont.

Il ne se contenta point d'agir à Sparte, il envoya des émissaires dans l'île de Chios, qui était un merveilleux foyer d'insurrection contre Athènes. Il s'y rendit lui-même, pour attiser la révolte, qui devait enflammer l'Ionie entière.

Mais tout cela lui fit quelque peu négliger la reine.

Timéa commençait à s'inquiéter de ses distractions et de sa froideur, lorsqu'elle fut tirée de ce souci mélancolique par l'événement dont l'attente l'exaltait et la désespérait.

Il y avait dix mois que le roi Agis avait franchi pour la dernière fois le seuil de sa chambre, d'où le chassait l'interdiction des dieux : elle mit au monde un fils auquel la coutume de Sparte imposa le nom de son aïeul, Léotychidas, mais que sa mère ne devait jamais appeler qu'Alcibiade.

XVI

LE SATRAPE

Depuis le commencement des troubles en Ionie, Alcibiade avait quitté Sparte ; le jour de son départ, Timéa lui avait dit adieu, puis elle était montée sur la colline de l'Acropole, afin de le suivre plus longtemps du regard. Il avait pris la même route qu'Odusseus lorsqu'il emmena son épouse Pénélope ; il passa, avec son escorte, devant la statue qui rappelait le geste pudique de la fille d'Icarios, lorsqu'elle avait signifié, en se couvrant de son voile, sa volonté de partir avec son mari.

Timéa s'attrista longuement, à ce souvenir. Combien elle

était moins heureuse que la princesse, elle qui devait rester toute sa vie à Sparte, tandis que le Bien-Aimé s'éloignait d'un pas rapide ! Un pressentiment l'avertissait qu'elle ne le reverrait jamais plus. Longtemps après qu'il se fut effacé, avec ceux qui l'accompagnaient, dans l'immensité de la plaine, elle demeura, sur la colline, adossée à un platane sacré, tout chargé de guirlandes et de couronnes votives, qui s'élevait près d'un temple.

Elle gardait les yeux obstinément fixés à terre, et semblait ne rien voir. Car il n'y avait plus rien à voir pour elle dans le monde, depuis qu'Alcibiade avait disparu. Et elle versait des larmes. Les deux femmes qui étaient venues avec elle se taisaient, n'osant l'interrompre dans sa douleur par de vaines consolations. Mais elles admiraient comment l'amour peut faire souffrir une belle reine, aussi bien que la plus misérable des paysannes.

Cependant, Alcibiade se hâtait vers le terme de son voyage.

Alanguie par le regret et par sa maternité récente, la reine douloureuse demeurait au fond de son palais, entourée de ses femmes. Elle voyait en celles-ci, qui avaient été élevées avec elle, des amies de son âge plutôt que des servantes, et elle trouvait du soulagement à leur faire une entière confidence de son amour et de ses douleurs.

Elles l'écoutaient, en apparence, avec compassion, elles la plaignaient et même pleuraient avec elle. Toutes, elles caressaient l'enfant, que sa mère ne se lassait pas d'embrasser, en l'appelant son petit Alcibiade. Mais quelques-unes d'entre elles étaient perfides, et celles-là se promettaient bien de tout raconter au roi Agis, dès son retour, comptant d'en être récompensées. La délation est un procédé habituel à leur sexe, et, à Sparte, elle ne passait point pour méprisable chez les hommes eux-mêmes, lorsqu'un intérêt suffisant la justifiait. Un bon citoyen s'y faisait un devoir de dénoncer aux Éphores toute action répréhensible qu'il avait surprise, et de les aider ainsi dans la surveillance des mœurs publiques.

Dès son arrivée à Milet, Alcibiade était allé rendre visite à Tissapherne. Ces deux hommes, si admirablement disposés

pour s'entendre, furent enchantés l'un de l'autre. Ils se ressemblaient, voluptueux, raffinés, politiques adroits, bons chefs de guerre. Ils avaient la même ambition, démesurée. Alcibiade, comme Socrate le lui disait, eût souhaité l'empire du monde ; Tissapherne songeait secrètement à prendre la place du Grand-Roi. En attendant, il s'était installé dans sa satrapie comme dans un royaume ; il y semblait invincible et inexpugnable. Il avait solidement fortifié Milet, sa capitale, et dépensé, pour des constructions militaires, plus d'argent encore que pour ses châteaux et ses jardins.

Cependant, de jour en jour, se rapprochait le danger : Agis allait revenir. Il fallait prévoir sa vengeance.

Alcibiade était à Milet. Il aimait cette ville délicieuse, où toutes les voluptés flattaient ses sens, où les femmes étaient douces comme des fleurs, où la beauté grecque s'alliait à la magnificence de l'Asie. Quand il sortait, de tous côtés, les palais et les jardins enchantaient sa vue, et de nobles architectures le consolaient de l'Acropole et de ses splendeurs perdues. C'étaient les temples illustres de Déméter et d'Aphrodite, le sanctuaire d'Apollon Didyméen vers lequel affluaient processions et théories. La plaine du Méandre, aux portes de la ville, baignée d'air suave et de lumière sereine, paraissait à l'Athénien plus aimable encore que celle de l'Ilissos, si bien qu'en un tel exil, il ne pouvait vraiment regretter sa patrie. Tout ici se réunissait pour combler ses goûts de mollesse et de faste : les hommes qu'il croisait sur les promenades étaient vêtus de pourpre comme les rois, et les danses des femmes se répandaient sous les arbres en guirlandes de voluptés. Alcibiade en arrivait presque à oublier la guerre, Athènes hostile et Sparte soupçonneuse. Mais ses ennemis ne l'oubliaient pas.

Un jour qu'il rentrait dans sa maison, il y trouva un messager qui l'attendait avec impatience, tout anxieux. Alcibiade le reconnut pour l'avoir vu à Sparte, dans le palais de Timéa : c'était le frère de lait de la reine et le plus dévoué de ses serviteurs. Il lui apportait de sa part une scytale.

Cette missive, secrète, écrite sur un papyrus enroulé autour d'un bâton et déroulé ensuite, ne devenait intelligible que si on la disposait de nouveau, avant de la lire, autour d'un

autre bâton. En Grèce et en Asie, les hommes de guerre, les conspirateurs et les amants employaient, à l'ordinaire, ce mode de correspondance secrète.

Alcibiade lut la lettre.

« Mon bien-aimé, disait Timéa, sitôt que tu auras reçu cette dépêche, si les Dieux permettent que tu la reçoives, monte à cheval, pars, réfugie-toi où tu pourras ! Agis est revenu, et il est fou de haine contre toi ; il veut désavouer l'enfant et il parle de te faire mourir. En toi, il déteste encore moins mon amant que son rival dans le pouvoir. Il a entraîné les Éphores et le Sénat ; je t'assure qu'ils veulent ta mort, et que, sans doute, l'ordre est déjà envoyé. Fuis, mon amour ; souviens-toi de Timéa quelquefois, quand tu seras loin d'elle. Si l'on me tue, au fond de l'Hadès, je t'aimerai, mon Bien-Aimé ! »

Alcibiade partit pour Magnésie, où il allait retrouver Tissapherne ; il n'emmenait qu'Arcas et Timandra.

Et maintenant, il vivait dans la mollesse auprès du Satrape. L'affection du despote se dépensait pour lui en prodigalités infinies. La beauté de son nouvel ami et son intelligence paraissaient au Barbare également surhumaines et l'emplissaient d'admiration : pour la manifester, il ne trouvait aucun hommage excessif. Il savait que les luxes préférés d'Alcibiade étaient les chevaux et les femmes, en y ajoutant la parure : il y voulut satisfaire. Le fils de Clinias eut les plus belles écuries, les plus belles esclaves, et les plus belles robes que l'on sût tisser en Carie et en Lydie ; il marcha désormais l'égal du Satrape, dans un éclat vraiment royal. Ou plutôt, il devint en tout son oracle et son maître : Tissapherne, comme il l'avait consulté sur les choses de la guerre, prenait son avis sur l'ordonnance de ses fêtes, le choix de ses maîtresses et celui de sa parure : il en avait fait l'arbitre souverain de ses élégances. Lui-même, il le reconnaissait, n'était qu'un Barbare, heureux de profiter à son école.

Il le promenait à travers ses jardins, que l'on nommait des « paradis ». L'un deux surtout était magnifique et tel que,

dans sa patrie, l'Athénien n'en avait jamais vu ; ceux de Milet eux-mêmes ne pouvaient s'y comparer. Il était grand ; l'artifice du décor le faisait paraître immense. Des chemins de sable fins comme une poudre d'argent encadraient les vastes rectangles de gazon, d'où s'élançait l'aigrette chatoyante d'un jet d'eau, ou la flèche immobile d'un haut cyprès dardé vers un ciel d'émail. D'autres cyprès s'alignaient le long des allées, qui devenaient magiques la nuit, aux rayons que les étoiles y laissaient tomber en fils d'or. Les platanes formaient des quinconces et des avenues ; leurs troncs vénérables étaient souvent chargés de colliers, car ils étaient princes et seigneurs parmi les arbres. Les cascades jaillissaient des tertres gazonnés et couvraient de leurs neiges bondissantes des rochers entassés avec art. On avait préparé pour le loisir des promeneurs, de place en place, les plus agréables séjours. Ici l'on avait creusé ou agrandi des grottes dont l'entrée, parmi des rocs ruineux, paraissait farouche, mais dont l'intérieur resplendissait de tentures, de trophées et de miroirs. Là où le terrain s'élevait, on avait construit des portiques, dressé des pavillons mobiles. Le plus grand plaisir de Tissapherne, selon la coutume des Perses, était de contempler son jardin, sans y entrer, du haut d'un de ces belvédères. Couché sur des étoffes milésiennes, à l'ombre d'une galerie qui le défendait du soleil, il regardait avec volupté les champs de roses dont les jeux de la brise et de la lumière avivaient la splendeur comme celle d'un brasier. Et il songeait alors aux parterres de l'Iran, sa patrie ; il s'étourdissait longuement des couleurs et des parfums. Ou bien des femmes d'Ionie dansaient autour de lui sur les peaux de chèvre d'Asie, douces à leurs pieds nus, et les clochettes d'or qui tintaient à leurs chevilles mêlaient des sons flûtés à la musique énervante des sambuques babyloniennes.

Tissapherne fut glorieux de montrer son jardin à Alcibiade, qui le loua.

— C'est le plus beau de mes paradis, — dit le Satrape. — Puisqu'il te plaît, je l'appellerai désormais l'Alcibiade.

Ainsi donc, Alcibiade, ayant dépouillé l'austérité spartiate, qu'il avait prise naguère comme un déguisement, se revêtait maintenant du faste persique et devenait pour la seconde fois

un homme nouveau. Cette seconde façon lui était sans doute plus agréable que l'autre, mais toutes deux lui seyaient de même, et toutes deux satisfaisaient ce besoin qu'il avait de se diversifier sans cesse et de se multiplier soi-même sous de changeantes apparences. Certes il lui plaisait de duper ainsi les hommes, mais il cédait encore à un instinct plus noble et plus digne de lui. Il se sentait fait pour vivre toutes les vies, de même que pour aimer toutes les femmes et en être aimé. Pouvait-il enfermer une si grande âme, une énergie si forte et de si vastes désirs dans le cadre d'une seule existence? Non, mais plutôt il les devait répandre dans toutes successivement, comme le bronze glorieux, docile aux rêves du statuaire, se répand dans toutes les formes qu'il inventa pour contenir la beauté.

Un autre trait de ce caractère était la maîtrise permanente de soi et le souci constant de la réalité. Alcibiade ne s'endormait point dans cette halte heureuse sous le ciel d'Ionie ; parmi les plaisirs, il préparait ses destins, au lieu de les abandonner à la providence distraite des dieux. Nonchalamment, il insinuait dans l'esprit du Satrape la défiance contre Sparte dont il le détachait peu à peu ; il lui laissait entendre qu'il ne fallait pas trop la fortifier, pour ne la point rendre indépendante du Grand-Roi, et se garder de trop affaiblir Athènes qui servait à l'inquiéter et à la retenir. Il lui persuadait habilement de laisser la Grèce divisée en deux forces à peu près égales, afin de demeurer entre elles comme un arbitre.

Ainsi, tout en se vengeant de l'injustice lacédémonienne, et en ouvrant dans l'avenir la voie d'une réconciliation avec sa patrie, il se ménageait à soi-même, aux côtés du Satrape, un rôle de négociateur, et il reprenait en Grèce le rang qu'il avait deux fois perdu. Il était encore celui à qui la Fortune ne résiste pas et qu'elle sert avec une docilité d'amoureuse.

XVII

LA RUSE

Désormais, Alcibiade ne regardait plus vers Sparte : tant qu'Agis vivrait, elle lui demeurait interdite. D'ailleurs, la patrie, même hostile, l'attirait à soi avec une force invincible, et il ne souhaitait plus que de se remettre en paix avec elle, par une réconciliation pleine de gloire.

Au fond, il n'avait jamais cessé tout à fait d'être Athénien, même au plus fort de sa rancune contre la Ville, et plus d'une fois, tout en la combattant, puisqu'il y était contraint, il avait su détourner d'elle des coups irréparables. Si, dans ce moment, il avait laissé le Satrape marcher à fond contre Athènes, celle-ci pouvait être écrasée sous ce nouvel ennemi. Mais au contraire il employait toute son adresse à le retenir.

— Crois-moi, — lui disait-il, — magnifique Tissapherne ; ne souffre point que les Spartiates deviennent trop forts : ils te paieraient d'ingratitude et ils se serviraient de leur puissance pour faire révolter les villes de l'Asie contre le Grand-Roi. Les Athéniens sont beaucoup plus traitables. Ne permets donc point à leurs adversaires de les abattre tout à fait ; ils t'en auront de la reconnaissance et deviendront pour to des alliés fidèles.

Ainsi parlait Alcibiade à Tissapherne, au seuil du jardin que le Satrape appelait maintenant du nom de son ami. Ils étaient couchés sur des carreaux de pourpre étendus à l'ombre d'un portique ; des vasques d'eau murmuraient autour d'eux, dont la musique les rafraîchissait autant que les jets limpides et glacés qui dispersaient dans l'air un poudroiement d'étincelles. Les Ioniennes qui dansaient tout à l'heure s'étaient retirées sur un signe du maître, comme des gazelles effarouchées. A présent les deux amis étaient seuls. Le jardin ouvrait à leurs pieds ses abîmes riants et sombres ; son haleine montait jusqu'à eux.

Le langage d'Alcibiade n'était point sincère ; il savait bien que les Spartiates n'useraient jamais de leurs forces contre le Grand-Roi, leur allié ancien, et qu'Athènes, au con-

traire, par sa démocratie turbulente, était l'ennemie-née du despote. Mais il avait déjà formé le dessein d'amener Tissapherne à conclure avec la Ville une amitié dont le premier effet serait son rappel, et son retour triomphant dans la patrie qui l'accueillerait en bienfaiteur.

Il apercevait maintenant, dans les mirages de l'avenir, Athènes couronnée de violettes, la patrie qui l'avait chassé et qu'il avait combattue, mais dont il ne pouvait se passer, pas plus qu'elle ne pouvait se passer de lui.

Certes il était sur cette côte d'Asie, entre Milet et Abydos, de délectables retraites. Il pouvait goûter le plaisir dans les jardins profonds du Satrape, entouré de musiques et de femmes, couché sur les gazons, au bord des eaux vives. Mais la Ville perdue avait encore plus de douceur, et rien n'était comparable à la colonnade du Parthénon qui se détache parmi les couchants de l'Acropole comme une syrinx d'or.

Certes, l'ami de Tissapherne pouvait, d'un froncement de sourcils, terrifier des myriades d'Asiatiques, âmes et fronts d'esclaves faits pour la poussière des pavés. Mais comme il était plus glorieux de régner par son génie sur le peuple d'Athènes, le plus libre et le plus fier des peuples, qui voulait bien avoir des idoles mais pas de maîtres, des amours mais pas de servitudes! Peuple-héros et peuple-femme, tel que, pour le conquérir, il fallait autre chose qu'un démagogue : un séducteur.

C'est pourquoi de toute son éloquence et de toute son astuce il travaillait à détacher lentement Tissapherne de la cause de Sparte et se préparait à devenir un négociateur de paix entre le Satrape et les Athéniens.

— Surtout, — disait-il, — garde-toi de prêter aux Spartiates l'appui de cette flotte phénicienne qu'ils ont demandée. Trois cents navires, c'est une force gigantesque. S'ils en pouvaient disposer, ces hommes du Péloponèse ne mettraient plus de bornes à leur ambition et à leur insolence : tu aurais travaillé contre le Grand-Roi et contre toi-même en élevant dans la Grèce une telle puissance de tes propres mains.

Il ajoutait :

— Tu peux m'en croire. Je n'ai point à me louer des Athéniens, qui m'ont proscrit et condamné à mort. Et si je te

conseille de ne pas les abandonner entièrement à leurs ennemis, c'est que je néglige le soin de ma vengeance pour celui de ton intérêt. Car tes libéralités et ta magnificence, noble Tissapherne, ont su m'attacher à toi.

Le Satrape écoutait avec complaisance ces flatteries et ces conseils mêlés habilement. Malgré ses astuces et sa fourberie, il tenait encore du barbare : il savait mal se défendre contre la souplesse athénienne. Et Alcibiade, auprès des courtisanes et des politiques, avait appris l'art de séduire.

Cependant les desseins secrets de l'exilé mûrissaient, prêts déjà pour l'exécution. Il entretenait des intelligences dans le camp athénien : il n'ignorait rien de l'état où se trouvaient les esprits. La flotte d'Athènes était alors rassemblée à Samos. Animés de l'esprit républicain et populaire, les marins ne supportaient qu'avec peine la tyrannie aristocratique des Quatre-Cents qui venait de s'imposer à la Ville par surprise. Ils songeaient à se révolter, et la plupart se ralliaient déjà à la cause du proscrit. Il n'attendaient qu'un signe pour se ranger sous son commandement. Deux de leurs chefs, Thrasylle et Thrasybule, lui en firent tenir l'assurance.

Alors le fils de Clinias comprit que son heure était venue et que les destins l'appelaient. Il allait enfin reprendre dans la Grèce sa place et son rôle.

Il fit répondre qu'il ne tromperait point l'attente de l'armée. Il irait à Samos, il paraîtrait devant les troupes, il leur dirait :

— Vous avez besoin de moi maintenant? Un citoyen n'a pas de rancune contre la patrie. Me voici !

XVIII

LE CHEF

La multitude guerrière couvrait le rivage de Samos ; il en sortait un grand murmure et des bruissements d'armes. Ce n'était plus la troupe ordonnée et immobile que les stratèges passent en revue, et qui se présente comme une force innombrable mais soumise, attendant qu'on la déchaîne. C'était

une foule de citoyens armés qui délibérait, avec autant d'indépendance que sur la place publique, de sa conduite et de ses intérêts. C'était le Peuple, parmi la forêt des lances.

Sous les casques chevelus, les têtes s'agitaient véhémentes, dans la colère ou l'enthousiasme. L'équipage de la Paralienne, la seconde galère de l'État, uniquement composé d'Athéniens libres, avait fait entendre, parmi les milices, le cri de la révolte et du patriotisme. Son chef revenait d'Athènes, où il avait miraculeusement échappé aux poignards des Quatre-Cents ; il disait les excès de ces nouveaux Barbares, le peuple en esclavage, les lois détruites, les hommes assassinés, les femmes violées, fouettées dans les rues, le mur formidable qu'on élevait au Pirée pour fortifier la tyrannie dans son repaire. Les soldats interrompirent son récit par une immense clameur.

Tous, agitant leurs piques comme un buisson d'éclairs ou frappant leurs boucliers de leurs glaives, ils vociféraient à la fois. On n'entendait qu'un cri : « Athènes ! Athènes ! » Ils voulaient marcher sur la Ville, ils réclamaient un chef pour les y conduire et les mener à l'assaut de cette tyrannie que leurs ancêtres avaient cru abattre pour toujours jadis, au fond des âges, et qui ressuscitait monstrueusement.

Puis, d'un seul coup, tous ces rugissements se turent, à l'apparition de trois hommes qui descendaient d'un navire et qui s'avançaient vers les soldats le long de la mer. Ils venaient d'un pas tranquille et causaient entre eux, en souriant. Ils avaient cette démarche assurée, sans hésitation et sans hâte, de ceux qui apportent le destin. C'était Thrasylle et Thrasybule, amenant Alcibiade.

Le camp frémit tout entier, une ondulation immense parcourut jusqu'au dernier rang cette foule guerrière, qui sentait qu'elle retrouvait un chef et un maître, celui qui tenait dans sa main le salut d'Athènes. L'âme populaire éprouve ainsi de grandes émotions obscures comme les frissons d'un élément. Pour Alcibiade, son visage savait dès longtemps demeurer impassible quand il le lui commandait, mais il n'était pas moins ému que cette multitude, et il savait bien qu'en ce moment sonnait pour lui l'heure fatidique. C'était son premier contact avec le Peuple qu'il voulait ressaisir : ceux qu'il voyait devant lui, agités à sa venue par un grand espoir encore

indécis, qui se tournaient vers lui avec des regards d'attente comme vers un demi-dieu, porteur de grâces, étaient sans doute les mêmes qui l'avaient exilé.

Il parla. On entendit de nouveau cette voix si sûrement persuasive, que les ennemis de l'Alcméonide n'avaient rien pu contre lui tant qu'elle avait résonné dans les assemblées. Il déplora son bannissement, funeste au Peuple encore plus qu'à lui-même, et quand il accusa l'injustice athénienne, de sourds grondements lui donnèrent raison, chacun oubliant qu'il y avait participé. Ensuite, il s'étendit sur les affaires politiques et vanta son crédit auprès du Satrape, qu'il se faisait fort de rendre entièrement favorable à la cause d'Athènes.

Ces assurances flattaient l'imagination crédule de ses auditeurs ; il s'en aperçut. Il quitta le ton d'un orateur et d'un chef pour leur parler comme un camarade, avec un entier abandon. Cette familiarité, à laquelle il daignait parfois condescendre, était un de ses moyens de séduction les plus assurés, et il le savait.

Il se permit des plaisanteries :

— Le Satrape, — dit-il, — vous aime tellement que, s'il peut être sûr de vous, il se ruinera plutôt que de ne pas vous fournir tous les subsides dont vous aurez besoin ; il ira, s'il le faut, jusqu'à vendre son lit ! Il me le disait l'autre jour encore.

Les soldats riaient, mieux convaincus que par des promesses et des déclarations solennelles. Ensuite, il reprenait un ton sérieux pour affirmer que Tissapherne était tout prêt à amener aux Athéniens le secours de cette fameuse flotte phénicienne, forte de trois cents navires, et dont l'intervention, sans nul doute possible, terminerait aussitôt la guerre à leur avantage.

— Seulement, — ajouta-t-il, — vous comprenez qu'avant de s'engager à tel point et d'engager aussi le Grand-Roi, il lui faut une garantie qui l'assure de votre loyauté. Cette garantie c'est mon rappel et la déposition des Quatre-Cents qui usurpent le pouvoir dans Athènes. Jamais il ne consentira de traiter avec eux.

Il n'avait pas achevé que tout le camp s'écriait :

— A Athènes ! à Athènes !

Il arrêta ces clameurs.

— Pas encore, mes amis, — dit-il, — pas encore ! Notre départ laisserait l'Ionie et la mer au pouvoir de nos ennemis ; leur flotte menace les îles et la côte. Vainquons d'abord les Spartiates. Ensuite, forts de cette victoire, nous irons à Athènes. Et nous y renverserons la tyrannie, si le Peuple, d'ici là, ne l'a pas lui-même jetée bas.

Tel était cet homme au multiple génie, qui se montrait au même instant dupeur d'oreilles, plein de jactance et de mensonges, politique aux vues larges, grand citoyen, et toujours, quoi qu'il fît pour ou contre l'État et la justice, un vrai chef et un vrai maître. Socrate avait eu jadis raison de dire :

« Il y a dans ce jeune homme quelque chose de divin. »

A Samos, Alcibiade apprit qu'Athènes le rappelait.

Le peuple ne le graciait pas encore : respectueux des formes judiciaires jusqu'à la superstition, il exigeait que le premier jugement prononcé contre lui fût cassé par un nouveau, avant de déclarer son innocence. Mais le banni était invité à revenir et à présenter sa défense devant l'Assemblée, qui lui réservait un acquittement triomphal.

Quel autre n'eût été séduit par cette offre de revoir aussitôt sa patrie, toute prête à le fêter? Alcibiade, qui ne désirait rien tant au monde, eut assez de grandeur d'âme pour se refuser cette joie, qu'il pouvait dès à présent cueillir.

— Je ne reviendrai pas les mains vides, — dit-il.

En effet, il voulait que son premier geste, en reparaissant devant le peuple, fût de les ouvrir, ces mains glorieuses, toutes pleines de victoires.

Il ne devait pas tarder longtemps à saisir la première.

La flotte lacédémonienne tenait les eaux de l'Hellespont, où Pharnabaze, satrape de cette province, l'avait appelée contre les Athéniens : Mindaros la commandait.

Les deux chefs athéniens, Thrasylle et Thrasybule, allèrent le provoquer dans la rade d'Abydos et tombèrent sur lui en surprise, par un de ces coups d'audace familiers à la tactique de leur race, toujours impétueuse. Une mêlée farouche s'engagea.

Les trompettes de bronze ébranlèrent la rade de leurs cla-

meurs ; les navires se cherchèrent. L'important était de ne pas se laisser aborder, chacun tâchait de s'effacer ou de ne présenter que sa proue à l'ennemi. Les archers avaient grimpé dans les hunes et, de là-haut, ils faisaient rage à coups de flèches, de pierres et de pesantes olives de plomb : les traits jonchaient la mer. Dès qu'un navire était assez près, des soldats, armés de faux à deux tranchants, coupaient les agrès ; d'autres, avec de longs trépans, perçaient la coque. Ou bien c'étaient des dauphins de plomb que l'on hissait à l'aide de poulies jusqu'au haut du grand mât et qu'on lançait de là sur les galères. Quand les grappins de fer avaient mordu les flancs de l'ennemi, on jetait d'un bord à l'autre des paquets de rames, ponts improvisés ; les hoplites y passaient, le poing crispé sur leurs glaives courts.

La bataille durait depuis longtemps ; les généraux athéniens sentaient leurs troupes faiblir. On vit alors à l'horizon, entre le ciel et la mer, quelque chose d'indécis, comme des ailes ou des voiles. On regarda mieux : c'étaient bien des voiles ; de nouveaux navires arrivaient.

Un renfort, sans doute, mais pour qui? Chacun des deux partis se l'attribua et crut que ces voiles, de plus en plus distinctes, lui apportaient la Victoire dans leurs courbures enflammées par le couchant. La bataille s'interrompit une minute, haletante, et se dressa immobile sur la mer.

Les vingt-deux trirèmes approchaient ; la première hissa le pavillon de pourpre. C'était le pavillon d'Alcibiade ! C'était pour Athènes que la victoire venait sur les flots, les ailes déployées. Elle fondit au milieu de la mêlée et la dispersa, du vent de ces ailes formidables. Mindaros ordonna la retraite : Alcibiade le poursuivit jusqu'au rivage; l'armée du Satrape, qui occupait la côte, s'avança dans l'eau à la rencontre des Athéniens ; le cheval de Pharnabaze était mouillé jusqu'au poitrail. Mais cet effort des Perses n'aboutit qu'à rendre plus sanglant le triomphe d'Alcibiade.

L'ennemi se retira, et comme la nuit tombait, au haut du promontoire le fils de Clinias consacra aux dieux le trophée du premier triomphe qu'il remportait, depuis son exil, en combattant pour la patrie.

Quelques jours après, il était informé que son ami Tissa-

pherne venait d'aborder dans l'Hellespont. Celui-ci, trouvant que les Athéniens devenaient décidément trop forts et qu'ils avaient montré bien de l'audace en battant son collègue Pharnabaze, arrivait dans l'intention secrète de refaire une alliance avec les Spartiates. Alcibiade n'en pouvait rien savoir.

Il vint donc le trouver dans un appareil magnifique, mais presque sans escorte, avec son lieutenant Mantithée, pour lui faire part de sa victoire. Il l'aborda d'un air joyeux et triomphant, des présents aux mains.

— Noble Tissapherne, — lui dit-il, — ce commencement est de bon augure. A quelle gloire ne parviendrons-nous pas ensemble, si nous continuons d'associer nos heureuses fortunes? L'avenir te fera sans doute Roi des rois, à la place de Darios, et moi maître de la Grèce... En attendant, daigne accepter ces prémices de la guerre.

Mais le Satrape gardait un visage sévère et fermé. Il ne répondit qu'un instant après aux compliments et aux caresses de son hôte.

— Alcibiade, — dit-il, — je n'ai pas le dessein de trahir mon maître. Bien plus, j'estime que ton ambition et ta ruse te rendent dangereux pour moi aussi bien que pour lui. C'est pourquoi je te fais prisonnier.

Alcibiade reçut le coup sans changer de visage. Déjà, le Satrape ordonnait à ses gardes de s'emparer de lui.

Pour plus de sûreté, il l'envoya sous escorte dans la ville de Sardes, en pleine Lydie. L'armée athénienne, au lendemain de sa victoire, se trouva privée du chef qui seul lui avait rappris à vaincre.

Des semaines passèrent.

Découragés, les deux stratèges, Thrasylle et Thrasybule, demeuraient inactifs. La disparition d'Alcibiade les accablait et leur ôtait la force de l'initiative. Ils sentaient la confiance des troupes leur échapper, et se disaient que dans une occasion décisive elle leur eût manqué tout à fait. Aussi n'osaient-ils rien entreprendre. L'armée éprouvait, à l'égard du fils de Clinias, cette espèce de superstition qu'il savait inspirer à tous et en toutes circonstances. Elle se persuadait que sans lui rien ne pouvait réussir. C'était ainsi : la foule s'en remet-

tait à lui de ses destinées, sans plus raisonner qu'une femme éprise, qui livre toute sa vie à son amant.

Il avait disparu ; le soleil venait de s'éteindre.

C'était folie d'espérer qu'il revînt jamais. On ne pouvait pas s'échapper de Sardes, ville forte et munie d'une nombreuse garnison. Après avoir réussi par miracle dans cette aventure insensée, il lui aurait fallu encore traverser la Lydie et l'Ionie tout entière, franchir les défilés du Tmolos qui sont pleins de brigands, les déserts où rôdent les tigres. Les villes et les bourgades ne seraient pas plus sûres ; la tête du fugitif aurait été mise à prix le jour même de l'évasion, chaque passant deviendrait pour lui un assassin. Non, il n'y avait plus d'espoir : le fils de Clinias était perdu pour Athènes, et la Ville retombait sous le joug de son destin.

Or, deux mois n'étaient pas encore écoulés lorsque Alcibiade reparut à Clazomène.

XIX

LES VICTOIRES

Autour de celui qu'un prodige inconnu venait de leur rendre, ses amis se pressaient, l'interrogeant à la fois. Touchant ses vêtements, sa main, pour s'assurer que c'était bien lui qui revenait et non son fantôme, ils s'écriaient de surprise et de joie, ravis, confondus, incrédules encore au miracle qu'ils voyaient et qu'ils palpaient. Pour lui, il se bornait à sourire et paraissait le seul qui ne fût point ému.

— La chose est, — dit-il, — fort simple. Tissapherne ne m'avait fait arrêter que par peur des Spartiates, il m'a relâché aussitôt qu'il les a crus apaisés et il m'a fourni une escorte pour me reconduire.

Or, cela était faux : Alcibiade avait dû s'évader à ses propres risques. La déesse Aphrodite, pour le récompenser sans doute de lui avoir consacré une si grande part de sa vie, avait préparé et favorisé sa fuite. Cette beauté si fameuse du fils de Clinias, dont Athènes s'était éprise, ne manqua point de faire la même impression sur la femme du geôlier qui était

chargée d'apporter au captif ses repas. Elle considérait Alcibiade longuement et avec de tels soupirs qu'il n'y avait pas moyen de douter de sa passion. Avec quelques baisers il obtint sa liberté de cette sensible Lydienne. Elle lui ouvrit la porte de la prison pendant une absence de son mari, après avoir enivré ou soudoyé les gardes, procura les chevaux nécessaires pour le voyage et un homme de confiance qui devait servir de guide jusqu'à la première ville sûre. Elle surveilla le départ, qui eut lieu par une nuit sans lune. Quand il se fut évanoui dans l'ombre elle demeura, rêvant à la douceur des lèvres de cet Alcibiade qu'elle venait de sauver peut-être au prix de sa propre vie, et priant les dieux pour lui.

A Clazomène, il ne fit que se montrer ; il s'embarqua aussitôt pour chercher à Cyzique une nouvelle victoire contre la flotte spartiate qui tenait ces parages.

Les vaisseaux athéniens demeuraient ancrés dans une baie voisine. Alcibiade harangua les troupes ; il leur promit de l'argent, un ample butin et la fin prochaine de la guerre.

— Mais, — ajouta-t-il, — tout dépend du combat que nous allons livrer ; pour vaincre, j'exige de vous une obéissance rigoureuse. Quiconque, avant la bataille, aura quitté son navire pour descendre à terre sera puni de mort.

Personne ne murmura contre ses ordres : un tel chef ne pouvait rien ordonner que de nécessaire. Alcibiade voulait ainsi éviter de donner à l'ennemi le moindre indice sur ses forces ; les Spartiates avaient coutume de n'attaquer qu'en nombre, il fallait les faire croire à son infériorité. C'est pour cela qu'il cachait ses troupes.

La nuit vint, aussi obscure que celle qui avait favorisé son évasion ; la pluie achevait de brouiller les contours des choses, prises dans son grillage humide. Pour le succès de sa ruse, le Stratège n'aurait pu souhaiter mieux que ces ténèbres d'orage. Il partit avec quelques trirèmes et plongea dans le chaos d'ombre où se confondaient la mer et le ciel. De sa galère le navarque ennemi vit arriver vers lui ces quelques vaisseaux légers et méprisa l'effort dérisoire de l'adversaire.

« Voilà bien, se dit-il, en haussant les épaules, la folie de ces Athéniens. C'est avec cela qu'ils croient nous vaincre ! »

Et il fonça sur les trirèmes ; elles s'enfuirent sur la mer

démontée, comme des oiseaux pris de peur se sauvent devant la tempête. Mindaros pressait ses rameurs ; il avait hâte d'anéantir la misérable flottille. Les trirèmes étaient donc perdues?

Dès qu'elles furent sorties du détroit qui sépare l'île de Cyzique et celle d'Alosse, elles virèrent de bord, tout à coup. Celle du Stratège hissa le redoutable pavillon de pourpre; à ce signal, deux escadres, l'une à droite, l'autre à gauche, débouchèrent en même temps. C'étaient Thrasylle et Thrasybule, avec toutes leurs forces, qui venaient encercler la flotte lacédémonienne et lui couper la retraite, après son avance imprudente. Ce fut à elle de fuir.

Maintenant Alcibiade, avec ses légers navires, poursuivait Mindaros ; l'éperon des trirèmes athéniennes talonnait les trirèmes spartiates, qui ne purent que se jeter à la côte, où elles retrouvèrent l'armée du Satrape pour les défendre. La bataille continua sur le rivage : les soldats d'Alcibiade étaient emportés par la folie de leur victoire, elle faillit leur être mortelle ; ils ne voyaient plus ni leur petit nombre ni l'ennemi qui les entourait. La mort, qui avait lâché à regret Alcibiade le jour de Potidée, et qui était revenue deux fois contre lui, d'abord avec un peuple, ensuite avec un roi, allait-elle enfin, aujourd'hui, saisir sa belle proie?

Non ! Car les dieux avaient besoin de lui encore. A ce moment, les hoplites de Charès chargèrent avec cette fureur sublime qu'on ne vit jamais qu'aux guerriers athéniens. Vraiment, on eût dit un bataillon d'immortels, et non des hommes, tant ils étaient magnifiques et féroces ! Pallas, la Vierge au casque horrible, à l'égide noire, leur insufflait à tous son âme sanguinaire et elle les menait au carnage : ils la voyaient dans la nuée agiter sa lance qui renverse les cohortes.

Par elle, ce jour-là, les Athéniens eurent deux fois la victoire, sur terre comme sur mer. En face des flots, ils plantèrent deux trophées. Un butin immense était tombé aux mains des vainqueurs ; le navarque Mindaros avait péri ; son lieutenant envoya à Sparte ce message : « Hommes tués. Vaisseaux perdus. Que faire? »

Dans Athènes et dans toute l'Attique, l'encens des prières et la fumée des sacrifices s'élevèrent jusqu'aux dieux : il n'y

avait pas d'offrandes ni d'hécatombes dignes de la reconnaissance publique. Le peuple, répandu sur les places, déliralt de joie et réclamait à grands cris Alcibiade.

Mais cette fois encore, il ne vint pas.

Il ne jugeait pas son œuvre terminée ; elle ne le serait que le jour où il aurait rendu aux Athéniens cet empire de la mer qu'ils avaient perdu : la Propontide et le Bosphore l'appelaient à présent. Il repartit. La terreur de son nom le précédait et lui soumit toutes les villes ; elles lui ouvraient leurs portes, se laissaient rançonner.

Il rencontra pourtant la résistance des Chalcidéens. Il se lança sur eux avec toute sa cavalerie, menant lui-même la charge : la maturité lui avait laissé la fougue d'un éphèbe à sa première bataille, et dans le tourbillon équestre qui se ruait derrière lui, il n'y avait pas un seul cavalier qui se précipitât dans la mort avec plus de furie.

Un peu plus tard, c'était Sélymbrie qui tombait. Des conjurés devaient livrer la ville et donner le signal de l'attaque en élevant une torche, à minuit, au-dessus des portes. Le signal fut fait trop tôt ; l'armée athénienne n'était pas prête. Alcibiade ne renonça point à tenter le sort. Il prit avec soi trente hommes déterminés et se jeta dans la ville. Ces trente, courant et hurlant, firent autant de bruit qu'une troupe nombreuse. Les habitants crurent que c'était l'armée tout entière qui entrait et leur surprise donna à celle-ci le temps d'arriver.

Enfin, ce fut le tour de Byzance. Les opérations traînaient; Alcibiade fit semblant de se décourager et de lever le siège; il retira ses vaisseaux. A minuit, les trirèmes revinrent, avançant silencieusement sur la mer comme des navires fantômes : la valeur d'Alcibiade triomphait dans l'éclat du jour, mais sa ruse recherchait la complicité de la nuit et c'est ainsi que la guerre montrait tour à tour les deux faces de cette double nature.

Comment connaître et juger un pareil homme? Enfant, il luttait avec un de ses camarades qui avait réussi à le terrasser ; ne pouvant lui faire lâcher prise, il l'attaqua à coups de dents. « Tu mords comme une femme, Alcibiade, dit l'autre avec dédain. — Non, répondit-il, mais comme un lion. »

Ils avaient raison tous les deux ; il savait être perfide comme la femme et formidable comme le lion.

Maintenant, l'œuvre était faite : Alcibiade avait rendu à Athènes sa souveraineté sur les mers. Il pouvait rentrer dans sa patrie. Si ses amoureuses lui conservaient malgré tout ce surnom frivole : le Bien-Aimé, sous lequel elles l'adoraient, il était désormais pour tout le peuple le Victorieux.

Oui, pour Athènes, sa figure changeait. Au lieu des innombrables amantes prises et laissées selon son caprice, les Victoires, en essaim, lui faisaient à présent cortège. Arrêtées sur leurs ailes immobiles, car il semblait avoir fixé ces déesses inconstantes, elles planaient amoureusement autour de son front, et elles lui tendaient leurs palmes dans la lumière.

Athènes se tournait vers son héros et l'appelait comme une femme éprise. Elle entonnait le refrain qui glorifie à la fois la beauté du Victorieux et sa prouesse :

« *Tenella Kallinikon !* »

XX

LE TRIOMPHE

Alcibiade rentrait dans sa patrie. Il ramenait vers le Pirée sa flotte victorieuse, que suivaient les vaisseaux captifs. La trirème qui le portait s'avançait la première sous une voilure de pourpre. Chrysogonos, vainqueur aux Jeux Olympiques dans le concours de la flûte, dirigeait les rameurs aux sons de cet instrument, et debout dans la robe tragique, l'acteur Callipide, faisant office de céleuste, excitait les rameurs du chant et de la parole.

Le goût naturel d'Alcibiade pour l'apparat et la magnificence, peut-être aussi l'habitude du faste asiatique prise à la cour de Tissapherne, l'avaient porté à vouloir dans un triomphe guerrier cette pompe théâtrale. Elle lui seyait d'ailleurs ; sa beauté, ses actions, sa gloire ne l'égalaient-elles pas aux héros de la tragédie? Mais il pensa tout à coup qu'elle pouvait offenser l'âme si démocratique de ses concitoyens : ils étaient jaloux et il ne faisait pas bon d'offusquer par de

tels raffinements la médiocrité ombrageuse du populaire. Sur l'ordre du Stratège, le chant et la flûte se turent soudain, avant d'arriver au Pirée.

On était au vingt-septième jour de thargélion, le mois brillant, le mois doré du jeune printemps : celui qui avait vu partir la flotte de Sicile, vouée, hélas ! à de telles catastrophes, et qui voyait maintenant revenir la flotte de Syracuse avec les victoires de l'Ionie et de l'Hellespont debout, tout éployées, sur ses proues.

Elle franchit le goulet, elle entra dans un fourmillement immense. Citoyens, étrangers, métèques, toute Athènes, presque toute l'Attique, était là. Tandis que la foule s'écrasait sur les môles, poussant par intervalles de longues clameurs, les plus agiles avaient sauté dans les vaisseaux et dans les barques qui étaient à l'ancre, ils avaient grimpé jusqu'aux hunes, ou bien ils chevauchaient les vergues, et de là-haut, ils jetaient aussi leurs cris de bienvenue qui semblaient tomber du ciel.

Pourtant, cette semaine était d'habitude la plus morne de l'année. On lavait alors les statues des dieux sur les places publiques et dans les sanctuaires ; il fallait les dépouiller de tous leurs ornements, et pour que la foule ne les vît pas dans cette nudité misérable, on les voilait. Aussi disait-on qu'à ce moment Pallas Athéné détournait les yeux de sa Ville ; on tendait des cordes autour des temples pour empêcher le peuple d'y entrer. C'étaient là des jours funestes, où les Puissances favorables demeuraient comme en sommeil ; les Athéniens évitaient d'entreprendre la moindre affaire et la plupart restaient tristement chez eux.

Mais Alcibiade revenait ; il n'y avait plus de superstition ni de prestiges, Athènes en fête accourait au-devant de lui.

Elle s'étalait frémissante depuis la jetée de l'Éétionéa jusqu'au promontoire. Les riches les plus dégoûtés se mêlaient sans vergogne à la canaille du port ; les enthousiastes sautaient dans des barques pour courir à la rencontre du Bien-Aimé, ne pouvant pas supporter d'attendre un seul instant de plus.

La Ville entière s'écria de joie. Enfin, c'était Lui !

On l'aperçut debout sur le tillac entre Théramène et Thrasybule. Le reflet des voiles de pourpre pâlissait magnifiquement

l'auguste visage, ce visage qui était celui du Destin et de l'Amour, que toutes les femmes avaient adoré, que les hommes eux-mêmes ne pouvaient voir sans une émotion sacrée. On y croyait lire, visiblement, le salut d'Athènes et tout l'avenir.

Des milliers de regards se rassasiaient de lui avec avidité. Il n'y avait rien dans son triomphe d'aussi merveilleux que lui-même. Et pourtant, quel triomphe c'était !

Deux cents trirèmes s'avançaient, fleuries de la poupe à la proue, toutes verdoyantes de branches d'olivier, ornées de bandelettes comme le front des convives dans une fête : n'étaient-elles pas parées pour le banquet de la gloire? Sur le pont s'amoncelaient les trophées : cuirasses et boucliers formaient la lourde base des pyramides de métal ; elles s'achevaient en un buisson de lances, de glaives et de dards qui jetaient avec brusquerie leurs étincellements, comme si l'on eût agité un miroir à mille facettes en plein soleil. Les casques entassés étaient des lingots d'or.

Les vaincus enchaînés venaient à la suite, sur leurs galères captives, par milliers. Il y avait des Spartiates en tunique rouge avec de longs cheveux, des regards farouches ; des Péloponésiens bigarrés, aux chlamydes brunes, blanches ou bleues, et des Thraces qui avaient l'air de bêtes sauvages sous leurs peaux de chèvres. Mais les Perses demeuraient somptueux, et l'on aurait dit d'autant de Xerxès avec leurs colliers, leurs mitres, leurs bracelets et leurs ceintures bariolées. Tout l'Orient captif défilait. A cette vue, Athènes se sentait encore une fois la reine du monde. Elle devait à Alcibiade d'éprouver à nouveau l'ivresse de Salamine et de Marathon, et son orgueil flatté se consolait de ce rêve perdu : l'empire de Sicile.

Elle avait hâte d'étreindre celui qui venait de la rétablir dans sa gloire et de la rendre à elle-même. Mais Alcibiade, bien que le navire fût arrêté, ne se pressait pas de descendre. On eût dit qu'il hésitait.

Au moment de débarquer, il sentait une appréhension soudaine. Ce peuple qu'il avait devant lui était le même qui avait failli tuer Périclès et Aspasie, qui l'avait condamné à mort par une sentence encore lisible sur la pierre de ses monuments. Il se rappelait ces mots de l'Olympien sur le monstre aux mille têtes, sur le Démos insaisissable : « En le contenant, je

le sentais toujours frémir. Pas un instant, je ne fus tranquille après la victoire. »

Après Cyzique, Byzance et Abydos, le vainqueur pouvait craindre encore.

Le murmure du peuple impatient montait de plus en plus, dominant celui de la mer ; cette majesté plébéienne souffrait difficilement qu'on la fît attendre. Des grondements d'irritation commençaient à se mêler aux clameurs d'un amour furieux.

Tandis que le stratège Théramène, mécontent de voir le fils de Clinias accaparer tous les hommages, gardait un silence farouche, Thrasylle toucha le bras du triomphateur.

— Descends, Alcibiade, — lui dit-il. — Tu entends : le peuple te réclame ; tu ne saurais tarder davantage.

Alcibiade n'hésita plus : il voyait venir à lui parmi la foule son ami Euryptolème, conduisant les délégués de toutes les hétairies qui avaient voté son rappel : avec eux venaient ses parents, ses fidèles, ses parasites familiers, les adorateurs de son génie, de sa beauté, de sa fortune. Le Victorieux leur ouvrit à tous les bras.

Les applaudissements et les acclamations firent trembler le rivage. On lui jetait des fleurs, ce qui ne s'était jamais fait pour aucun des sauveurs de la patrie. On lui offrait des couronnes d'or, parce qu'il était un roi, des couronnes d'airain parce qu'il était un héros. Les vieillards le montraient aux enfants, fiers d'avoir vu naître le prodige de cette destinée. Des citoyens tâchaient d'arriver jusqu'à lui pour baiser avec superstition les franges de sa cuirasse, de nobles femmes inclinaient sur sa main leur visage en pleurs. L'amour d'un peuple l'étouffait en le serrant comme une proie.

Il méprisa, en ce moment, toute autre volupté qu'il avait pu connaître. Maintenant seulement il était le Bien-Aimé. Il recevait le baiser de la Patrie ! Jamais les plus belles lèvres ne lui en avaient donné de tel. Sa pensée remonta vers les dieux, en qui, subitement, il venait de croire. Il les remercia. Et si cet instant était le dernier de son existence, si le poignard d'un ennemi devait jaillir tout à coup de cette foule pour le tuer dans son triomphe, il accepta joyeusement de mourir ainsi.

Elle était arrivée pour lui l'heure de pourpre et d'or où flambe toute la vie. Son cœur déborda, si vaste pourtant, et qui avait contenu tant d'ambition et de désir, tant de force et tant d'orgueil ! Il arriva une chose miraculeuse : Alcibiade pleura. Jamais le peuple n'avait vu ses larmes.

Cependant, retardée par la faiblesse de son âge, mais soutenue et poussée par le plus saint des amours, sa mère Dinomaché, à travers la foule, était parvenue jusqu'à lui. Ses deux mains se posaient sur les épaules d'un enfant à demi caché dans ses longs voiles, le fils d'Hipparète. Elle le lâcha et ses bras s'ouvrirent, tandis que le Victorieux magnifique l'attirait à soi toute tremblante. Alcibiade étreignait sa mère. L'orgueil d'avoir enfanté le plus beau des Grecs, le plus aimé et le plus triomphant, paya celle-ci des souffrances d'une longue vie.

Le regard de Dinomaché ne le quittait plus ; pouvait-elle, en un instant, apaiser une soif de dix années? Enfin, il la repoussa doucement, car le peuple s'impatientait de nouveau.

— O mon fils, — dit-elle, — reviens-tu enfin auprès de moi ramené par une paisible destinée? J'ai tant vieilli que je n'ai plus de force pour l'inquiétude et la souffrance.

Alcibiade sourit sans répondre. Il n'y aurait jamais de paix pour lui ni pour celles qui l'aimaient, depuis l'errante Timandra qui s'était vouée à le suivre, jusqu'à la patiente Dinomaché qui l'avait attendu dans la vieillesse et la solitude.

Mais déjà le cortège s'était mis en marche vers Athène., en suivant les Longs-Murs. La mer étincelait à sa droite ; elle tressaillait doucement. Elle semblait partager la joie de cette Ville pour qui elle était de tout temps une alliée et une amie. Ne lui avait-elle pas donné ses premières victoires? La puissance athénienne naquit sur les flots le jour où fut lancée la première trirème. Et c'est du golfe de Salamine que se leva la liberté grecque, éblouissante. Aussi la mer chantait avec la même allégresse que le peuple, pour le retour du Bien-Aimé.

A quelque temps de là revinrent les plus augustes et les plus mystérieuses de toutes les grandes fêtes : les Éleusinies, qui avaient donné matière à la formidable accusation portée jadis contre Alcibiade.

Elles duraient neuf jours.

Le premier, la foule des Mystes se réunissait à Éleusis ; le second, ils se plongeaient dans les eaux purifiantes de la mer ; le troisième, on sacrifiait aux deux Déesses ; le quatrième, les prêtres portaient en procession la corbeille de Déméter ; le cinquième, les initiés couraient en agitant des torches autour du sanctuaire.

Le sixième jour était celui qui offrait le spectacle le plus curieux et le plus magnifique. Sur la Voie Sacrée, qui part du Céramique, un peuple de pèlerins accompagnait, dans son voyage d'Athènes à Éleusis, la statue d'Iacchos, le Bacchos populaire qui se plaît au tumulte des buveurs et à leurs cris injurieux. Son culte, qui se ressentait de l'étrangeté d'un temps très ancien, comportait à la fois des hymnes, des quolibets et des farces bruyantes.

Les Grands Mystères, effrayants et consolateurs, pleins d'épouvantements et de promesses ; les Jeux Gymniques, où prenaient part les athlètes de toute la Grèce ; les Petits Mystères et les Libations en l'honneur des Déesses remplissaient la fin de la Neuvaine sacrée. Mais, pour la foule de non-initiés, pour tous ceux qui n'avaient point de part aux faveurs mystiques dispensées par l'Hiérophante dans la nuit redoutable, le pèlerinage sur la Voie Sacrée à la suite d'Iacchos était la vraie fête parmi toutes ces fêtes. Divertissements pieux, spectacles et prétexte à folies, tous les instincts du peuple y trouvaient satisfaction.

Or, depuis sept ans, il n'avait plus lieu. Installés à Décélie, en pleine Attique, les Spartiates tenaient la campagne ; Agis s'appliquait à la ravager. En soutenant la querelle de Sparte, le roi outragé par Alcibiade vengeait interminablement sa propre injure. Ainsi, les chemins qui conduisaient au temple se trouvaient fermés. Les pèlerins s'y rendaient seulement par mer et en petit nombre.

Alcibiade décida de restituer aux Fêtes leur ancienne splendeur. Il voulut donner ce couronnement à son triomphe et, en même temps, effacer de l'esprit du peuple jusqu'au souvenir de l'ancienne accusation. Il décréta donc que le pèlerinage des Éleusinies se ferait cette année par terre, dans la forme habituelle, et en suivant la Voie Sacrée.

Ce jour magnifique arriva. Toutes les dispositions d'Alcibiade étaient prises. Un détachement avait reconnu les environs de Décélie, et s'y tenait pour prévenir les attaques de l'ennemi ; d'autres gardaient Céphisia, Acharné et Thria ; des vedettes étaient placées au sommet du mont Icarios, surveillant l'entrée du Défilé Mystique. Les troupes, en force, gardaient la Voie Sacrée ; tout le long du chemin, les hoplites faisaient la haie.

Les pèlerins avançaient avec confiance entre de vivantes murailles de guerriers et ils louaient hautement Alcibiade. Jadis, on lui avait dû de pouvoir célébrer les Jeux Olympiques, malgré les Spartiates, dont l'armée était aux portes de l'Altis ; aujourd'hui, on lui devait de pouvoir accomplir, malgré eux, le Voyage saint avec la pompe accoutumée. Ils se sentaient encadrés par une force invincible, à voir étinceler les armes et les panaches onduler. Ils allaient en chantant, couronnés de myrtes, les torches aux mains.

Autour d'eux, riaient les champs, les vergers, les vignes ; les narcisses et les lauriers-roses rougissaient et doraient les bords du Céphise qu'ils traversèrent trois fois, et à chaque arrêt, un tumulte de voix, un brouhaha de rires, de plaisanteries, de clameurs, s'élevait en l'honneur du dieu Iacchos, dont le nom signifie vacarme. Une bacchanale se déchaînait pendant ces intervalles dionysiaques, puis la Théorie se remettait en marche gravement.

On entrait dans le Défilé Mystique, resserré entre le mont Icarios, tout rocailleux, et le mont Corydallos, assombri de mélèzes et de pins. Une sorte d'horreur religieuse saisissait les pèlerins pressés dans ce couloir. Mais bientôt le défilé s'élargissait et laissait s'épanouir une vue divine : le golfe Saronique, l'immortelle Salamine, la baie d'Éleusis, mystérieuse et fermée pour mieux garder les sublimes Secrets dont elle est dépositaire, les Lacs Salés, formés par la mer, et qui sont les pêcheries réservées aux prêtres des Déesses. Éleusis attendait les pèlerins au fond de l'anse mystique : déjà, on apercevait le temple et l'acropole.

Rivage sacré qui gardait aux initiés les joies de la mort, ou plutôt de la vie immortelle. C'est aussi là qu'un jour, pour donner à cette fête un surcroît de splendeur inoubliable,

Phryné, la plus belle des femmes, se baigna nue dans la mer, au moment où la Théorie passait.

Après les fêtes d'Éleusis, Alcibiade fut comme un dieu au milieu d'Athènes. On lui offrait la dictature, on le suppliait de se faire nommer roi. Et son maître Socrate, adorant en lui un reflet visible de l'essence divine, refusait maintenant de lui donner des conseils.

XXI

LA VICTIME

Or, depuis qu'Alcibiade était revenu triomphant dans sa patrie, ainsi qu'elle l'avait demandé aux dieux, le cœur de Théano, fille de Ménon et prêtresse d'Aglaure, était agité de secrètes terreurs.

Loin de s'abandonnner à la joie qu'elle aurait dû ressentir en le revoyant, placé par le destin au-dessus de la condition humaine, elle ne cessait de trembler pour lui. Elle regardait avec une sorte d'épouvante cette élévation d'où il pouvait être à chaque instant précipité, et elle n'ignorait point que les dieux se plaisent à ces brusques renversements de notre fortune, qui sont un de leurs jeux favoris. De tous les mortels, celui qu'ils ont aimé et choyé davantage était Tantale de Sipyle, jusque-là qu'ils le firent asseoir à leur table et lui donnèrent part à l'ambroisie qui rend immortel. Puis, il leur déplut, et par leur colère, il tomba de l'Olympe au fond du Tartare. Là, une pierre sans cesse oscillante menace éternellement son front, qui se leva jadis si superbe et qui ne fait plus désormais que se dérober toujours à l'écrasement toujours proche. Ainsi nous gouverna, de tout temps, le caprice des Olympiens.

Théano eut un songe dans lequel Alcibiade lui apparut, environné de gloire comme un dieu sur le sommet d'une montagne, au-dessus d'un peuple qui l'adorait en tendant vers lui des mains suppliantes. Tandis qu'elle le regardait, éblouie de cette vision, un coup de tonnerre déchira la voûte éthérée,

un signe de feu la parcourut, sinistre indice, à la gauche d'Alcibiade, qui tomba soudain dans un gouffre plus profond que le Barathre où l'on jette les criminels. Alors, elle s'éveilla.

Comme Théano s'était endormie après avoir invoqué Aglaure, dont elle était prêtresse, et la protectrice de la Ville, Athéné Polias, elle ne douta point que ce songe ne lui fût envoyé par elles, pour la confirmer dans ses craintes. Alors, elle les pria de lui faire savoir, par quelque autre marque, s'il n'était nul moyen de détourner ces présages du héros qu'elle aimait et de sauver cette tête si chère.

La nuit d'après, elle rêva encore et ce second rêve lui apporta leur réponse. Elle se vit elle-même, dans ses voiles de prêtresse, debout au bord d'un précipice, ayant devant elle Athènes, la campagne et la mer violette. Les Conseillères lui parlaient là un langage aisément intelligible pour elle, que l'on avait nourrie dans l'étude familière des oracles et des rites.

C'était à un rite en effet que l'avertissement surnaturel se rapportait, et il était fort anciennement connu dans toute l'Attique, depuis qu'Égée et les trois filles de Pandrose s'étaient jetés à bas de l'Acropole, pour obéir à l'ordre des dieux.

Le sacrifice volontaire de celui qui se précipitait dans un abîme [1] le réconciliait avec les Olympiens, s'il les avait offensés ou bien il obtenait le salut d'un autre, si la victime qui se sacrifiait était innocente. Après ces prières et ces songes, la fille de Ménon ne pouvait plus douter du devoir que lui prescrivait le ciel; elle remercia, joyeuse, les Amies qui l'éclairaient.

Ce jour-là, Théano, purifiée par le jeûne et par les eaux lustrales, ne descendit pas de l'Acropole. Elle resta jusqu'au coucher du soleil dans la grotte d'Aglaure; il n'y avait au logis, pour l'attendre, que son esclave Xanthia, car ses parents étaient morts dans la peste, et les deux vaillants jeunes hommes qu'elle avait appelés ses frères n'étaient point revenus de Sicile, ayant péri sous les murs de Syracuse en un combat ou langui jusqu'à la fin dans les Latomies affreuses. Elle pouvait donc ne penser qu'au seul Alcibiade, de même qu'elle était libre de mourir pour lui.

Elle y pensa tout le jour.

1. Katakremnismos.

Hélios triomphant fit flamber l'Hymette et le Pentélique, alluma dans la plaine l'incendie de midi, blanchit de sa clarté implacable les oliviers d'Académos, noya dans le feu les tombeaux du Céramique et donna aux colonnades des temples une scintillante vibration d'or. Théano rêvait d'Alcibiade, et parmi cette fournaise de vie, s'exaltait à l'idée que, pour lui, elle allait mourir.

Le soleil déclina. Les jeux du soir sur la campagne se répandirent en grandes ombres, îles flottantes d'une mer de lumière. Puis le crépuscule amena les Heures voilées qui se couronnent de népenthès. Comme Héraclès sur son bûcher, l'astre s'était couché sur Salamine en flammes, mais promptement le brasier s'était éteint, parmi des fumées violettes et des éclairs de soufre. Le beau golfe Saronique, qui brillait tout à l'heure comme les émaux de Perse, n'était plus qu'une opale alanguie.

Théano rêvait toujours, mais elle avait quitté la grotte d'Aglaure ; elle se tenait debout près du temple d'Athéné Victorieuse, qui se dresse sur un bastion isolé et surplombe le précipice. Elle avait choisi ce lieu pour être celui de sa mort amoureuse et mystique.

Elle contemplait encore celle du soleil, qui ressemblait aussi à un grand sacrifice religieux. L'astre laissait aux nues de longues traînées de son sang héroïque ; les vapeurs qui s'essoraient au-dessus de la tombe ardente où il venait de s'engloutir étaient les bouffées d'encens éparses autour d'un bûcher divin.

Demain, le soleil défunt renaîtrait plus splendide ; demain Alcibiade reparaîtrait plus glorieux devant Athènes dont il était le soleil, assuré de vivre parce que la vierge avait accepté de mourir pour lui.

Elle prit silencieusement et longuement congé de la colline sainte où son existence s'était écoulée parmi les rites, les processions, les prières. Elle revit la majesté des Propylées, et l'espace qui s'étend entre elles et le Parthénon, avec le peuple des statues éclatant le jour, mystérieux la nuit, le grand Quadrige de bronze et le Cheval de Troie et l'effigie géante d'Athéné Promachos. Elle revit le Parthénon avec la Salle des Vierges où elle avait travaillé, parmi des compagnes de

son âge au voile de la Déesse, et le Naos que remplissait de sa divinité l'image de Pallas. Elle contempla intérieurement une dernière fois toute la beauté qui revêtait ces hauteurs et qui l'entourait depuis qu'elle avait ouvert les yeux.

Elle fut heureuse de penser que cette beauté lui survivrait et s'accroîtrait toujours. N'avait-elle pas vu, dans sa courte existence, naître deux merveilles nouvelles, le temple d'Érechthée et ses cariatides qui, vêtues de la tunique ionienne aux plis transparents, portent avec tant de légèreté le faix de l'architrave, et cette chapelle d'Athéné Victorieuse, près de laquelle elle était, dont la frise retraçait les dernières victoires du Bien-Aimé dans le lointain Hellespont?

Elle bénit la montagne sainte, dont la splendeur ne périrait point ; elle bénit la vie pour sa force et sa grâce, la mort pour sa douceur et sa pitié. Elle bénit Alcibiade pour l'amour qu'il lui avait fait connaître sans le savoir. Car, elle l'avait dit un jour où l'on était venu lui demander des malédictions, elle n'était prêtresse que pour bénir. Elle n'était femme que pour aimer.

La nuit était venue, la lune éclatante s'emparait maintenant du ciel ; Athènes et la campagne étaient toutes blanches ; la mer Égée resplendissait d'un bleu sombre traversé par des rivières d'argent.

La prêtresse, debout au bord du gouffre dans ses voiles candides, ouvrit les bras comme un oiseau étend ses ailes, et se laissa tomber dans la nuit.

Mais son sacrifice ne devait pas sauver Alcibiade.

XXII

ÉPILOGUE

Sur la terrasse du château fort qu'il s'était fait construire dans la Chersonèse, à Niconticos, Alcibiade regardait la mer. Il vivait là maintenant dans la solitude, avec les deux plus fidèles compagnons de sa vie, Arcas, son vieil esclave, et Timandra, sa maîtresse, son esclave aussi.

Le peuple l'avait disgracié pour la seconde fois.

Alcibiade regardait toujours les flots, moins dangereux que la foule.

Il tressaillit, A quelque distance, la mer se couvrait de navires. La flotte athénienne arrivait. A l'embouchure du Fleuve de la Chèvre, elle s'arrêta, elle jeta l'ancre.

Ægos-Potamos ! L'histoire ne devait plus oublier ce nom.

D'un seul coup d'œil, Alcibiade jugea la situation. Toute cette armée navale venait se mettre à la merci de Lysandre, embusqué à Lampsaque, sur la côte opposée. Le mouillage choisi était détestable ; le pays n'offrant aucune ressource, les marins seraient obligés chaque jour d'aller jusqu'aux cantonnements assez éloignés, pour y prendre ce dont ils auraient besoin. Quelles facilités pour une surprise de l'ennemi !

Fut-ce une inspiration de ce patriotisme que les injustices répétées de la Patrie n'avaient pu éteindre en lui? Ou la révolte d'un homme du métier qui voit des incapables en train de commettre une faute absurde et voudrait l'empêcher? Alcibiade quitta aussitôt la terrasse, monta à cheval et courut vers le camp. Le galop de l'étalon thrace faisait voler le sable du rivage, le vent avait fraîchi et l'embrun fouettait le visage du cavalier.

Bientôt, la bête fumante s'arrêta à l'entrée du camp. La sentinelle reconnut Alcibiade et ne put retenir un cri de joie. Mais il ne parut pas l'entendre et dit seulement à l'homme d'un ton bref :

— Conduis-moi à la tente des Stratèges.

Le soldat obéit et guida son ancien général à travers le cantonnement. Le Pavillon du Conseil se trouvait assez loin de là. Tandis qu'Alcibiade et son guide avançaient, un frémissement courut d'une tente à l'autre, les hoplites sortaient un à un, regardaient, s'interrogeaient. Beaucoup avaient servi sous Alcibiade, ils l'avaient deviné de loin, ils éprouvaient la même agitation que le cheval qui sent venir son maître. Ils étaient anxieux et joyeux. Quel destin leur apportait-il?

Les stratèges étaient à conférer sous leur tente. A la vue d'Alcibiade, ils parurent surpris et mécontents.

— Que nous veux-tu? — lui demanda l'un d'eux, Tydée, le plus hardi.

Il leur dit ses craintes pour la flotte exposée à toutes les attaques dans ce mouillage hasardeux, surtout de la part d'un adversaire aussi rusé et aussi prompt qu'était Lysandre. Tandis qu'il parlait, il les vit sourire dédaigneusement. Il ne se découragea point, et continua avec chaleur, emporté par l'amour de la patrie, ou par le zèle de son art. Il les pressa de quitter la place au plus vite et de cingler vers Sestos, où ils trouveraient un bon port.

Alors, ils l'interrompirent, haussant les épaules et poussant un rire affecté :

— Nous ne voulons pas t'écouter davantage, — déclara Tydée, parlant pour tous les autres. — Ce n'est pas toi qui commandes ici, c'est nous. Sors et dorénavant garde-toi d'approcher de nos lignes sous aucun prétexte ; les sentinelles auront l'ordre de te traiter en ennemi. Sache donc, une fois pour toutes, que nous sommes résolus à ne plus te subir.

Alcibiade se retira en silence et lentement. Il remonta sur son cheval et traversa le camp de nouveau. Les soldats qui l'avaient reconnu accouraient, le suppliant de se mettre à leur tête. Il cachait son émotion et leur refusait d'un signe ; quelques-uns baisaient sa main, d'autres les rênes de l'étalon. Ils l'accompagnèrent jusqu'à la sortie du cantonnement.

Il revint au pas de sa monture, le long de la mer, vers le château.

Ce qu'il avait prédit arriva.

Pendant que la plupart des marins étaient à terre, Lysandre, sur une trirème, s'approcha et reconnut que presque tous les vaisseaux étaient abandonnés. Il retourna vers Lampsaque à force de rames, agitant un bouclier au bout d'une pique. Ce signal rallia autour de lui la flotte embusquée : elle fondit sur les navires athéniens, s'en empara.

Quand les marins revinrent du cantonnement par petits groupes, les hoplites, qui avaient déjà débarqué, les massacrèrent. Les vainqueurs firent trois mille prisonniers, qu'ils égorgèrent tous.

La flotte athénienne était détruite.

De son château, Alcibiade avait tout vu. Lorsque Timandra le rejoignit sur la terrasse, elle trouva son visage mouillé. Depuis son triomphe, c'était la seconde fois qu'il donnait ses larmes à la patrie.

. . . . . .

Callisthène à Alcibiade. Salut.

« Si tu pouvais voir, Alcibiade, l'état où les barbares ont réduit Athènes, tu lui pardonnerais jusqu'à sa dernière ingratitude envers toi ; tu n'aurais plus que de la pitié pour elle. Sache que d'abord nous avons souffert les rigueurs d'un investissement qui ne laissait plus parvenir jusqu'à nous aucune des choses les plus nécessaires à la vie. Ce que nous avions subi au début de cette guerre, il y a vingt ans, est peu de chose en comparaison. La mer, alors, était libre, nous faisions venir du bétail de l'Eubée et des poissons du golfe Saronique. Cette fois, lorsque Agis eut bloqué le Pirée, nous nous trouvâmes privés de nos dernières ressources. Nous avons payé le boisseau de blé trois cents drachmes au lieu de deux cents, et la médimne de sel quarante drachmes. J'ai entendu des hommes crier de faim, j'ai vu des femmes frapper avec désespoir leurs mamelles vides qui ne pouvaient plus allaiter leurs enfants.

» Alors nous avons envoyé des députés aux Éphores de Sparte, pour traiter de la paix à tout prix.

» Traiter, quelle dérision ! L'agneau discute-t-il avec le loup? Lacédémone et ses alliés délibérèrent de notre sort. Thèbes voulait que tous les Athéniens fussent passés au fil de l'épée ; Corinthe l'approuvait. Croirais-tu que c'est Lysandre qui nous a défendus? « Vous ne pouvez pas, dit-il, détruire » une ville qui a jadis bien mérité de la Grèce, au temps » des guerres médiques. »

» Enfin, on nous a fait grâce. A quelles conditions !

» O magnifique Alcibiade, si tu t'étais trouvé là quand les députés nous apportèrent la réponse de Sparte, certainement tu te serais voilé la face de honte ! Il y avait de quoi humilier tout Athénien jusqu'à cet excès où l'on refuse de vivre. Nous devions livrer nos forteresses, laisser prendre aux Spartiates

ce qui nous reste encore de vaisseaux, abandonner toutes nos conquêtes et nous contenter désormais du seul territoire de l'Attique. Nous nous engagions enfin à n'avoir plus que douze navires de guerre. Une alliance éternelle avec l'ennemie qui venait de nous écraser scellait notre servitude.

» Ceci était l'humiliation suprême : nous devions, de nos propres mains, jeter à bas les Longs-Murs, ces Murs bâtis par Cimon et qui, reliant l'Acropole à la mer, sont à la fois notre défense et notre orgueil.

» Rien de tout cela ne nous fut épargné. Le seizième jour du mois de munychion, les Tuniques Rouges entraient dans la Ville. O Alcibiade, c'était l'anniversaire de Salamine ! A ce souvenir, nous aurions pleuré si nous n'avions craint de donner à nos ennemis trop de joie. La journée était belle comme pour une fête : les dieux n'avaient pas pitié.

» Nos trirèmes brûlaient au Pirée ; la mer et le ciel étaient en feu. Les Spartiates arrivèrent aux portes de la Ville. Si longtemps qu'il me faille survivre à la Patrie, je n'oublierai jamais l'arrogance de cet Agis lorsqu'il poussa son cheval et lui fit franchir notre seuil. Il se dressait sur sa selle, son regard s'emparait d'Athènes pour la posséder ou la détruire. Je vis qu'il regardait surtout avec haine la beauté de nos monuments, cette beauté attique que Sparte feint de mépriser et qu'elle envie. Peut-être ne songeait-il pas à la Ville seulement, mais à l'Athénien qui avait fait triompher Athènes à son foyer spartiate — à toi, Alcibiade.

» Et j'ai vu la chose inexpiable qui efface tout autre souvenir : les citoyens forcés de prendre en main le pic et la pioche pour démolir nos murs, nos murs sacrés. Les hoplites de Lacédémone les regardaient et riaient couronnés de fleurs ; ils avaient tiré du Céramique les pallaques aux joues fardées. Elles chantaient, elles dansaient. Les murailles saintes tombaient pierre à pierre, aux sons de la flûte des courtisanes. »

Ainsi parlait Callishène, dans sa lettre, qu'Alcibiade achevait de lire sur cette même terrasse d'où il avait contemplé la bataille. Quelque temps après, un navire marchand qui venait d'atterrir sur la côte de Chersonèse lui apportait d'autres nouvelles : le peuple athénien, sous la menace des piques lacédé-

moniennes, avait abdiqué son indépendance qui inquiétait encore ses ennemis. Il venait de se donner non pas un seul tyran, mais trente, et le premier acte de ceux-ci avait été de bannir le fils de Clinias, qui n'était jusqu'alors qu'un exilé volontaire; Théramène, son rival, avait combattu cette mesure, non certes qu'il le voulût épargner, mais il le jugeait plus dangereux, absent et libre, que présent et surveillé. On passa outre à ses remontrances.

Vers ce temps, les Spartiates, sur ses conseils, songèrent à se défaire d'Alcibiade.

Celui-ci ne se jugeait plus en sûreté dans son château sur le rivage. Il partit, emmenant Timandra, avec toutes ses richesses, ses chevaux, ses armes, ses bijoux, ses meubles. Une caravane le suivait; il voyageait en satrape. Et il allait chez un satrape, son ancien ennemi Pharnabaze, le maître de l'Hellespont. Il recommençait ce même jeu qui lui avait réussi à Sparte et en Ionie : de tels transfuges ne sont-ils pas toujours sûrs d'être accueillis?

Il allait en Phrygie, à la conquête d'une nouvelle fortune. Il suivit jusqu'au Bosphore le littoral de Thrace ; il passa le détroit sur un navire byzantin. En route, il fit rencontre, dans les montagnes de Bithynie, d'une bande de Thraces pillards qui l'assaillirent : il abandonna tout son argent, ses chevaux, ses armes, pour conserver sa liberté et celle de sa compagne. Que lui importait d'être volé? L'amitié de Pharnabaze lui ferait retrouver plus qu'il n'avait perdu.

Le Satrape était à Dactylion, dans la Petite Phrygie. D'abord qu'il vit Alcibiade, il lui ouvrit les bras.

— Voilà donc, — s'écria-t-il, — l'homme le plus extraordinaire de la Grèce que la Grèce n'a pas su conserver !

Et pour lui marquer la joie qu'il avait de posséder un tel hôte il lui donna aussitôt le revenu de la ville de Grynion, en Mysie, qui dépassait cinquante talents.

Alcibiade était venu auprès de Pharnabaze avec de grands desseins ; la faveur du Satrape n'était pour lui qu'un moyen d'obtenir mieux. Il lui fallait un sauf-conduit pour se rendre à Suze, à la cour d'Artaxerxès. Le rebelle Cyrus, avec le concours de Sparte, levait des troupes contre celui-ci en Ionie ;

Artaxerxès l'ignorait encore : sitôt averti par Alcibiade, il ne manquerait point, pour punir les Spartiates, de passer du côté d'Athènes. Cette fois l'alliance persique n'était plus un vain mot, les circonstances mettaient dans les mains du proscrit un levier assez fort pour ébranler l'auguste inertie du Monarque.

Le génie d'Alcibiade se portait encore au secours de la patrie. Il allait sans doute la sauver.

Ce fut alors que ses ennemis décidèrent de le faire mourir.

Il était en route pour la mission qu'il s'était donnée, lorsque Lysandre reçut en Thrace un message des Trente, par lequel ils lui demandaient de les débarrasser du seul citoyen qu'ils craignissent. Lysandre était une âme cruelle et fourbe. Il disait qu'on doit amuser les hommes avec des serments comme les enfants avec des osselets ; après la bataille d'Ægos-Potamos, il avait égorgé de sa main son prisonnier, Philoclès, un des généraux vaincus. Pourtant, il refusa d'être l'assassin d'Alcibiade.

Alors les Tyrans s'adressèrent aux Éphores de Sparte, implacables par patriotisme, au roi Agis et à sa haine, qui ne s'était encore satisfaite que sur la Ville et n'avait pu jusqu'à présent saisir l'ennemi qu'elle poursuivait depuis huit années.

Dans le rustique palais de Laconie, auprès d'une femme toujours belle mais flétrie par le souci, vivait un enfant plus gracieux que ne sont d'ordinaire les enfants de Sparte, un petit prince déshérité qui ne régnerait pas, que sa mère appelait devant tous Léotychide, et Alcibiade en secret. Lorsque parfois Agis rentrait dans sa demeure, en revenant d'une expédition, son visage s'assombrissait et la colère crispait ses poings guerriers, tandis que son frère plus jeune le regardait, avec un air d'indifférence. Celui-ci s'appelait Agésilas, il était faible et boiteux ; cette disgrâce physique, si rare à Sparte, le faisait remarquer. Il semblait doux, presque timide. Il devait être plus tard un grand roi.

L'époux de Timéa et les Éphores, s'étant consultés, envoyèrent à Lysandre une scytale pour lui ordonner formellement de faire tuer Alcibiade. Le Spartiate ne pouvait désobéir. Mais il se dit qu'une telle besogne convenait moins à un Grec

qu'à un Barbare, et il transmit la scytale à Pharnabaze, pour qu'il exécutât l'ordre, à sa place.

— L'alliance entre la Perse et Lacédémone sera rompue, si tu refuses, — dit-il.

Tuer son hôte ! Même à cet Asiatique, le crime parut monstrueux. Un dieu, peut-être le même qui conseillait Socrate, devait protéger Alcibiade, accumulant les obstacles pour retarder la fureur de ses ennemis.

Mais ce n'était qu'un retard. Pas plus que Lysandre à ses chefs, Pharnabaze ne pouvait résister à ses alliés de Sparte. Il parla à son oncle Magée et à son frère Suzamithrès ; il est des services qu'on ne se refuse point entre si proches parents. Ils consentirent à lui épargner un forfait contre les lois de l'hospitalité.

Alcibiade était déjà parti, et sur le chemin de Suze.

Pendant quelques centaines de stades, il avait descendu vers la mer, puis rejoint la grande route qui, de Sardes, se dirige vers la capitale de l'empire. Elle est la plus directe et la plus commode, car elle traverse des villes, et dans les intervalles, le voyageur rencontre des hôtelleries, nommées Maisons Royales, où il peut loger. Ces avantages sont d'importance pour celui qui doit accomplir un trajet aussi long ; il faut trois mois pour se rendre de Sardes à Suze, en faisant cent cinquante stades par jour.

L'automne commençait : Alcibiade n'arriverait qu'au milieu de l'hiver, qui n'est point à craindre dans ces régions heureuses. Il voyageait à petites journées, avec les fidèles compagnons de tous ses exils, Arcas l'Arcadien, et Timandra, l'ancienne courtisane, l'esclave et la maîtresse, également sûrs et soumis.

Autour de lui, la Phrygie était un beau désert : les plaines bleuissaient entre les montagnes comme la mer entre les falaises, et Alcibiade se rappelait les grands horizons de Thessalie. Des souffles puissants et salubres parcouraient sans cesse cette pastorale immensité. Au milieu des pensées qui occupaient l'âme d'Alcibiade, à la veille d'une telle entreprise, parfois quelque rêverie s'insinuait, venue de la Phrygie d'Homère, de Pâris que combattit son aïeul Ajax de Salamine, et il

songeait aux siècles évanouis, dont cette contrée était le tombeau.

C'est ainsi qu'il arriva au bourg de Mélissa, voisin du mont Élopos. Ses assassins y étaient déjà.

Suivis de nombreux cavaliers, Magée et Suzamithrès se firent secrètement reconnaître des principaux habitants comme des envoyés du Satrape, et les sommèrent de leur prêter main-forte dans l'accomplissement de leur mission. Après quoi, ils se cachèrent et attendirent Alcibiade. Mais, quand il vint avec sa petite escorte, ils n'osèrent pas l'attaquer, eux que protégeaient tant de complices et de satellites. Pourtant, ces deux Perses n'étaient point lâches. Mais le nom d'Alcibiade leur faisait peur.

Jusqu'à la nuit, ils restèrent dissimulés dans la cour d'une maison voisine de celle où il était entré ; ils s'y tenaient aux aguets. De leur cachette, ils purent reconnaître la chambre où son lit était préparé : son épée était au chevet. A un certain moment, il sortit. La nuit était venue ; Suzamithrès, qui était agile, se glissa dans la maison et prit l'épée. Il se sauva sans avoir été vu.

Maintenant, Alcibiade, avant de se reposer, s'entretenait dans la chambre avec sa maîtresse. Mais c'était Timandra surtout qui parlait ; pour lui, il paraissait sombre. Pendant quelque temps, elle essaya de le distraire en plaisantant, car elle était d'un naturel vif et enjoué. Mais il s'obstinait à ne point sortir de sa mélancolie, si bien qu'elle finit par s'inquiéter.

— Qu'as-tu donc? — lui demanda-t-elle. — Jamais je ne t'ai vu ce front morose. Sais-tu de quoi tu as l'air en ce moment? D'un de ces philosophes, disciples maussades de Pythagore, qui promènent dans Athènes leur face pâle, creusée par le jeûne, et leur barbe négligée. Fi donc, mon cher Alcibiade! Si tu te présentes devant le Grand-Roi avec une pareille mine, il prendra une singulière idée de nos Athéniens, à te voir ainsi, toi le plus Athénien de tous.

Elle réussit à le faire sourire et il passa la main dans ses cheveux qu'il aimait. Puis il répondit :

— Tu te moqueras de moi, femme, si je t'avoue la vérité,

et tu auras raison. Malgré moi, je me laisse troubler par des rêves que j'ai faits, ces deux dernières nuits.

— Quels rêves?

La voix de Timandra avait changé tout à coup, et cessait de feindre la gaîté. Cette femme était superstitieuse, et, par-dessus tout, elle croyait aux songes.

— J'ai rêvé, — dit lentement Alcibiade, — que tu m'avais revêtu de tes plus riches habits. J'étais couché sur tes genoux, tu peignais mes cheveux et tu fardais mon visage. Moi, je demeurais insensible, comme un cadavre. Il me semblait que j'étais déjà mort et que tu prenais ces soins en vue de mon ensevelissement prochain... Tu inclinais ton visage sur le mien, et, longuement, tu baisais ma bouche. Mais je ne sentais pas ton baiser. J'étais comme une de ces momies liées de bandelettes, dont la face peinte clôt ses yeux dans les sarcophages d'Égypte, sous un masque d'or... Ensuite...

— Ensuite? — demanda-t-elle, haletante.

— J'ai fait un autre rêve... Magée, l'oncle de Pharnabaze, me poursuivait, l'épée à la main... Je le reconnaissais, bien que je ne l'aie vu qu'à peine un instant chez le Satrape... Il m'atteignait et il me coupait la gorge.

— Tais-toi !

Elle avait porté ses belles mains à ses joues devenues soudain glacées ; elle enfonçait ses ongles dans la chair délicate, et ses épaules frissonnaient.

Alcibiade poursuivit et ne semblait plus parler qu'à soi-même.

— Dois-je vraiment mourir bientôt et mourir ainsi? Certes, je n'ai jamais craint la mort. Mais il me semble que je devrais vivre encore pour Athènes et pour moi. Il est de grandes choses que je n'ai pas faites. Socrate disait : « Il y a en lui quelque chose de divin. » Si je mourais maintenant, aurais-je manifesté suffisamment ce divin qu'il reconnaissait en moi?

Timandra jeta un éclat de rire sonore et faux dans la nuit.

— Laisse tes chimères et tes fantaisies. Magée est bien loin de nous en ce moment. Il n'y a qu'une chose vraie dans tes rêves : mon baiser. Méchant, qui ne l'as pas senti et qui oses me le dire ! Sentiras-tu celui-ci, au moins?

Ses lèvres s'étaient collées à celles du Bien-Aimé. La nuit

d'automne était descendue depuis longtemps sur la plaine de Phrygie. Aucune rumeur ne sortait plus des maisons ni des champs. Les amants s'embrassèrent pour la dernière fois.

Les meurtriers sortirent de la maison voisine, un à un, avec des glaives, des piques, des flèches. Magée et Suzamithrès les conduisaient.

Au moment d'entrer, les Perses, de nouveau, reculèrent : la peur défendait seule contre eux le seuil du héros. Ils se consultèrent à voix basse pendant quelques instants. Ils ne s'éloignèrent pas : ils continuaient d'aller et de venir autour du lieu que la crainte leur interdisait. Quelques-uns portaient dans leurs bras, entassées, des choses qu'on ne pouvait reconnaître au milieu de l'obscurité.

Alcibiade dormait.

Le bruissement des flammes, une fumée âcre qui le suffoquait, le réveillèrent. Il comprit. Les ennemis de ses rêves l'avaient rejoint ; ils voulaient le brûler vif. L'éclat du brasier les lui fit voir.

Il sauta du lit, il chercha son épée : elle avait disparu. Il prit le poignard de son esclave, il jeta sur soi des couvertures et des hardes pour traverser le feu, enroula un manteau autour de son bras gauche en guise de bouclier. Puis il s'élança au dehors, parmi le crépitement des étincelles et les tourbillons de la fumée. Quand il sortit, demi-nu, sans une brûlure, de la mer de flamme qui rugissait, la face illuminée par le brasier, les lâches crurent voir un de ces dieux du feu qu'adorent les Cabires. Ils se sauvèrent ; une horde fuyait devant un homme.

Quand ils furent à distance, ils s'arrêtèrent, se retournèrent. Une nuée de flèches traversa l'espace.

Alcibiade tomba.

Ils n'osaient pas s'approcher encore. Lorsqu'ils virent qu'il ne faisait plus aucun mouvement, ils vinrent en hésitant près de lui, comme le chasseur vient au lion abattu, craignant un dernier sursaut de la redoutable victime. Mais le lion ne bougeait plus.

Alors, comme dans le rêve d'Alcibiade, Magée trancha la tête du héros. Il l'éleva à la hauteur de la sienne, son regard

affronta le regard mort, car il ne craignait que les vivants. Une rosée de pourpre tomba de ce col d'ivoire sur la terre phrygienne. Jamais la face du Bien-Aimé n'avait été plus belle.

Les Perses s'en allèrent ; ils devaient rapporter à Pharnabaze ce trophée qui était la preuve de leur obéissance.

Quand ils furent partis, on vit sortir deux formes de la maison incendiée ; elles traversaient sans y prendre garde la fumée et la flamme. C'était Arcas avec Timandra.

Pieusement, la courtisane lava et parfuma le corps décapité ; ses lèvres se posèrent sur les membres glacés avant de les ensevelir, comme le songe l'avait prédit, dans ses plus belles robes ; puis, aidée de l'esclave, elle porta le Bien-Aimé dans la demeure ardente qui devait être son bûcher sans hymnes et sans myrrhe, mais non sans pleurs.

Un demi-siècle après, Rome, victorieuse des Samnites, élevait sur l'ordre d'Apollon une statue au fils de Clinias, comme au plus vaillant des Grecs. Plus tard, Hadrien faisait ériger au lieu même de sa mort une image en marbre de Paros et ordonnait en son honneur des sacrifices annuels comme on fait pour les héros et pour les demi-dieux. Les derniers des Grecs, les Byzantins, placèrent son effigie dans leur gymnase. Et maintenant que la Grèce n'est plus, les femmes aiment toujours à travers la mort le Bien-Aimé, comme les Grecques aimaient Adonis.

MAXIME FORMONT

L'ÉCHEC DU PLAN XVII[1]

I. — Nomination du général Joffre en 1911 au commandement suprême

Au moment où se produisit le 1er juillet 1911 l'incident d'Agadir, M. Messimy était depuis la veille ministre de la Guerre. Le général alors désigné pour prendre, en cas de guerre, le commandement en chef du groupe des armées du Nord-Est était le général Michel, vice-président du Conseil Supérieur de la Guerre. D'après le décret de 1890 sur le service d'état-major, son major général devait être le chef d'état-major général lui-même.

En réalité l'organisation du haut commandement que nous avions depuis plus de vingt ans était peu satisfaisante. Elle n'assurait au vice-président du Conseil Supérieur de la Guerre, général en chef désigné, aucune autorité sur l'état-major de l'armée chargé de préparer l'organisation, l'instruction, la mobilisation et la concentration des armées qu'il aurait à commander. D'autre part les généraux, membres du Conseil Supérieur de la Guerre, eux-mêmes désignés pour prendre éventuellement le commandement de ces armées, n'avaient pas leurs états-majors constitués et n'avaient à peu près aucune action sur les troupes qu'ils devaient avoir sous leurs ordres.

Cependant il semble bien que de 1890 à 1911 il y ait tou-

1. Rappelons qu'en commençant, le 15 février dernier, la publication d'une étude sur le plan XVII, la Direction de la *Revue* s'était déclarée prête à accueillir les études contradictoires qui pourraient lui être adressées sur ce sujet par tout témoin ou acteur qualifié.

jours eu entente suffisante entre le général en chef désigné et l'état-major de l'armée. Mais au printemps 1911, un incident survint à la suite de deux conférences faites aux officiers de l'état-major de l'armée par le chef du 3e bureau sur la crise de l'offensive. Cet incident révéla une divergence de vues profonde entre le général en chef désigné parlant au nom du Conseil Supérieur de la Guerre et le conférencier.

Celui-ci, le lieutenant-colonel de Grandmaison, était le chef d'une jeune école ardente et bien décidée à faire prévaloir ses idées et à pousser ses adeptes au premier rang [1].

Le différend fut tranché par le ministre, alors M. Berteaux, en faveur du commandement, c'est-à-dire du général Michel. Le chef d'état-major général fut remplacé par le chef du cabinet du ministre, général Dubail; le lieutenant-colonel de Grandmaison fut affecté à un régiment d'infanterie. Mais l'incident avait fait beaucoup de bruit : le Parlement s'était inquiété de l'organisation de notre haut commandement ; une question au Sénat, une interpellation à la Chambre au cours desquelles les explications et les théories du nouveau ministre, général Goiran, ne parurent pas satisfaisantes, avaient amené la chute du ministère.

Une nouvelle organisation du haut commandement donnant au général en chef éventuel l'autorité nécessaire sur l'état-major de l'armée ne semblait pas devoir entraîner *a priori* un changement de personnes. Mais le général Michel s'était attaqué à forte partie. M. Messimy, par ses idées, ses attaches et son entourage, était évidemment bien plutôt de l'école Grandmaison que de l'école Michel. Il suffit pour s'en rendre compte de relire les dépositions qu'il a faites devant la Commission d'enquête sur la métallurgie. Sous la menace allemande d'Agadir, il se préoccupe d'abord de la valeur de notre commandant en chef : il le convoque, il l'interroge, il le juge ! Il le trouve, dit-il, en défaut sur un certain nombre de questions importantes [2].

1. Voir *le Plan XVII*, par ***, dans la *Revue de Paris* du 15 février 1920, p. 711 et suivantes, et les procès-verbaux de la Commission d'enquête sur la métallurgie, 1re partie, p. 159.

2. Déposition de M. Messimy le 30 mai 1919, procès-verbaux de la Commission d'enquête sur la métallurgie, 1re partie, p. 131.

D'autre part, dans sa déposition du 13 mai 1919 [1], le général Michel affirme, lui, que dès les premiers jours M. Messimy a essayé de lui persuader qu'il n'avait pas la confiance de l'armée. Quoi qu'il en soit, la résolution du ministre est rapidement prise. Il remplacera le général Michel ! Par qui? Par le général Gallieni [2]. C'est le plus capable et le plus digne. Mais le général se récuse, affirme M. Messimy ; d'abord parce qu'il est colonial, puis parce qu'il aurait exprimé au ministre son sentiment sur le général Michel en tant que généralissime [3]. Le ministre prendra donc le général Pau. Mais, sur une question que lui pose le ministre lui-même, cet officier général exprime la volonté d'être écouté pour le choix et la nomination des officiers généraux, et M. Messimy n'insiste pas. Alors ce sera le général Joffre. Il acceptera sous la pression du général Pau, à la condition d'avoir pour le seconder le général de Castelnau. Ainsi le ministre qui, en pleine crise d'Agadir, n'avait pas hésité à changer un général en chef qu'il jugeait insuffisant, n'a pas eu l'énergie d'imposer la charge du commandement à ceux qu'il jugeait le plus capables de l'exercer : ni à Gallieni, ni à Pau [4].

En définitive le général Joffre est choisi : il est désigné pour prendre éventuellement le commandement du groupe des armées du Nord-Est. Le 28 juillet 1911 un décret le nomme chef d'état-major général. Il aura sous ses ordres le chef d'état-major de l'armée et trois sous-chefs d'état-major dont le premier, le général de Castelnau, chargé de la direction des 2e, 3e et 4e bureaux, deviendra en cas de guerre son major général. Dépendant directement du ministre, ayant sous ses ordres le Conseil Supérieur de la Guerre, le Comité d'état-major et l'état-major de l'armée, le général Joffre aura sur toute l'armée (instruction, manœuvres, préparation

1. Mêmes procès-verbaux, p. 102.
2. Même déposition de M. Messimy, p. 132-133-134.
3. Procès-verbaux de la Commission d'enquête sur la métallurgie, 1re partie, p. 125.
4. On a dit et on a écrit que c'est en raison de leur âge que ni Gallieni, ni Pau ne pouvaient être choisis. C'est faux. Le général Gallieni ne devait atteindre la limite d'âge que le 29 avril 1914 et ses services antérieurs justifiaient son maintien sans limite d'âge. Le général Pau ne devait avoir soixante-cinq ans que le 29 décembre 1913.

à la guerre, mobilisation, concentration, etc.), un pouvoir que nul n'avait eu avant lui.

En fait on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que pendant les trois années qui ont précédé la guerre le général Joffre a été à peu près omnipotent. Il a obtenu *tout* ce qu'il a voulu, il a pu faire *tout* ce qui lui semblait bon. Maître à peu près absolu de l'avancement, pendant cette période, nul n'a été nommé général, nul général n'a obtenu un commandement sans qu'il eût tout au moins donné son assentiment. Quelle a été son œuvre?

II. — Le plan XVII, œuvre personnelle du général Joffre

Quelques publicistes ont cherché à amoindrir le rôle du général Joffre dans l'œuvre dont il a, c'est incontestable, « *l'entière responsabilité* ». Au lieu de s'en prendre à lui-même, on incrimine assez volontiers cet organe anonyme, « l'*état-major* ». Ce pelé, ce galeux est coupable de toutes les erreurs. Peut-être, un jour, des mémoires particuliers permettront-ils à 'historien de rechercher quelle a pu être, sur les conceptions et les décisions du général Joffre, l'influence des diverses personnalités qui l'entouraient : généraux du Conseil Supérieur de la Guerre, chef ou sous-chefs de l'état-major de l'armée, officiers du Comité d'état-major, officiers de grades inférieurs placés dans son entourage immédiat.

Dans la *Revue de Paris*, *** [1], certainement bien informé, prétend : « Le plan d'opérations initial exprime une résultante : il est moins l'œuvre d'un homme que « *la composante des jugements d'une collectivité plus ou moins restreinte* ».

Par là, *** entend-il atténuer la responsabilité du général Joffre dans la conception et la mise à exécution du plan XVII, ou bien revendiquer une part de la gloire de cette conception et de cette exécution pour une « *collectivité* » qu'il n'a malheureusement pas définie? Est-ce ainsi que le général Joffre et son entourage ont compris le rôle du commandement et de son aide organique : l'état-major? Le commandement doit-il

1. *Revue de Paris* du 15 février 1920, p. 700.

vraiment subir l'impulsion de ses subordonnés ou, au contraire, leur donner ses directives, leur imposer ses idées, ses volontés, ses décisions, dont l'état-major n'a qu'à assurer l'exécution? En tout cas, si une collectivité quelconque devait avoir une influence sur la conception du plan d'opérations, il n'y avait de vraiment qualifié pour cela que le Conseil Supérieur de la Guerre. Or il n'a pas été consulté. Cela résulte des dépositions mêmes, toutes faites sous la foi du serment, à la Commission d'enquête sur la métallurgie, par le maréchal Joffre, et par les généraux de Castelnau, Ruffey, Maunoury, Berthelot, etc. Les généraux de Castelnau, Ruffey et Maunoury « *ont ignoré* » le plan d'opérations [1].

Le général Berthelot [2], pour son compte, déclare que le plan d'opérations ne peut pas être fait *a priori*, mais que, pour l'établir, il faut savoir ce que l'ennemi fait ou va faire. Il répond au président que l'on a attendu forcément le jour de la mobilisation pour faire le plan d'opérations, — que nous ne pouvions avoir au début qu'une *attitude défensive*, — que nous ne pouvions prendre l'offensive avant de savoir de quel côté se trouvait le gros des forces allemandes. En définitive, d'après lui, le plan d'opérations se fait au fur et à mesure des renseignements reçus sur l'ennemi.

C'est d'ailleurs ainsi que cela s'est passé, et c'était certainement la conception du général Joffre, car dans sa déposition faite le 4 juillet 1919, il a déclaré qu'« *un plan d'opérations est une idée qu'on a dans la tête, mais qu'on ne met pas sur du papier* »; et d'ailleurs que « *le plan de concentration* » est « *fonction du plan d'opérations* » !

On est donc en droit de conclure, contrairement à ce que *** a exposé :

1° Que le plan d'opérations d'après lequel a été établi le plan XVII, a bien été une conception du général Joffre *lui-même*, conception qui lui a été personnelle, et que n'ont connue ni le général de Castelnau, son sous-chef d'état-major chargé des opérations lors de l'établissement du plan XVII, ni le Conseil Supérieur de la Guerre,

2° Que la conception de l'offensive, telle qu'elle a été attri-

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 121 et 162.
2. Id., 2e partie, p. 122 et 123.

buée par *** au général Joffre dans son exposé, est singulièrement démentie par la façon dont l'offensive a été envisagée, et pratiquée en août 1914 par le général Joffre et par le général Berthelot qui fut alors l'aide-major général chargé des opérations.

Quant au plan de concentration « *fonction du plan d'opérations* », une partie seulement aurait été communiquée aux généraux d'armée, la partie qui les intéressait personnellement [1], l'ensemble du plan leur restant inconnu. Mais le général Berthelot a eu soin de faire remarquer que les chefs d'état-major des armées connaissaient, *eux*, la *totalité* du plan de concentration puisqu'ils avaient participé à l'établissement de ce plan. Cette remarque est caractéristique : les chefs d'état-major étaient mis au courant, leurs généraux, non. Méthode coutumière à ce petit clan d'officiers à qui l'armée a appliqué le juste surnom de « Jeunes-Turcs ».

Quelle a pu être leur influence sur les idées et les décisions du général Joffre? Nul ne peut le dire. Il faut donc bien s'en tenir à la vérité réglementaire du commandement qui commande à des subordonnés qui obéissent. C'est d'ailleurs ce qu'a toujours fait le général Joffre avec une ténacité et une autorité absolues vis-à-vis de ses subordonnés immédiats, ses commandants d'armée. Ce sont eux qui avaient peut-être qualité pour lui exposer leurs opinions et leurs idées, et qui plus que tous autres pouvaient lui faire connaître et discuter avec lui ce que *** appelle « *les idées répandues dans la foule* ». Nous avons vu qu'il ne leur a pas demandé leur avis pour les questions les plus importantes : d'autre part il ressort nettement de la déposition du général Berthelot et de la sienne, qu'il n'entendait nullement laisser discuter ni la concentration, ni les opérations, qu'il voulait donner des ordres et ne pas demander d'avis. Ceux qui ont essayé de donner leur opinion ont été rabroués, ceux qui, au début de la guerre, ont insisté et exposé plus ou moins vivement des opinions contraires à celles du G. Q. G., les généraux Ruffey et Lanrezac, ont été sacrifiés.

Le plan XVII est bien l'œuvre du général Joffre. L'idée qu'il a eue dans la tête, qu'il n'a pas mise alors sur le papier, mais

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 122.

dont le plan XVII a été fonction, nous la connaissons d'une façon certaine aujourd'hui. Le maréchal l'a déclaré :

L'intention du général en chef était de se porter toutes forces réunies à l'attaque des armées allemandes, et cela en deux actions principales se développant : l'une à droite entre les Vosges et la Moselle, l'autre à gauche au nord de la ligne Verdun-Metz. Ces deux actions devaient être étroitement soudées par des forces agissant sur les Hauts de Meuse et en Woëvre.

III. — Le plan XVII et la doctrine de l'offensive

Dès 1911, le général Joffre avait donc la volonté expresse, dit ***, de préparer un plan de campagne offensif ; et il lui en fait gloire comme d'une chose toute nouvelle. Évidemment très bien renseigné, il s'efforce de faire ressortir la supériorité du plan XVII à ce point de vue sur les plans antérieurs, bien qu'il reconnaisse d'autre part que certains de ces plans envisageaient aussi cette offensive.

« *Attendre d'avoir toutes ses forces réunies pour attaquer* », c'est fort sage, mais est-ce donc autre chose que d'attendre, comme dans les plans précédents, la fin de la concentration pour prendre l'offensive? Or jusque-là tout permettait de croire que les Allemands, ayant l'initiative de l'agression, un système de voies ferrées plus complet, la volonté d'attaquer, auraient les premiers réuni toutes leurs forces et pris les premiers l'offensive. Le général Joffre n'a vraiment rien innové : en définitive l'attaque des Allemands sur Liége et la Belgique l'a réduit à garder sur son aile gauche jusqu'au 20 août une attitude strictement défensive. L'espace seul, qui de ce côté séparait les deux adversaires, lui a donné le temps de déclencher l'attaque qu'il avait préparée et qui est venue se heurter à l'attaque allemande. Qui donc pourrait croire que Saussier, Jamont, Brugère, de Lacroix, Trémeau ou Michel, ayant à appliquer un des plans précédents, et ayant la chance de terminer la concentration avant l'attaque allemande, seraient restés figés dans leurs lignes à l'attendre?

Ce ne sont ni le lieutenant-colonel de Grandmaison ni ses adeptes qui ont introduit la doctrine de l'offensive dans l'armée française où elle avait été quelque peu oubliée au

début de la guerre de 1870. Dès 1878 on la préconisait dans tous les cours de nos écoles d'officiers : depuis une trentaine d'années tous nos règlements en faisaient ressortir la supériorité sur la défensive. Dans toutes les manœuvres, petites ou grandes, quelles que fussent les dispositions prises et les péripéties du combat, la défensive avait toujours tort, toujours le défenseur était déclaré vaincu ! On peut dire que depuis longtemps, en 1911, la volonté de l'offensive était ancrée dans l'âme de tous les officiers français.

Au dire de ***, les deux conférences du lieutenant-colonel de Grandmaison se gravèrent dans l'esprit de notre haut commandement au point qu'on en retrouve les principes strictement appliqués dans « *le plan de guerre* » de 1911 [1]. Et plus loin *** expose la doctrine de Grandmaison qui peut se résumer comme il suit :

L'attaque est la meilleure des sûretés : il faut donc réduire, sinon supprimer, les détachements dits de sûreté, pour pouvoir attaquer avec tout son monde.

Il ne faut pas se préoccuper d'avoir un front égal ou supérieur à celui de l'adversaire, ni s'inquiéter que ce front soit plus petit que celui de l'ennemi. Dans ce cas, on lui fera « *le coup d'Austerlitz* », c'est-à-dire, on crèvera son centre.

Enfin, tout plan offensif, même mal engagé doit être poursuivi avec obstination et vigueur, c'est le meilleur moyen de réussir.

Le général en chef voulait, une fois ses forces réunies, attaquer les armées allemandes : à droite, entre les Vosges et la Moselle, à gauche au nord de la ligne Verdun-Metz, une armée masquant cette place forte. *** nous explique que le plan XVII permettait à nos armées de commencer leurs opérations actives à partir du douzième jour de la mobilisation. Or *rien* n'a entravé la concentration. Le 13 août, le général en chef a eu toutes ses forces réunies; *rien* ne l'a empêché par conséquent « *d'imposer à l'ennemi la bataille immédiate totale dans laquelle il se jetterait,* dit *** [2], *sans regarder en arrière* ».

Cependant il a déjà fait maladroitement attaquer et battre le 7e corps d'armée dans la tentative sur Mulhouse,

1. *Revue de Paris* du 15 février 1920, p. 711.
2. *Revue de Paris* du 15 février 1920, p. 722.

offensive lancée avec des moyens insuffisants avant d'avoir réuni toutes ses forces. Le 14 août il commence bien son attaque, mais sur la moitié de son front seulement, à droite, là où l'ennemi est resté sur la défensive et l'attend dans une région qu'il sait difficile et savamment fortifiée. A gauche, le général Joffre reste hésitant, et du 14 au 20 août il attend pour prendre sa décision. C'est que de ce côté l'attaque allemande sur Liége et la Belgique maîtrise sa volonté : il veut savoir, il veut être renseigné sur l'ennemi avant d'agir. Il perd de vue la doctrine et n'ose plus exécuter son plan tel qu'il l'a conçu, il attend que l'attaque allemande se soit dessinée pour tenter « *le coup d'Austerlitz* ». La préparation est mauvaise, les moyens sont insuffisants, le « coup d'Austerlitz » est raté ; il manque de se transformer en un nouveau « *coup de Sedan* ».

IV. — Le plan XVII. — Organisation et mobilisation emploi des réserves

Lorsque le général Joffre prit en 1911 les fonctions de chef d'état-major général, le général Regnault [1], sous-chef d'état-major depuis dix-huit mois, crut devoir lui exposer l'intérêt qu'il y aurait à adopter tout de suite pour le plan XVI une *variante* dont la préparation était complètement terminée. Cette variante devait modifier la concentration en augmentant le nombre de corps d'armée débarqués au nord de la ligne Paris-Metz [2].

Le général Joffre lui répondit que c'était inutile ; qu'on allait faire un plan nouveau et que ce plan serait applicable au printemps 1912 [3]. Il était donc bien résolu à faire œuvre nouvelle et à la faire rapidement.

Pour refaire le plan de mobilisation et de concentration, la première question à étudier et à trancher était évidemment l'organisation et l'emploi des réserves. Il s'agissait d'examiner

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 1re partie, p. 162.
2. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, déposition Messimy, p. 150. (Cette variante n° 1 aurait été adoptée en septembre 1911, sous la rubrique Plan 16 *bis*.)
3. Le nouveau plan n° XVII n'a été applicable qu'au printemps 1914.

quelles étaient les ressources fournies par le recrutement et de déterminer les forces qu'il était possible de mobiliser et d'amener en première ligne. Or un corps d'armée mobilisé comporte un effectif de 38 000 hommes environ ; la mise sur pied de guerre de tous nos corps actifs ne devait donc guère employer que 800 000 hommes, et nous avions plusieurs millions de soldats à mobiliser.

En 1911, sous le régime du plan XVI, chaque régiment d'infanterie mobilisait un régiment de réserve à trois bataillons. Dans chaque corps d'armée les huit régiments de réserve ainsi formés servaient à constituer :

1° Deux d'entre eux une brigade de six bataillons qui était ajoutée comme une 5e brigade au corps d'armée correspondant;

2° Quatre autres une division de réserve à deux brigades (12 bataillons), et le plan XVI amenait ainsi en ligne 22 divisions de réserve.

Les deux derniers régiments devaient être employés dans les places fortes.

Il eût donc été possible de constituer dans chaque corps d'armée un corps de réserve à huit régiments de trois bataillons comme le corps actif. Cela eût été d'autant plus facile en 1914 que la nouvelle loi de recrutement, en incorporant un an plus tôt la classe 1913, a laissé disponible une classe de réservistes instruits de plus.

Sans même envisager une nouvelle organisation, l'application pure et simple, le développement de ce qui avait été fait jusqu'alors aurait amené le général Joffre à organiser vingt ou vingt et un corps d'armée de réserve dans le plan XVII. En entrant dans cette voie et en cherchant à réaliser semblable organisation, il se fût aperçu sans doute [1] que nos ressources en armement (fusils, mitrailleuses, canons de 75, munitions d'infanterie et d'artillerie) ainsi qu'en habillement, étaient insuffisantes. Il aurait pu prendre les mesures nécessaires pour les compléter. Le général Joffre n'en jugea pas ainsi. Pour assurer un meilleur encadrement des bataillons de réserve, le moyen qu'il trouva fut d'en diminuer le nombre. Les régiments actifs ne formèrent plus que des régiments de réserve à deux bataillons. Dans chaque corps d'armée, deux

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 157.

régiments de réserve furent affectés au corps d'armée actif, non pas embrigadés comme dans le plan XVI, non pas affectés organiquement chacun à une des divisions actives, comme l'affirme par erreur le maréchal Joffre, dans sa déposition écrite [1], mais bien comme deux unités distinctes à la disposition du commandant de corps d'armée. Les six autres formèrent une division de réserve.

D'après la *Répartition des troupes françaises au 1er mai 1914*, il y avait en France 519 bataillons d'infanterie, 31 bataillons de chasseurs à pied et deux groupes de bataillons de zouaves [2]. Comme les bataillons de chasseurs étaient à six compagnies, que deux d'entre eux équivalaient à un régiment, quatre à une brigade, on voit qu'il eût été possible de former avec nos bataillons actifs de France mis sur pied de guerre, 23 corps d'armée actifs et demi ou 47 divisions. En y ajoutant les deux divisions du corps colonial, et les deux brigades coloniales qui ont été mobilisées en août 1914, les trois divisions d'Algérie nos 37, 38 et 45e [3], et la division du Maroc qui ont été amenées en France, il est évident que le général Joffre a disposé en 1914 d'assez de bataillons actifs pour pouvoir former et mettre en ligne, *s'il l'eût voulu*, 54 divisions d'infanterie, l'équivalent de 27 corps actifs. En y ajoutant les 20 ou 21 corps de réserve qu'il aurait pu organiser, comme il a été dit plus haut, il aurait pu opposer aux forces allemandes 94 divisions, dont 54 actives et 40 de réserve, l'équivalent de 47 corps d'armée, ce qui eût employé environ 1 800 000 hommes. D'après le maréchal [4], le plan XVII aurait amené en 1914, dans la zone des armées, 73 divisions d'infanterie, dont 25 de réserve. Dans la *Revue de Paris* [5], *** compte une division de réserve de moins, 72 divisions en tout dont 24 de réserve. Il semble bien qu'il y ait eu en réalité 48 divisions actives, en comptant pour une division

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 137.

2. *L'Einteilung des deutschen Heeres* indique qu'au 1er avril 1914 il y avait en Allemagne 669 bataillons actifs, de quoi former 27 corps d'armée.

3. Les 37e et 38e divisions et la division du Maroc ont été engagées dans la bataille des frontières, la 45e division n'a pu être engagée qu'à la bataille de la Marne dans l'armée du général Maunoury.

4. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 146 et 137.

5. *Revue de Paris* du 1er avril 1920, p. 512.

les deux brigades coloniales mobilisées en outre du corps colonial ; et 26 divisions de réserve. En tout 74 divisions, l'équivalent de 37 corps d'armée, environ 1 400 000 hommes.

La comparaison de ces chiffres qui résument d'une part ce qui aurait pu être fait en se conformant simplement aux errements anciens, et ce qui a été fait, autorise à conclure que l'organisation adoptée par le général Joffre nous a privés, en 1914, de 10 corps d'armée, de 20 divisions d'infanterie.

Les chiffres officiels suivants confirment ce qui précède :

A la séance de la Chambre des députés, en comité secret, du 17 juin 1916 (*Journal officiel* du 25 octobre 1919, page 27), le ministre de la Guerre a donné les indications suivantes sur la situation de nos effectifs dans la *zone des armées* (troupes, services, étapes, etc.). Au début des opérations, il y avait dans cette zone 1 900 000 hommes. Au 1er mai 1916, il y avait dans cette zone 2 753 000 hommes, soit une augmentation de 853 000 hommes. A cette date, il est vrai, on avait incorporé trois classes nouvelles, environ 600 000 hommes de plus. Mais le ministre fait connaître qu'à la même date du 1er mai 1916, le total général de nos pertes définitives (morts, prisonniers, disparus et réformés) s'élevait à 1 281 000 hommes. Si du total du chiffre des pertes et de l'augmentation d'effectif réalisé l'on retranche le total des trois classes incorporées, on voit que, par une organisation suffisamment avisée, le général Joffre aurait pu amener dès le début des opérations 1 500 000 hommes de plus dans la zone des armées. Il aurait pu avoir dans cette zone pour le premier choc 3 400 000 hommes au lieu de 1 900 000 hommes.

D'où vient ce dédain du nombre, d'une augmentation d'effectifs considérable qu'il était facile de s'assurer? Pourquoi ce million de réservistes inemployés dont parlait Jaurès? Le haut commandement avait-il pour les formations de réserve cette « *âme de marâtre* [1] » qu'avait pour elles M. Messimy, alors ministre de la Guerre? Tous se sont-ils trompés comme lui sur ce point?

D'ailleurs, pour affirmer, comme il l'a fait en 1919 [2], qu'en

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, p. 145.

2. M. Messimy a reconnu son erreur devant la Commission d'enquête. « *Il* « *est certain*, a-t-il déclaré, que les formations de réserve avaient une valeur

1914 les divisions de réserve n'avaient aucune valeur offensive, il fallait que M. Messimy ignorât que l'armée du général Pau, qui a repris Mulhouse à la bataille de Dornach, était composée en grande partie de divisions de réserve. Divisions de réserve aussi, celles qui, le 25 août, ont remporté à Étain le succès dont il a été tant question à la Commission d'enquête. Divisions de réserve, celles du général de Lamaze qui le 5 septembre ont entamé victorieusement la bataille de la Marne. Divisions de réserve, toutes celles dont on s'est servi côte à côte avec nos corps d'armée actifs et qui nous ont donné le nombre nécessaire pour gagner sur la Marne la bataille perdue sur les frontières.

V. — Le plan XVII. — Ce que l'on savait de l'armée allemande. — La situation en 1911

On n'ignorait cependant, ni à l'état-major de l'armée, ni au Conseil Supérieur de la guerre, combien les Allemands se préoccupaient de l'organisation de leurs réserves. On n'avait pas oublié que, dès le début de la guerre de 1870, les Allemands avaient amené en ligne contre Metz une division de landwehr, et que d'autres avaient suivi. On savait combien la formation hâtive des corps d'armée français de la défense nationale les avait surpris et inquiétés ; combien malgré leur médiocrité ces formations improvisées les avaient gênés en retardant leur triomphe ! Les Allemands avaient pu, tout comme nous, se demander ce qui serait arrivé si, au lieu d'entrer en ligne en novembre et en décembre, ces corps d'armée, si médiocres qu'ils fussent, avaient été en mesure d'intervenir à la fin du mois d'août 1870. Ils n'étaient pas gens à laisser les Français préparer et employer des formations de réserve sans se tenir prêts à se servir des leurs. Nous le savions.

Du mois de mars 1910 au mois de juillet 1911 [1], le service

« défensive infiniment supérieure à celle que *nous* croyions, mais elles n'avaient « aucune valeur offensive ! » — *Nous*, c'est-à-dire l'entourage du ministre et du général Joffre.

1. Pendant cette période, le 2e bureau de l'état-major de l'armée et le service des renseignements ont été sous les ordres du général Regnault, sous-chef d'état-major général.

des renseignements dans ses rapports n'a cessé de signaler régulièrement l'existence des régiments de réserve, leur organisation et leur composition, les soins apportés à leur encadrement. On connaissait leurs appels réguliers dans les camps, l'instruction qu'ils y recevaient, les manœuvres auxquelles ils participaient. Leur formation en divisions et en corps de réserve était connue. On n'ignorait pas que la mise à la retraite prématurée de nombreux officiers généraux, tel Hindenburg, permettrait de leur assurer un bon commandement. Dans les exercices d'état-major, dont certains ont été connus de nous, les corps d'armée de réserve étaient employés à côté des corps d'armée actifs, les armées formées uniquement de corps actifs étant réservées aux ailes où le parti comptait chercher la décision.

En 1911, le service des renseignements fit parvenir à l'état-major de l'armée la critique par le général de Moltke, chef d'état-major général, d'un exercice sur la carte exécuté quelques années auparavant par le Grand État-Major allemand, critique qui fut, comme tous les documents intéressants, communiquée au Conseil Supérieur de la Guerre. Cette critique par celui qui devait conduire les armées allemandes en 1914, faisait ressortir : que les Allemands considéraient l'emploi des corps de réserve à côté des corps actifs comme de règle dans l'armée allemande aussi bien que dans l'armée française ; que seule la nécessité pour les armées allemandes d'atteindre l'armée française derrière sa barrière de forteresses entraînerait la violation de la neutralité belge ; enfin que dans ce dernier cas la masse principale allemande se trouverait à droite, la gauche restant strictement sur la défensive.

Tous ces renseignements répétés et concordants donnaient une certitude, celle que les Allemands mobiliseraient des corps d'armée de réserve et les emploieraient à côté de leurs corps d'armée actifs. Cette certitude, le sous-chef d'état-major général de 1911 l'avait, ainsi que ses subordonnés d'alors, et en quittant ses fonctions la chose était tellement évidente pour lui, que, sans se douter qu'il allait ainsi à l'encontre de la doctrine admise au 4 *bis* [1], il n'a cessé de le dire dans toutes ses

1. Le 4 *bis* du boulevard des Invalides était le lieu où siégeait le Comité d'état-major et le Conseil Supérieur de la Guerre.

conversations ultérieures avec ses chefs, ses camarades et ses subordonnés. Cette certitude, le général Michel l'avait aussi, puisque c'est là la raison d'être de sa proposition de février 1911. C'était aussi celle du général Picquart, ancien ministre de la Guerre, exprimée quelques jours avant sa mort en janvier 1914, et de bien d'autres. Cette certitude, le général Joffre et les siens ne l'ont pas eue. Les renseignements parvenus à l'état-major de l'armée à partir d'août 1911 ont-ils infirmé à tort les renseignements précédents? Ou plutôt, convaincus de la non-valeur offensive des divisions de réserve, et bien résolus à ne pas les employer dans leurs premières attaques, ont-ils cru volontiers que les Allemands feraient comme eux? Se sont-ils figuré que les régiments de réserve allemands s'enfuiraient comme des moineaux devant les attaques furieuses de nos régiments actifs?

Ce qui est certain, c'est la persistance du dédain des formations de réserve. Au printemps 1914, le général Joffre prescrivit par une circulaire de ne pas employer les bataillons de réservistes comme les bataillons actifs, mais de les consacrer à toutes les besognes secondaires dont ils libéreraient les régiments du corps d'armée[1]. Ce qui est certain, c'est qu'en août 1914 aucune division de réserve ne devait participer aux offensives des armées. Elles devaient couvrir les flancs, organiser et tenir des positions défensives, comme à Vervins ou sur la Meuse : tout au plus devaient-elles remplacer dans « *l'investissement de Metz* » les divisions actives poussées en avant. Celles d'entre elles qui ont pu être engagées dans les premiers jours l'ont été par suite des événements, non par la volonté du commandement supérieur !

Bien que devant la Commission d'enquête le maréchal Joffre n'ait pas nettement reconnu l'erreur de son jugement sur la valeur des formations de réserve allemandes, elle est certaine. Seule en effet elle explique la persistance avec laquelle il s est si longtemps refusé à admettre la possibilité de la manœuvre allemande par la rive gauche de la Meuse, vers la vallée de l'Oise ; pourquoi il s'est figuré que si les

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 156. Dans sa déposition, le maréchal Joffre sans nier ces prescriptions a avancé que, « *dans tous les cas, il ne faut jamais prendre les choses au pied de la lettre* ».

Allemands étiraient leur droite aussi loin, leur centre serait affaibli au point de pouvoir être facilement crevé [1]. Cette erreur, *** l'attribue à ce que le « Haut Commandement français n'était pas ou était mal renseigné sur les possibilités militaires de l'Allemagne [2] ». Il se trompe. Les renseignements fournis au Haut Commandement français jusqu'au 28 juillet 1911 étaient parfaitement exacts, ils ont été confirmés par les événements de 1914. Pourquoi le général Joffre n'a-t-il pas fait état des renseignements antérieurs à sa prise de fonctions ?

La probabilité de l'attaque allemande par la Belgique avait depuis longtemps été envisagée par le Haut Commandement, elle avait été étudiée avec soin dans les divers exercices de l'état-major de l'armée.

En juillet 1911, le ministre de la Guerre savait depuis plus d'un an que l'intervention russe contre l'Allemagne ne se produirait plus dans les conditions qui avaient été fixées par la convention militaire primitive vieille de plus de quinze ans. On avait compté jusque-là sur une intervention immédiate, sur une sorte d'attaque brusquée contre l'Allemagne des 7 ou 800 000 hommes que la Russie avait en Pologne dès le temps de paix. A partir de 1910, les Russes soucieux, à la suite des leçons de la guerre japonaise, de donner un meilleur encadrement à leurs réserves d'hommes, avaient modifié leur mobilisation. Ils avaient retiré de Pologne une partie des troupes qu'ils y avaient précédemment, et les avaient éloignées de la frontière. Ils leur assuraient ainsi une mobilisation meilleure, mais retardaient naturellement leur concentration et leur arrivée en ligne. Un voyage du chef d'état-major de l'armée, général Dubail, avait été décidé pour la fin du mois d'août 1911, afin d'assurer une entente complète à ce sujet entre les deux armées. Le voyage eut lieu à la date fixée et le général Dubail a dû en rapporter au général Joffre des précisions satisfaisantes [3].

« Je lui explique, dit-il dans un rapport en parlant du tsar, que nous avons été amenés à concevoir une bataille décisive en Bel-

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 158.
2. *Revue de Paris* du 1er avril 1920, page 511.
3. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 1re partie. Déposition de M. Messimy, p. 149.

gique-Lorraine du quinzième au dix-huitième jour, et lui montre l'intérêt qu'il y aurait à obtenir vers la même époque le concours efficace de l'armée russe sous la forme d'une offensive décidée sur Berlin...

Le dix-huitième jour, en 1914, a été le 19 août. A quelle date s'est produite l'offensive de Rennenkampf?

En août 1911 le général Dubail, subordonné du général Joffre, évidemment parti en Russie avec ses instructions, a donc parlé à l'empereur d'une bataille en Belgique. C'est qu'en effet l'invasion de la Belgique par les Allemands était considérée comme *certaine*, et *certaine* aussi la riposte que nous ferions. Cette conviction que l'on avait de l'invasion des Allemands par la Belgique avait amené d'autre part, entre les états-majors anglais et français, les pourparlers dont il a été, à diverses reprises, question. A la suite de l'Entente cordiale les deux états-majors avaient eu de part et d'autre à se préoccuper des moyens que l'armée anglaise aurait d'intervenir sur le continent, si les agissements de l'Allemagne contre la France et la Belgique déterminaient l'Angleterre à prendre part à la guerre. Sur les instructions du ministre lui-même, notre attaché militaire à Londres, le colonel Huguet, s'était mis personnellement en rapport avec les officiers de l'état-major anglais. Mais les pourparlers qui s'étaient tenus tout d'abord en dehors du 2e bureau de l'état-major de l'armée n'aboutissaient pas.

Les Anglais demandaient à ne pas débarquer leurs troupes à l'est de la Seine, mais bien à Cherbourg et au Havre. Ils désiraient que la nourriture de leurs troupes débarquées fût assurée pendant les vingt premiers jours par l'armée française. Les chefs des 3e et 4e bureaux de l'état-major français, d'ailleurs très sceptiques sur la possibilité et l'efficacité d'une intervention de l'armée anglaise sur le continent, manifestaient peu d'empressement à satisfaire l'intermédiaire qui venait leur parler officieusement de cette question. Le débarquement au Havre et à Cherbourg entraînait l'obligation de consacrer à l'armée anglaise la ligne Caen-Rouen-Amiens indispensable à notre concentration. La nourriture de l'armée anglaise dans les vingt premiers jours de la mobilisation ne pouvait être assurée que par la création d'une

station-magasin pour laquelle il eût fallu demander des crédits aux Chambres françaises. Or toute cette préparation devait rester secrète ! En définitive les deux états-majors ainsi consultés officieusement et séparément n'arrivaient pas à s'entendre. Dès que le général Regnault, sous-chef d'état-major général, eut sous ses ordres les 3e et 4e bureaux et fut au courant de leurs objections, il souleva la question auprès du chef d'état-major général. Une entrevue fut décidée. Elle eut lieu à Paris au mois de juin 1911 sous la présidence du général Dubail; trois officiers anglais dont était celui qui est devenu le maréchal Wilson, le général Regnault et ses trois chefs de bureau ainsi que le colonel Huguet y assistaient. Après quelques explications nettes et cordiales l'entente fut rapidement faite entre officiers anglais et français et les bases furent arrêtées, d'après lesquelles furent préparés plus tard, sous la rubrique « W », les transports qui se firent en août 1914. Quant à l'Italie, les assurances formelles de notre ambassadeur, M. Barrère, avaient depuis plusieurs années rassuré l'état-major de l'armée. On savait que le pacte de la Triple-Alliance était strictement défensif et ne jouerait pas si l'agression ne venait pas de la France. Or nous savions bien qu'en aucun cas la France n'aurait la responsabilité de l'agression.

Telle était la situation au moment où, en 1911, le général Joffre eut à entreprendre *la préparation du plan XVII*.

VI. — La concentration du plan XVII

Le général de Castelnau a expliqué à la Commission d'enquête :

> Le plan de concentration, c'est l'ensemble des dispositions à réaliser pour réunir dans des conditions d'espace et de temps à déterminer et dans un dispositif approprié les troupes mobilisées éparses sur le territoire. C'est la réunion des moyens. Le plan d'opérations, ce sont les desseins arrêtés dans l'esprit du général en chef ou ses prévisions pour l'emploi de ses forces réunies.

Or on a vu que ce plan d'opérations, cette « *Idée* », le général Joffre entendait la garder dans sa tête et qu'il ne

l'avait pas mise sur le papier. Mais depuis il l'a fait connaître ; d'ailleurs c'est celle qu'il a mise à exécution ; on peut donc la juger en connaissance de cause.

L'Allemagne en nous attaquant pouvait : ou bien se conformer aux conventions diplomatiques et respecter les neutralités belge et helvétique, ou bien passer outre. Dans ce dernier cas, les armées allemandes pouvaient traverser la Suisse pour tourner au sud Belfort et notre barrière de forteresses et atteindre les vallées de la Marne et de la Seine. Au contraire, elles pouvaient passer par la Belgique pour nous attaquer par les vallées de la Meuse et de l'Oise. Puisque nous étions bien résolus à ne pas violer les premiers la neutralité de nos voisins, il était indispensable que le plan de concentration permît au général Joffre, dans chacune de ces trois hypothèses, d'entamer les opérations dans les conditions qu'il aurait conçues. L'hypothèse de la violation de la neutralité suisse paraissait la moins dangereuse pour la France, donc la moins vraisemblable. Le plan XVII s'en est peu préoccupé : au surplus, tel qu'il a été conçu, les forces concentrées à notre droite, et les divisions arrivant du sud-est auraient permis d'y faire face.

L'hypothèse de la violation de la Belgique était bien plus vraisemblable. C'était pour les armées allemandes la voie la plus courte et la plus facile vers Paris, par une région riche, où notre système de fortifications était le moins approprié à la guerre moderne. Cette hypothèse, le général Joffre l'a certainement méditée ; et il s'est demandé ce qu'il ferait, soit dans le cas où les armées allemandes se contenteraient d'atteindre les vallées de la Meuse et de la Sambre sans les dépasser, soit au contraire si, dépassant la Meuse pour atteindre les vallées de l'Oise et de la Somme, elles s'étendaient jusqu'à Lille. On ne peut s'imaginer un général en chef et son état-major préparant et étudiant pendant trois ans la guerre prochaine et n'envisageant pas cette dernière hypothèse, celle qui précisément s'est réalisée.

Quoi que puisse écrire ***, ou quelque autre interprète de la « *collectivité* », qui selon lui aurait inspiré le général Joffre, les déclarations du maréchal à la Commission d'enquête sont formelles à cet égard.

A la question suivante du président[1] :

Il nous a été expliqué que le plan de concentration tel qu'il était organisé et tel qu'il a vu le jour, avait soulevé les critiques de plusieurs membres du Conseil Supérieur de la Guerre et notamment des généraux Ruffey et Gallieni, parce que ce plan ne prévoyait pas l'hypothèse de l'invasion par la rive gauche de la Meuse, spécialement par Lille.

Le maréchal répond :

— *Cela m'étonne beaucoup, étant donné qu'à l'état-major nous avons toujours eu l'idée de l'attaque par là.*

Et plus loin : M. le président. :

— **Êtes-vous au courant de cette opinion qui considérait l'étirement de l'armée allemande jusqu'à Lille comme une chance heureuse pour la France?**

M. le maréchal Joffre répond :

— *Mais je l'estime encore et la preuve, c'est que notre bataille des frontières a été faite pour cela et si on avait réussi, nous avions toute la route ouverte !*

Ces déclarations expliquent les dispositions adoptées pour le plan XVII et leurs conséquences.

A la manœuvre allemande considérée certainement par lui comme seule vraisemblable, attaque contre notre gauche par le Luxembourg et la Belgique sans dépasser la Meuse et la Sambre, le général Joffre aurait pu vouloir riposter par la manœuvre inverse et prévoir la concentration d'une armée sur la rive gauche de la Meuse, armée capable d'agir sur le flanc ou les derrières de la droite allemande. Il suffisait pour cela, comme expose *** [2], de réserver à cet effet des troupes, soit en arrière de la frontière belge, soit dans la région parisienne à la poignée de l'éventail de nos voies ferrées, d'où le transport dans une direction quelconque pouvait être facile et rapide. Mais il eût fallu pour cela prendre une partie des effectifs consacrés à notre droite, ne plus y prévoir une forte offensive, et de ce côté se résigner, sinon à la défensive, du moins à ce que l'on a appelé longtemps des « *démonstrations* » offensives. Ce n'a pas été la conception du général Joffre.

A l'attaque allemande ne dépassant pas la Meuse, il entend

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, p. 155 et 158.
2. *Revue de Paris* du 15 février 1920, p. 721.

riposter par une attaque directe au nord de la ligne Verdun-Metz. D'autre part il estime que, si les Allemands s'étendent jusqu'à Bruxelles, Mons et Lille, notre attaque au nord de la ligne Verdun-Metz n'aura que plus de chances de succès et de plus grands résultats. Dans ce cas, ce sera le « *Coup d'Austerlitz* ». Il ne modifiera donc rien à l'attaque qu'il entend préparer et qui, selon lui, répond le mieux aux deux hypothèses. Cette conception est bien celle du général Joffre, car le 14 juin 1912, le général de Castelnau, son sous-chef d'état-major, parlant en son nom à M. le député Vandamne et au général Lebas réunis pour examiner avec lui la question du déclassement de Lille, leur disait [1] :

Mesurez la distance qui sépare Malmédy de Lille et calculez le développement dangereux pour les troupes allemandes d'un mouvement aussi excentrique par rapport à leur ligne d'invasion. Ce serait une grave imprudence de leur part. *Mais ils ne commettront pas cette faute et nous n'aurons pas cette chance-là !*

Si invraisemblable que lui parût la manœuvre qui a été exécutée par la droite allemande, le général en chef se croyait donc, sans modifier les dispositions prises, tout prêt à en profiter.

Cependant *** affirme que le débordement allemand de 1914 était soupçonné à l'avance.

Manœuvre invraisemblable ou soupçonnée mais non pas redoutée, le général Joffre ne pouvait y croire ! Malgré tous les indices révélateurs, le 14 août 1914 à 13 heures, les trois généraux Joffre, Belin et Berthelot ont été unanimes à déclarer au général Lanrezac [2] que les Allemands n'étaient pas en mesure d'opérer avec de grandes forces à l'ouest de la Meuse.

Le plan XVII, le plan de concentration, est fait : c'est lui qui sera appliqué en 1914.

En première ligne, de Belfort à Hirson, 18 corps d'armée et 8 divisions de réserve seront répartis en quatre armées.

L'aile droite comprend deux armées : la 1re, général Dubail (5 corps d'armée et 2 divisions de cavalerie) et la 2e, général de Castelnau (5 corps d'armée, 3 divisions de réserve et 2 divi-

1. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 1re partie, p. 182 et 194.
2. *Le Plan de campagne français*, par le général Lanrezac, p. 78.

sions de cavalerie). Elle sera chargée de l'attaque entre les Vosges et la Moselle et se concentre entre Toul et Belfort.

L'aile gauche avec deux armées également : la 3e, général Ruffey (3 corps d'armée, 3 divisions de réserve, 1 division de cavalerie) et la 5e, général Lanrezac (5 corps d'armée, 2 divisions de réserve, une division de cavalerie), sera chargée de l'attaque au nord de la ligne Verdun-Metz. Elle se concentre de Commercy à Hirson, le gros de la 3e armée dans la région de Verdun, le gros de la 5e armée dans la région de Vouziers à Rethel.

Étant données la composition des 2e, 6e, 14e et 15e corps d'armée et l'adjonction à la 2e armée d'une brigade coloniale, on voit que l'aile droite a, dans chaque armée, la valeur de 11 divisions actives et qu'elle dispose en tout de 25 divisions d'infanterie. A la 3e armée, il y a l'équivalent de 8 divisions d'infanterie et l'ensemble de l'aile gauche avec la brigade du 2e corps détachée au corps Sordet comprend 23 divisions d'infanterie et demie. L'attaque de droite dispose donc de une division et demie d'infanterie de plus que celle de gauche.

En deuxième ligne, une armée, la 4e, général de Langle de Cary (3 corps d'armée dont un, le corps colonial, aura une 5e brigade) sera concentrée dans la région de Saint-Dizier-Bar-le-Duc. De là elle pourra venir appuyer soit l'attaque de droite, soit celle de gauche. Dans le cas où dès le début il paraîtrait utile de la consacrer à l'attaque de gauche, une *variante* permet de la concentrer plus au nord, vers Sainte-Menehould.

Enfin deux groupes de trois divisions de réserve, l'un en arrière de la droite, à Vesoul ; l'autre, à gauche, dans la région Hirson-Vervins, où il doit organiser une position fortifiée, restent à la disposition du général en chef. Celui-ci pourra disposer encore, au fur et à mesure de leur arrivée en France, des 3 divisions d'Algérie (37e, 38e, 45e), de la division du Maroc, et d'une brigade de chasseurs marocains ; et aussi de 12 divisions de réserve, du moins de celles qui ne sont pas affectées à des places fortes. En outre, les études faites prévoyaient la concentration de l'armée anglaise dans la région de Cambrai, mais pour une date plus éloignée que celle prévue pour notre offensive.

Du côté des Allemands, nous savons aujourd'hui par les dispositions mêmes qu'ils ont prises, quelle était la conception, la volonté allemande à laquelle allait se heurter la volonté de notre général en chef.

D'après *** [1], les Allemands auraient amené contre la France, en août 1914, 22 corps d'armée actifs, 15 corps et demi de réserve, et en formations d'ersatz et de landwehr, la valeur de 10 divisions d'infanterie, soit en tout 85 divisions. Or, d'après le document intitulé : « *Quatre mois de guerre* », qui a été publié par le G. Q. G. français en décembre 1914, les Allemands n'auraient employé contre nous en première ligne au début des hostilités que 21 corps d'armée actifs et 14 corps et demi de réserve, en outre, surtout en Alsace et un peu en Lorraine, 17 brigades mixtes « d'ersatz » (la valeur de 8 divisions et demie ou de 4 corps d'armée), le tout réparti en sept armées, savoir :

1re armée, von Klück, 4 corps actifs, 3 de réserve, au total 7 corps d'armée.
2e armée, von Bülow, 3 corps actifs, 3 de réserve, au total 6 corps d'armée.
3e armée, von Hausen, 2 corps actifs, 2 de réserve, au total 4 corps d'armée.
4e armée, prince de Wurtemberg, 2 corps actifs, 2 de réserve, au total 4 corps d'armée.
5e armée, Kronprinz impérial, 4 corps actifs, 3 1/2 de réserve, au total 6 1/2 corps d'armée.
6e armée, Kronprinz de Bavière, 4 corps actifs, 1 de réserve, au total 5 corps d'armée.
7e armée, von Heeringen, 2 corps actifs, 1 de réserve, au total 3 corps d'armée, avec des détachements de landwehr et d'ersatz.

Au total 35 corps et demi, soit 42 divisions actives, 29 de réserve, plus l'ersatz et la landwehr.

Mais, si l'on veut faire une comparaison équitable de la force numérique des armées allemande et française engagées en août 1914, du moment que l'on compte du côté allemand les formations d'ersatz et de landwehr, il faudrait ajouter aux 74 divisions d'infanterie françaises indiquées précédemment, les cinq divisions territoriales du général d'Amade, la garnison de Maubeuge et toutes les autres formations

1. *Revue de Paris* du 1er avril 1920, p. 512.

actives, de réserve ou territoriales existant en dehors des divisions de réserve dans les places ou les forts de la zone des armées.

En somme, à défaut d'une documentation authentique et complète, il semble bien qu'au début de la guerre les formations allemandes ou françaises opposées aient été à peu près équivalentes au point de vue numérique. La France a eu en plus, à sa gauche, l'appui effectif de 4 divisions anglaises et de 6 divisions d'armée belges.

Tout autant que le général Joffre, les Allemands sont résolus à prendre une offensive vigoureuse ; mais ils veulent contre la France une décision rapide qui, la mettant hors de cause, les laisse libres de se retourner du côté russe.

On ne s'attaquera pas directement à la barrière des forteresses françaises, on ira derrière elles chercher l'armée française ; on ira par le chemin le plus court et le plus facile, par la Belgique, par les vallons et les plaines de la rive gauche de la Meuse. Si la Belgique cède, ou si elle se contente de protester en retirant ses troupes sur Anvers, tant mieux, une armée d'avant-garde poussera jusqu'au contact des premières troupes françaises et, couverte par elle, la concentration, la préparation de l'attaque pourra se faire près de la frontière franco-belge. Si au contraire la Belgique résiste, tant pis (ou tant mieux peut-être dans les rêves pangermanistes), on en sera quitte pour faire la concentration à la frontière allemande. La manœuvre en sera retardée de quelques jours, mais elle se fera : deux corps suffiront à contenir l'armée belge. Quant à l'armée anglaise, si elle voulait intervenir, n'est-elle pas à dédaigner?

Seulement l'état-major allemand n'a pas de l'offensive la même conception que le général Joffre. Il reconnait la force défensive de notre frontière de l'Est et il ne veut pas s'attarder à des attaques directes contre elle : mais il sait aussi la valeur défensive de la sienne. Aux deux extrémités du front qui s'étend du Grand-Duché de Luxembourg au Rhin, il a créé deux solides régions fortifiées [1].

L'une, Metz-Thionville, étend ses défenses dans la vallée de la Seille, l'autre de Strasbourg à Molsheim barre la vallée

1. L'état-major français les connaît depuis longtemps d'ailleurs de la façon la plus précise.

depuis le Rhin jusqu'aux Vosges. Entre elles, il reste un passage de 80 kilomètres à peine, région difficile, couverte en partie d'étangs, ayant une série de positions très fortes dont l'organisation défensive a été étudiée et préparée avec toute la minutie dont est capable l'état-major allemand. Sur ce front de Metz au Rhin on ne laissera que peu de troupes, mais des troupes solides : les 6e et 7e armées (8 corps d'armée dont 6 actifs) et de nombreuses formations d'ersatz pour la Haute-Alsace. Ils attendront sur place l'attaque d'un adversaire que l'on sait enragé d'offensive : l'attaque repoussée, on le poursuivra.

Sur l'autre partie du front, au nord-ouest de Metz, il y a deux régions distinctes. Entre la Moselle et la Meuse, face à la gauche des armées françaises, un pays bien connu pour sa nature difficile : le Luxembourg et les Ardennes. On profitera de l'avance que donnera l'initiative de l'agression prise par l'Allemagne pour y pénétrer les premiers. Des forces puissantes : deux armées (10 corps d'armée et demi) s'y installeront, s'y organiseront et y attendront l'attaque française jusqu'au moment où elles se porteront en avant pour agir de concert avec la masse de droite.

Au delà de la Meuse, une masse comprenant trois armées (17 corps d'armée) et un gros corps de cavalerie chercheront, déborderont, détruiront la gauche des armées françaises et marcheront ensuite sur Paris ! Une de ces armées de droite (von Hausen 4 corps) dirigée sur Namur et Dinant peut d'ailleurs concourir éventuellement à l'action des deux armées du centre. Telles sont les deux conceptions d'après lesquelles les armées ennemies allaient se rencontrer en août 1914.

Résolus à attaquer à leur droite par la Belgique, les Allemands ne laisseront entre le Rhin et Metz qu'un minimum de forces, 8 corps d'armée, mais dans une région où la défensive sera savamment organisée, où l'avance ennemie ne pourra en tout cas être que très lente. Résolu à attaquer à droite et à gauche de Metz, du Rhin jusqu'à la Meuse, le général Joffre répartit à peu près également ses forces sur tout le front : plus de la moitié de ses forces de première ligne (25 divisions, 12 corps d'armée et demi) attaqueront entre Metz et le Rhin. Elles viendront s'y briser contre les fortifications allemandes.

VII. — Le plan XVII. — Son application

Le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 août 1914. On apprend que dans la matinée les Allemands ont envahi le Luxembourg et le général Joffre décide que l'on exécutera pour la concentration, la *variante* qui amène la 4e armée un peu plus au nord, dans la région de Sainte-Menehould. Dans la même journée du dimanche l'Allemagne adresse à la Belgique sa sommation, et dès le 3 août le général Joffre sait la réponse qui lui est faite. Le 4 août, il apprend l'entrée des troupes allemandes en Belgique et l'attaque de Liége. Mais cela ne change rien naturellement à ses dispositions : que la manœuvre allemande se fasse par la rive droite ou par la rive gauche de la Meuse, le plan XVII à son avis *répond à tout*. Il se contente de prescrire l'envoi sur Laon, à leur arrivée en France, des deux divisions d'Algérie nº 37 et 38.

La couverture est mise en place, les transports de concentration commençent le 5 août. Le 13 août tous les éléments combattants seront sur la base de concentration et le 14 août l'armée française pourra commencer la grande offensive prévue ! Le général en chef n'attendra pas jusque-là. Dès le 5 août il donne l'ordre au 7e corps d'entrer en Alsace par le Sud, de se porter sur Colmar et Schlestadt, de détruire les ponts du Rhin et de masquer Neuf-Brisach [1] !

Le récit de *** nous permet de connaître de quelle façon les officiers du G. Q. G. à Vitry-le-François ont vécu ces jours d'août 1914. Il décrit au jour le jour leurs impressions, leurs états d'âme, comment ils ont présenté les situations successives au général en chef. Il fait voir comment ils ont interprété les renseignements divers qui leur parviennent, ne sachant quelle valeur attribuer aux uns et aux autres, naturellement portés à ajouter foi et à considérer comme sérieux et certains tous ceux qui flattaient leurs idées préconçues, tenant volontiers comme suspects ou faux ceux qui les heurtaient. C'est qu'en vérité, ils ont joué au Kriegspiel. Or, dans un Kriegspiel, tous les renseignements que donne la direction ont leur valeur, car ils ont pour but de définir aux

1. *Le Plan de campagne français*, par le général Lanrezac, p. 69.

yeux des deux partis une situation que *rien* ne matérialise. Mais dans la réalité qu'ils ont vécue, parmi la multitude des renseignements recueillis, il est humain — mais regrettable — qu'ils aient choisi ceux qui convenaient le plus à leurs idées. C'est ainsi, par exemple, que d'après ***, le 7 août on sait, d'une part, que Liége a été attaqué par des éléments de cinq corps d'armée, d'autre part qu'en Haute-Alsace, l'ennemi cède devant le 7e corps. La conclusion, c'est que, sous deux formes différentes : aspiration en Alsace, attaque brusquée sur Liége, ce sont deux amorces pour nous attirer, soit d'un côté, soit de l'autre et nous amener par des moyens différents à dégarnir notre centre au profit des ailes [1] !

Dès le 4 août cependant la Belgique a demandé l'aide de la France. Il pourrait y avoir intérêt à se rapprocher de son armée, ne fût-ce que pour lui donner confiance et doubler la valeur de ses troupes en leur apportant l'aide indispensable qu'elles réclament à bon droit. Cela, sans doute, était prévu. Mais on ne modifiera pas la concentration. Que les Belges fassent leur devoir !

Le corps de cavalerie Sordet entrera le 5 août en Belgique, mais ce n'est pas pour se joindre aux divisions belges. On le dirige sur la rive droite de la Meuse vers Neufchâteau, dans un pays boisé et difficile, où l'action de la cavalerie est à peu près impossible. Notre cavalerie couvrira le front de la 5e armée, couvert déjà par une autre division de cavalerie, et cherchera à dessiner le front ennemi et à découvrir les têtes de ses colonnes. Cela, c'est de la découverte ! Combien ce rôle eût été plus facile et mieux rempli sur la rive gauche, du côté où les Allemands avaient déjà manifesté leur présence, vers Liége, en avant et aux côtés des soldats belges! Quel réconfort moral leur aurait apporté cette belle cavalerie annonçant l'arrivée prochaine d'une armée française [2] ! Mais ce n'était pas le plan XVII.

1. *Revue de Paris* du 1er avril 1920, p. 335.

2. Si les Belges se résignaient tout de suite à faire tête à l'invasion allemande, et consentaient à opérer avec nous, la défensive de notre aile gauche devait être reportée de la région Maubeuge-Lille jusqu'à la Meuse, de Givet à la frontière hollandaise, pourvu que l'ennemi nous en laissât le temps. (Étude du plan de campagne français, par le général Lanrezac, p. 33.) L'ennemi nous en a laissé le temps !

Ce qui était bien dans ce plan, *** l'a longuement expliqué : c'est l'adoption par notre général en chef de la doctrine de Grandmaison : c'est l'*offensive décidée et résolue*, c'est la « *poursuite obstinée et résolue du plan offensif même mal engagé* ». L'instruction générale n° 1 du 8 août, 7 heures, précise les dispositions à prendre pour cette offensive, dispositions indiquées précédemment par la directive n° 1, au cas de la violation de la Belgique. Les offensives du 7e corps en Alsace, des 1re et 2e armées entre les Vosges et Metz sont nettement précisées. Pour la gauche, il n'en est pas de même ; on craint d'être prévenu par l'attaque ennemie et l'on prend les mesures en conséquence. Il est vrai qu'en terminant, on ordonne aux commandants d'armées de prescrire immédiatement les mouvements préparatoires de nature à faciliter l'offensive et à la rendre « *foudroyante* [1] ». Mais déjà l'on s'écarte de la doctrine et du plan primitifs. D'après le rapport du général Lanrezac en date du 25 juillet 1914, l'application de la directive n° 1 amènerait les têtes de colonne de la 5e armée, le treizième jour, soit le 14 août, sur le front Maissin-Paliseul-Bertrix-Saint-Médard [1]. Or à cette date, en vertu de l'instruction du 8 août et des ordres du général en chef, la tête du gros de cette armée était encore maintenue à 8 ou 10 kilomètres en arrière de la Meuse !

Au cours de son récit, *** explique et tente de justifier cet accroc à la *doctrine*, qu'il regrette du fond du cœur. Dans ses conclusions, en effet, il se demande ce qui aurait pu advenir, si l'on s'était conformé strictement au plan XVII, si à la date du 14 août la 5e armée était arrivée dans la région Neufchâteau-Paliseul, appuyée à sa droite par les 4e et 3e armées. C'eût été, selon lui, heureux. On peut en douter et se demander avec effroi ce qui serait advenu des 3e, 4e et 5e armées, ainsi poussées dans les Ardennes, au milieu des 1re, 2e, 3e, 4e et 5e armées allemandes, si les auteurs du plan XVII l'avaient strictement appliqué. Que l'on additionne les effectifs. La guerre eût certainement été plus courte, et le Kaiser aurait pu manger à Paris le déjeuner que, dit-on, il y avait commandé.

1. *Revue de Paris* du 1er avril 1920, p. 336.
2. *Le Plan de campagne français*, par le général Lanrezac, p. 55.

Cependant l'instruction générale n° 1 s'exécute. Le 2e corps en couverture vers Montmédy est rattaché à la 4e armée qui vient se placer entre la 3e et la 5e. La 3e s'établit sur le front Saint-Baussant-Vigneulles-Ornes-Flabas. La 5e resserre son dispositif entre Vouziers et Aubenton, toujours en arrière de la Meuse. Mais le général Lanrezac, qui y voit clair, insiste : il voudrait tenir fortement la Meuse entre Givet et Namur [1]. Le 12 août enfin, le général Joffre *l'autorise* à porter le 1er corps de Mézières à hauteur de Dinant, et le même jour, il décide que les deux divisions d'Algérie (37e et 38e D. I.) seront affectées à la 5e armée en remplacement du 2e corps et qu'elles seront amenées par chemin de fer dans l'Entre Sambre et Meuse, dans la région Philippeville-Chimay-Rocroi. Du 8 au 15 août, au G. Q. G., les renseignements continuent d'affluer. Mais d'après ***, rien n'est assez caractéristique pour modifier la conception première. A droite cependant, l'on sait que les Allemands ont tendu l'inondation de la vallée de la Seille et ont préparé dans leurs lignes de multiples organisations défensives [2]. Ce n'est pas un indice de volonté offensive chez l'ennemi, et il est plutôt à craindre que notre attaque se heurte à une très forte organisation défensive et ne puisse, par là, progresser que très lentement sans remporter aucun succès décisif.

Cependant le 11 août, le général Joffre décide que la 1re armée se portera en avant le 14 août, elle sera appuyée par la 2e armée, dont les deux corps de gauche tiendront la ligne de la Meurthe. Le 13 au soir, le général fixe les premiers objectifs à atteindre. C'est pour l'aile droite la mise à exécution du plan XVII.

Quant aux 4e et 5e armées, l'intention du général en chef apparaît toujours de les pousser dans l'Ardenne belge dès le 15 août. Les renseignements recueillis jusque-là n'ont pas suffi à faire la lumière.

D'après ***, autour de Metz, les armées ont l'impression d'un dégarnissement sensible et signalent que les forces actives disponibles de l'ennemi ont dû être transportées au nord de Metz. Mais sur la rive droite de la Meuse notre cavalerie, dans le pays difficile où elle évolue, se heurte partout à des

1. *Le Plan de campagne français*, par le général Lanrezac, p. 72.
2. *Revue de Paris* du 15 mars 1920, p. 340.

tranchées garnies de faibles détachements de toutes armes [1]. Un rideau l'empêche de voir, et ce rideau qui l'arrête avance de façon régulière. Le jour, nos avions ne voient rien. « *Si par hasard quelques colonnes en marche, se laissent repérer, on reste déconcerté* (sic) *de les voir aller du sud-est vers le nord-ouest.* » Sur la rive gauche de la Meuse les renseignements sont précis. « *Mais ils sont d'origine belge, on les croit tendancieux, on ne sait quelle créance leur accorder* [2]. » Pourquoi donc? Les Belges n'étaient-ils pas mieux placés que le G. Q. G. à Vitry-le-François pour savoir et juger ce qui se passait? De source neutre, le 13 août, 7 corps d'armée allemands marcheraient contre la France à travers la Belgique. On n'y croit pas : car, d'*autre part, on ne retrouve nulle part trace des éléments* de 5 corps d'armée qui ont attaqué Liége [3]. L'ensemble de tous ces renseignements amenait les officiers du G. Q. G. à croire que sur la rive gauche il s'agit d'un simple corps d'observation dirigé contre l'armée belge établie sur ses positions initiales de rassemblement [4]. Or un bulletin de renseignements venant du G. Q. G., communiqué le 9 août au général Regnault, commandant la 3e division d'infanterie, signalait déjà au nord de Thionville (de Thionville à Visé) 9 corps d'armée (les 3e, 3e de réserve, 7e, 10e, 4e, 19e, 12e, 8e et 18e) en colonnes se dirigeant vers l'ouest, et autour de Metz trois autres corps (16e, 21e et 13e). A partir du 12 août, le général commandant la 3edivision d'infanterie a signalé régulièrement chaque jour le passage pendant la nuit précédente, devant son front, par Longuyon et Allondrelles, de détachements importants de toutes armes se dirigeant sur Virton et le Nord-Ouest. Plusieurs carnets pris sur des cadavres ou des prisonniers faisaient connaître l'origine de ces troupes qui venaient de la région Metz-Thionville où elles avaient été amenées par chemin de fer. L'ensemble des renseignements recueillis sur le front de la 5e armée étaient

1. En 1870, au mois de novembre, la cavalerie allemande a été impuissante à rien voir de ce qui se passait derrière les massifs boisés de l'Orléanais.

2. *Revue de Paris* du 15 mars 1920, p. 341, 342, 343.

3. Rien d'étonnant; après une affaire aussi dure, on a dû les faire passer en deuxième ligne.

4. *Revue de Paris* du 15 mars 1920, p. 352.

concluants. Mais les officiers du G. Q. G. lisaient-ils les renseignements envoyés par les armées [1]?

Le général Lanrezac, au contraire, était convaincu.

Il se rend à Vitry le 14 août : les généraux Joffre, Belin et Berthelot lui disent d'un commun accord : « *Nous avons le sentiment que les Allemands n'ont rien de prêt par là* », et le général Joffre maintient ses instructions précédentes. Cependant, en rentrant le jour même à Rethel, le général Lanrezac trouvait le bulletin de renseignements n° 38 émanant du G. Q. G. qui *laisse clairement entendre* que la masse de manœuvre allemande de droite, réunie entre la pointe nord du Luxembourg et Liége, comprendrait 8 corps d'armée et 4 divisions de cavalerie [2]. Pour se rendre compte de ce qui s'est passé ce jour-là et les jours suivants entre le général Joffre et le général Lanrezac, pour juger aussi l'erreur du G. Q. G. sur l'importance des effectifs ennemis, il est bon de ne pas perdre de vue ce que le général en chef et son état-major pensent et ce qu'ils espèrent d'une attaque allemande par la rive gauche de la Meuse. Il est bon aussi de se rappeler ce passage de la déposition du général Berthelot devant la Commission d'enquête [3] : « *Je vous dirai que devant l'hésitation que certains éléments montraient à l'attaque, il y avait parfois utilité à leur dire : allez, vous avez devant vous moins de monde que vous le croyez. Cela, c'était dans un but d'intérêt général et non pas dans un but d'intérêt particulier. Il est certain que dans une attaque il y a des troupes plus ou moins sacrifiées ; il faut tout de même qu'elles attaquent, même si elles ont affaire à des troupes supérieures. Si l'on n'attaquait que quand on est sûr que l'ennemi est faible, on n'attaquerait pas souvent.* » Thèse abominable qu'on a sans doute appliquée à bien des échelons de la hiérarchie. Le général Lanrezac n'en a-t-il pas été victime ?

Mais les événements vont se précipiter. Le 15 août, le 1er corps qui remonte vers Namur se heurte à Dinant à un détachement allemand qui vient d'y forcer le passage de la Meuse. Il l'attaque et le rejette sur la rive droite. Le général

1. Voir déposition du général Ruffey à ce sujet.
2. *Le Plan de campagne français*, par le général Lanrezac, p. 79.
3. Procès-verbaux de la Commission d'enquête, 2e partie, p. 132.

Joffre se décide. Le 15 août, entre 23 et 24 heures, la 5e armée reçoit l'ordre de laisser à la 4e armée le 11e corps et ses deux divisions de réserve ainsi que la 4e division de cavalerie, et de se porter dans la région de Marienbourg ou de Philippeville, pour agir de concert avec les armées anglaise et belge contre le groupe allemand du nord. Le corps de cavalerie Sordet et le groupe de divisions de réserve de Vervins passent sous les ordres du général Lanrezac. La 4e armée débouchera du front Sedan-Montmédy en direction générale de Neufchâteau. Le 16 le général Joffre a pris sa résolution et il la fait connaître au maréchal French dans une note que celui-ci montrera le 17 au général Lanrezac qui ne la connaît d'ailleurs pas encore. Il renforce sa gauche de 2 corps d'armée; le 18e qui est près de Toul remplacera le 11e à la 5e armée; il sera transporté du 16 au 20 août sur la base Nouvion-Lacapelle-Hirson. En outre, le 9e corps sera amené à la gauche de la 4e armée pour renforcer sa liaison avec la 5e. Mais, au moment où les deux dernières brigades du 9e corps vont s'embarquer à Nancy, il leur faut revenir vers le Grand-Couronné pour suppléer aux divisions de réserve qui les ont remplacées devant Delme où elles se sont fait battre. Le 9e corps sera complété vers le 24 ou 25 août seulement par la division marocaine.

Le 16 août, un pilote allemand est abattu à l'ouest de Dinant. Les officiers d'état-major du 1er corps ont gardé le souvenir de la morgue avec laquelle, à leurs questions, il a répondu : « Vous vous trompez, ce n'est pas une armée, mais *deux* armées allemandes qui avancent par la rive gauche de la Meuse ! » De ce qu'il a dit, d'après ***, le G. Q. G. n'aurait retenu que la composition exacte de l'armée von Bülow avec ses 4 corps actifs, ses 3 corps de réserve, son G. Q. installé à Liége [1].

Le 18 août à 8 heures, l'instruction générale no 13 indique à chaque commandant des 3e, 4e et 5e armées dans quelles conditions ils devront se porter à l'attaque. Ils auront pour objectif les forces allemandes réunies autour de Thionville, dans le Luxembourg et en Belgique. La 3e armée s'établira sur le front Jametz-Étain, face au nord-est, prête à déboucher en direction de Longwy avec ses 3 corps actifs.

1. *Revue de Paris* du 15 mars 1920, p. 361.

On lui enlève (en oubliant d'ailleurs de l'en informer) ses divisions de réserve qui, groupées d'abord sous les ordres du général P. Durand, puis du général Maunoury doivent *investir* le front sud-ouest de Metz et couvrir la droite de la 3e armée. La 4e armée sur le front Sedan-Montmédy attend le moment de se précipiter vers Neufchâteau dans les Ardennes. A gauche, la 5e armée et le corps de cavalerie opéreront en liaison avec les Anglais et les Belges. Si l'aile droite ennemie cherche à passer entre Givet et Bruxelles, on s'opposera à son mouvement en cherchant à déborder l'ennemi par le nord. Si l'ennemi n'engage sur la rive gauche de la Meuse qu'une fraction de son aile droite, la 5e armée laissera aux Anglais et aux Belges et aux divisions de réserve, le soin de combattre les Allemands de la rive gauche et se rabattra par Namur et Givet dans la direction générale de Marche et de Saint-Hubert.

Espérer le 18 août que les Belges coopéreront activement à l'offensive de la 5e armée, alors que le 17 le général en chef a téléphoné à 20 heures au général Lanrezac que Bruxelles s'affole, que le gouvernement se retire à Anvers, qu'il faut éviter à tout prix que l'armée belge suive ce mouvement : alors qu'on sait que le roi Albert, jusque-là nullement soutenu par l'armée française, ne veut pas laisser détruire son armée par les masses allemandes, alors que le 18 la retraite de l'armée belge sur Anvers est effective, supposer que le général Lanrezac pourra obtenir au dernier moment ce que n'a pas obtenu, ni peut-être demandé, le général en chef, — c'est un manque de jugement bien surprenant.

A la 5e armée, dont le mouvement en avant avait été si tardif par la volonté *seule* du général Joffre, la division de réserve qui doit relever le 1er corps à la garde de la Meuse ne doit atteindre Dinant que le 22. Les 10e et 3e corps renforcés chacun d'une division d'Algérie et le 18e corps n'atteindront la Sambre à la gauche du 1er corps que le 21. Les divisions anglaises ne pourront entrer en ligne que le 23 au plus tôt. Quant aux deux divisions de réserve qui restent au général Valabrègue, elles ne pourront pas arriver entre la 5e armée et les Anglais à temps pour prendre part à la bataille.

Le sort en est jeté ! Le général Joffre veut crever le centre

allemand entre la Meuse et la Moselle et se rabattre ensuite sur le flanc de l'aile droite allemande dont il coupera les communications. C'est décidément le « *Coup d'Austerlitz* ».

Seulement, entre Thionville et la Meuse, dans un pays qu'on leur représente comme vide d'ennemis, les 7 divisions actives de la 3e armée, les 11 divisions et demie actives et les 2 divisions de réserve de la 4e armée, en tout 18 divisions et demie actives et 2 de réserve vont trouver les armées du Kronprinz, du prince de Würtemberg et de von Hausen qui comprennent en tout 14 corps d'armée et demi dont huit actifs : soit 33 divisions d'infanterie. La 3e armée ne peut avancer d'ailleurs que si sa droite est protégée contre la région Metz-Thionville. Mais « *l'investissement* » de cette forteresse prescrit aux divisions de réserve n'est pas même commencé. Les divisions actives dont elles vont prendre la place n'ont pas eu à entreprendre cet investissement : « *il est à faire* ».

Sur la rive gauche de la Meuse, les Belges sont en retraite vers Anvers et l'armée Lanrezac comprenant 10 divisions et demie actives et 3 divisions de réserve, appuyée par 4 divisions anglaises, aura affaire aux deux armées de von Bülow et de von Klück, en tout 13 corps dont 7 actifs, 26 divisions d'infanterie.

Devant l'erreur de la conception, que peuvent peser les fautes possibles des subordonnés !

RÉSULTATS ET CONCLUSIONS

En Lorraine, les affaires n'ont pas marché.

Le 19 août l'armée de Castelnau battue à Morhange est rejetée vers le Grand Couronné de Nancy et l'armée Dubail se retire de l'autre côté de la Mortagne.

Dans la nuit du 21 au 22 août, les deux armées Ruffey et de Langle de Cary sont lancées à l'attaque. Sur les 7 divisions de la 3e armée, six sont engagées dans la journée du 22, toutes échouent dans leurs attaques avec des pertes plus ou moins considérables et reculent ; le 23, le front de la 3e armée est sur l'Othain.

Sur les 11 divisions et demie actives de la 4e armée, deux seulement ne sont pas engagées le 22. Des 9 autres, *une seule*, la 3e division à droite, se maintient sur le terrain du combat

à hauteur de Virton. A sa gauche, les attaques ont échoué partout : battues ou non, les divisions ont reculé dans la journée ou dans la nuit au delà de la Semoy. Le lendemain 23, la division du 9e corps qui est poussée en avant, le long de la Meuse, est battue à son tour et rejetée sur la rive gauche. Les tentatives de la 3e armée pour faire reprendre l'offensive sont vaines et le 24 août à la première heure, elle donne l'ordre de la retraite.

A gauche, sur le front de l'armée Lanrezac, le combat s'est engagé le 21 dans la vallée même de la Sambre. Le 22, la bataille se poursuit au sud de la Sambre ; le 23, elle s'étend à l'armée anglaise parvenue aux environs de Mons. Le soir du 23, l'ensemble de la 5e armée a tenu bon, sauf le 3e corps au centre qui a sérieusement fléchi. A gauche, les Anglais sont en retraite sur Maubeuge ; à droite, à Namur, les Allemands ont enlevé les forts du nord et la ville. En arrière de la droite, des troupes saxonnes ont surpris le passage de la Meuse au sud de Dinant. Une vigoureuse contre-attaque les a rejetées de Onhaye qu'elles avaient occupé sur le plateau. L'armée Lanrezac se trouve en échec sur son front devant l'armée de von Bülow ; elle est menacée sur son flanc gauche par l'armée de von Klück qui vient de forcer les Anglais à la retraite. A l'autre aile, la défaite de la 4e armée dont la gauche a reculé « *en déroute* » sur Mézières [1] laisse sa droite (le 1er C. A.) en échelon à plus de 100 kilomètres en avant sans autre appui que l'obstacle matériel de la Meuse.

La situation est des plus dangereuses. Le général en chef ne peut pas l'ignorer, il doit bien savoir le 23 ce qui est advenu de l'attaque des 3e et 4e armées. Mais il n'envoie aucun ordre, il laisse au général Lanrezac la responsabilité de se déclarer vaincu ou de risquer un désastre complet.

La retraite immédiate s'impose, écrit le général Lanrezac [2]; je prends le parti de l'ordonner, quoique convaincu que Joffre ne m'approuvera pas !

La bataille des frontières était perdue : le plan XVII avait échoué totalement.

GÉNÉRAL REGNAULT

1. *Revue de Paris*, 1er avril 1920, p. 507.
2. *Le Plan de campagne français*, par le général Lanrezac, p. 184.

L'INITIATION A LA VIE SOCIALE

LES SOCIÉTÉS D'ENFANTS ET D'ADOLESCENTS

« Il y a des méthodes pour former des géomètres, des physiciens, des peintres, il n'y en a pas pour former des citoyens. »

Ce mot que Turgot prononçait avec amertume, il y a cent cinquante ans, demeure exact pour notre époque. Nous avons généralisé l'instruction, — ce qui est un progrès —, mais nous n'avons pas encore établi une méthode *d'initiation à la vie sociale* qui permette de développer chez l'adolescent les vertus civiques.

La vie collective suppose toujours l'action de l'individu dans un milieu hétérogène et parmi des groupes nombreux. L'enfant, au contraire, agit dans un milieu unifié et parmi des groupes réduits. Comment l'amener alors à passer de l'état simple à l'état complexe, à s'adapter à un monde dont il ignore tout et où chacune de ses expériences doit se faire à ses dépens? — En utilisant l'instinct social qui est en lui.

En effet, dès la six ou septième année, les enfants marquent une tendance à s'unir suivant un ordre et à discipliner, pour obtenir des effets utiles à tous, leur activité instable. Ensemble ils composent le thème d'une vie imaginative qui imite celle des hommes et leur permet d'expérimenter sur les choses leurs forces naissantes.

Soumis très tôt à cette notion d'ordre qui, dans la vie sociale, règle les gestes de l'homme, ils s'accoutument à distinguer entre les groupes où ils agissent : les écoles s'opposent aux écoles, les classes aux classes, les sections aux sections.

Et, de fait, selon qu'il appartient à la division *A* ou *B*, l'écolier n'est pas le même. Il subit des influences qui agissent sur ses habitudes et sur sa mentalité... De même un changement de classe, — donc de milieu, — provoque toujours chez lui des attitudes nouvelles. C'est ainsi qu'en montant d'un degré, il gagne en dignité et se reconnaît des droits sur ses camarades plus jeunes. Dans tous les lycées et collèges, les « grands » de 6e, par exemple, persécutent les « petits » de 7e qui, à leur tour, régentent les « mioches » de 8e. On sait à quel abus ces distinctions aboutissent dans les collèges anglais où les *fags* — les petits — sont vraiment la chose des grands [1].

Entre ces groupes, des rivalités s'établissent, dont tous les effets ne sont pas nuisibles, puisqu'elles stimulent le zèle et l'initiative, entretiennent le sens de l'invention, forment dans l'esprit de chaque écolier des repères, grâce auxquels il aperçoit son action dans l'ensemble de la vie scolaire.

Mais, pressés par le besoin d'agir et par l'esprit d'imitation, les enfants n'en restent pas là. Ils créent eux-mêmes des groupes, se donnent des chefs, instituent un règlement pour se discipliner.

Ces associations juvéniles sont assez connues pour que nous n'ayons pas à les décrire minutieusement [2]. Tout au plus en fixerons-nous les caractères essentiels et la signification.

De ces sociétés d'enfants, beaucoup ne sont que temporaires. Elles durent le temps d'organiser et d'épuiser un jeu, de mener à bien une expédition de maraude, de préparer aux environs d'une grande fête, — Noël, Pâques, la Chandeleur, le 1er mai — les objets ou le rituel que la coutume impose.

D'autres cependant prennent un caractère de permanence qui les rapproche des groupements d'hommes. Là où la vie enfantine présente une certaine densité et s'oppose à celle des adultes, — au village, dans les internats, dans les écoles

1. Le livre de R. Kipling, *Stalky and Co*, en fait la preuve.

2. Voir, entre autres, les travaux de Scheldon, Puffer, Mac Gee et l'enquête menée à l'Institut Solvey par J. Varendonck.

d'apprentis, par exemple, — on voit s'établir de véritables petites sociétés secrètes, ayant leurs signes de reconnaissance, leur langage chiffré, leur code d'honneur... Chose curieuse, en elles survivent des activités : mots, rites, sanctions, qui les apparentent aux plus lointaines civilisations, comme si, par les groupes d'enfants, des notions venues de l'origine des âges continuaient de cheminer, déformées et réduites, dans nos sociétés modernes.

Certains rites d'épreuves : les brimades par la douche froide, la peinture du corps, la lancée en l'air sur un drap, le balancement, les coups; certaines sanctions : les amendes, les corrections physiques, les « verticales », les « oignons », le désossement du poignet, la quarantaine, — sans oublier les expéditions de vengeance contre les groupes rivaux —; la recherche du secret par la déformation du langage ou la convention des gestes, reproduisent quelques manières d'être des peuples primitifs.

Ces groupements, on le sait, sont organisés d'après le principe de la hiérarchie. Au sommet un chef, nommé soit directement par lui-même — ce qui est le cas pour les fondateurs de groupes, — soit par l'élection. Au-dessous, quelques gradés à divers titres; puis les simples membres, dont un règlement fixe le droit d'admission.

Presque toujours aussi, comme dans les sociétés humaines les plus simples, il y a confusion des pouvoirs. Le chef est tout ensemble le législatif et l'exécutif. Il fait les lois et les applique, ses lieutenants et ses gendarmes lui obéissant aveuglément. Lui résiste-t-on? Il chasse les délinquants ou, de façon plus simple encore, supprime le groupe.

Parfois, cependant, on voit se former au sein de ces sociétés comme une ébauche de juridiction. De véritables tribunaux d'enfants se constituent qui, d'une part, jugent les délits privés et, de l'autre, décident des représailles légales ou d'une expédition de vengeance à entreprendre contre les groupes ennemis.

Dans ce dernier cas, l'influence des lectures est manifeste. Les enfants, formés en « Indianclubs », s'efforcent de reproduire dans ses diverses phases la vie des Peaux-Rouges. Devenus le « Grand Serpent noir », « Œil de Faucon » ou « Corne droite », ils poussent le cri belliqueux, partent sur

les sentiers de la guerre, relèvent les pistes des « Visages pâles », deviennent chasseurs de chevelures et, la lutte achevée, fument le calumet de la paix.

Mais, qu'ils soient créés pour le jeu, les sports, la petite guerre, la maraude ou tel exercice de l'esprit : — confection d'un journal, représentation d'une pièce de théâtre, — ces groupes juvéniles ont pour but, comme ceux des hommes, d'échapper à la société totale en empêchant l'intrusion d'éléments hétérogènes. De façon confuse, les enfants sentent que le milieu extérieur les repousse, leur est hostile. Ils se groupent pour lui résister, pour opposer aux « grandes personnes », qui ne savent ni les comprendre, ni tolérer le développement normal de leur vie imaginative, un système de défense et de ruse approprié à leurs moyens.

Ainsi recréent-ils, de façon presque spontanée, les vieilles distinctions en « classes d'âge » qui ont permis aux sociétés primitives et antiques de hiérarchiser les forces, les droits et les pouvoirs, — donc de se discipliner...

Certains verront en ceci un cas très net de reviviscence collective. Soit, si l'on admet que l'enfant, disposant pour agir de moyens aussi précaires que ceux de l'homme primitif, est forcément amené à construire sa vie de groupe sur des données semblables. Nous y distinguons surtout une forme de l'instinct de défense. Pour préserver sa personnalité naissante, échapper à la tyrannie de l'obéissance et au contrôle permanent des adultes, l'enfant doit s'affirmer comme un être distinct, donc exagérer les caractères qui l'opposent aux grandes personnes. C'est en se groupant avec ses semblables, en exaltant par la vie secrète ses manières d'être propres, qu'il parvient à découvrir et à sauvegarder son individualité.

Ainsi touchons-nous au motif essentiel qui sépare et rend étrangères l'une à l'autre les générations : l'incompréhension réciproque. Certes, on ne saurait demander aux enfants, qui ignorent tout de la vie mentale et des raisons d'agir des adultes, de s'adapter à eux. Mais il est pénible de constater que ceux qui ont connu l'enfance, qui en ont porté les peines et les contraintes, oublient le passé au point de proscrire chez les jeunes les élans nécessaires de la spontanéité.

Et, de fait, la majorité des parents, — bien qu'ils voient

revivre dans leurs enfants, par l'hérédité, leur propre jeunesse, — et la plupart des maîtres, — bien qu'ils se réclament de la plus sûre pédagogie, — ont l'esprit assez déformé pour croire que le système des interdictions et la discipline inflexible sont l'âme même de l'éducation.

Par bonheur, la nature travaille contre eux. Elle insuffle aux enfants l'esprit de résistance. Elle les arme pour lutter contre le nivellement des esprits et cette inertie des corps auxquels on prétend les soumettre. Elle leur révèle le pouvoir de la solidarité... A l'école, des ligues et des coalitions se forment contre le maître. Ailleurs, des sociétés d'enfants s'organisent pour revendiquer le droit à une activité plus libre et tourner la loi de l'autorité paternelle.

De là le caractère secret de ces groupes.

C'est parce qu'ils demeurent cachés qu'ils durent et résistent à l'action destructrice des adultes. C'est parce que leurs membres s'imposent des manières d'être particulières qu'ils se distinguent du milieu environnant et lui échappent.

Le premier devoir des adeptes est donc de s'engager par serment à ne pas révéler l'existence du groupe. Tout le monde connaît, pour les avoir pratiqués, ces rites d'incorporation qui rappellent ceux des peuples primitifs. Le nouvel initié crache par terre, pose le pied sur le crachat et jure en étendant la main au-dessus. Certes, en faisant ce geste, il ne croit pas reproduire un ancien rite manuel qui doit, matériellement, le contraindre. Il ignore la valeur que les peuples du début des civilisations attachent à cet acte, pour eux solennel entre tous. La salive, — comme le souffle, le sang, le regard —, ne contient-elle pas l'âme ou l'une des âmes de l'homme? La manifester dans un rite n'est-ce pas appeler dans l'avenir, sur le parjure, la vengeance des Esprits protecteurs de la société secrète? Des idées plus modernes d'honneur, de respect de la parole donnée se superposent chez l'enfant aux notions premières, transmises par la superstition populaire. Pourtant, comme sa pensée fruste encore et mal établie reçoit aisément les explications mythiques, il admet de façon confuse le pouvoir contraignant des gestes.

D'autres rites d'entrée, plus naturalistes, sont pratiqués dans les sociétés d'enfants, et rappellent aussi les temps où

l'homme, ne disposant guère que de son corps et le considérant comme une chose sacrée, se servait de lui pour cimenter l'alliance.

Une fois constitué, le groupe, pour échapper à la surveillance et déjouer les projets contraires des adultes, impose à ses membres des manières d'être particulières : signes de reconnaissance, cris de ralliement, écriture et langage secrets.

Parmi les moyens dont dispose un groupe pour resserrer les liens qui unissent ses membres et se caractériser comme une chose indépendante, le procédé linguistique a toujours été le plus puissant. Dans la plupart des sociétés primitives, les femmes emploient une langue inconnue des hommes. De la troisième à la quatorzième année, les enfants ont aussi leur langage particulier, qu'il leur est ordonné d'oublier lors des cérémonies de l'initiation, quand ils entrent dans la seconde classe d'âge : celle des adolescents guerriers. De même certaines corporations quasi religieuses : les forgerons qui, partout, occupent une position intermédiaire entre les profanes et les magiciens ; les chercheurs de camphre et de bois d'aigle, en Indonésie, usent d'un langage sacré, interdit aux autres membres du village et de la tribu.

Ce n'est donc pas par simple manière de jeu, comme l'ont cru certains psychologues — Lasch et Hale, entre autres — que l'enfant crée des langages. Il obéit d'instinct à la loi qui régit les sociétés secrètes, des plus simples aux plus complexes.

Il faut constater, d'ailleurs, que sa faculté d'invention est assez réduite. En fait, il n'innove pas ; il se sert du langage courant qu'il modifie par métathèse, c'est-à-dire par incorporation ou redoublement des sons et des syllabes [1]. Le procédé le plus connu est l'adjonction de *de* et *ge*, le *ge* s'unissant aux voyelles de chaque syllabe pour les doubler [2].

***

L'instinct social, qui apparaît si vif chez l'enfant, ne s'affaiblit pas avec l'âge. On discerne, chez les adolescents,

1. C'est ce procédé que l'on retrouve dans le « javanais » des prostituées.
2. Voir O. Jespersen, l'Origine des espèces linguistiques. *Scientia*, t. VI, 1909, XI.

de façon aussi nette bien que plus volontaire, le même besoin d'union. Pour y satisfaire, il leur suffit le plus souvent d'adhérer à des sociétés déjà formées et fonctionnant sous le contrôle des adultes : sociétés de gymnastique, de sports, de préparation militaire, de scoutisme, Touring-Club, Ligue maritime... Mais, lorsque l'esprit d'invention les travaille, ils créent des groupes à eux dont ils ont la direction et dont la durée se mesure à la force du goût qui les a suscités, — groupes pour la publication d'un journal ou pour la mise en œuvre de fêtes et d'excursions aventureuses. Pourtant, ce ne sont là que des formes temporaires d'association. Les liens qui unissent les membres de ces petits clubs, comme les règles qui fixent les rapports mutuels, sont lâches et mal établis. Ces groupes éphémères disparaissent aussi vite et aussi aisément qu'ils sont nés.

Or, il existe de véritables sociétés d'adolescents qui, cimentées par la communauté des intérêts, maintenues par la rigidité de leurs cadres, reçoivent de la tradition une sorte de pouvoir efficace. Ce sont celles qui fonctionnent dans les classes dites « spéciales » des lycées, où se fait la préparation aux grandes écoles.

Dans ces classes, la coutume veut que tous les élèves adhèrent à une société dont l'origine remonte très loin et dont les statuts les engagent. Nul ne peut se dérober à l'obligation d'appartenir au groupe et d'en subir la loi. On retrouve ici ce phénomène d'incorporation automatique qui régit les « classes d'âge » dans toutes les civilisations primitives et antiques.

Ces groupes présentent un caractère nettement corporatif. Ils sont comparables à ces associations d'enfants de chœur, de jeunes sous-diacres, d'enfants bâtisseurs, d'apprentis qui, au moyen âge, ont tant fait pour émanciper les adolescents et maintenir leurs droits contre la tyrannie des adultes.

En effet, une même activité commande leurs gestes, dirige leurs aspirations, unifie leurs pensées : la préparation de l'examen. Ceux de *Flotte* (classe préparatoire à Navale), ceux de *Cyr* (classe préparatoire à Saint-Cyr), ceux de *Kaghne* (classe préparatoire à Normale-Lettres), ceux de *Taupe* (classe pré-

paratoire à Polytechnique), ceux de *Piston* (classe préparatoire à Centrale), ceux de l'*Agro* (classe préparatoire à l'Institut agronomique) sont liés entre eux par la même vie scolaire, fortement condensée et concourant au même but. Ils savent que leur travail de l'année est sous la dépendance d'une sanction, sociale entre toutes, puisqu'elle les introduit dans les cadres professionnels, en cas de réussite, et les en écarte, en cas d'échec.

Il importe donc que, pour atteindre le but désiré, le travail soit porté à son maximum. La première tâche du groupe doit être de préserver chacun du désordre et de l'obstruction systématique créés, dans les classes précédentes, par les paresseux, les agités, les indépendants pour réduire l'effort laborieux des plus sages ou des mieux doués.

Ainsi, c'est encore une fois l'instinct de défense qui crée et maintient le groupe. Grâce à la discipline que celui-ci impose, chaque candidat sauvegarde son droit au travail et réduit le nombre des obstacles dressés devant lui sur la route de l'examen.

On comprend alors pourquoi l'incorporation au groupe est obligatoire. En effet, s'il était possible de n'y pas adhérer, tous les faibles, les indisciplinés, les égoïstes continueraient, en lui échappant, à désorganiser la classe. Des forces adverses se ligueraient contre lui pour l'empêcher d'agir ou le détruire. Par le moyen de l'association, les jeunes gens obtiennent donc une ébauche de cet « ordre » qui est l'expression et la garantie même de la vie sociale et qui, tout en permettant l'effort collectif, protège et exalte l'effort individuel.

Une autre notion se retrouve à la base de ces sociétés : celle du passage d'un état à un autre, avec l'acquisition des caractères qui marquent ce changement de vie.

Pour les jeunes gens qui se préparent aux grandes écoles, il s'agit, en effet, de passer de l'état d'enfants à celui d'adultes, de la condition d'écoliers à celle de candidats. Or, dans la vie sociale, tout changement d'état est considéré comme une chose difficile, qui exige tout ensemble une adaptation du corps et une adhésion de l'intelligence. Les peuples primitifs l'ont si bien senti qu'ils ont institué pour ces périodes dangereuses une série de rites, que les ethnographes modernes ont nommés : « rites

de passage[1] », et qui permettent l'introduction progressive de l'individu dans sa situation nouvelle.

Dans nos sociétés, c'est l'éducation qui est chargée de pourvoir à cet apprentissage. Elle y parvient pour le premier âge. Mais, à l'heure où l'adolescent devient un homme, elle perd sur lui tout son pouvoir. Emancipé et déjà prêt à revendiquer ses droits à une vie personnelle, le jeune homme rejette avec force l'autorité des parents et des maîtres[2] et ne supporte que bien difficilement leurs conseils. Et pourtant, il faut que son entrée dans la société des adultes, — et plus particulièrement dans le groupe professionnel, — se fasse sans heurts pour lui et sans dommage pour la société. Quelle force le pliera donc à la discipline sociale? — Le groupe qui, en lui transmettant les coutumes traditionnelles et en l'obligeant à certains gestes, l'initiera à la vie des hommes.

Parvenus à cette période critique de leur existence, les jeunes gens discernent, de façon impérieuse bien que confuse, que chaque carrière comporte pour celui qui l'exerce une attitude particulière. Seuls ceux qui en ont acquis les caractères peuvent l'exercer avec profit. C'est pourquoi les membres des sociétés scolaires que nous avons décrites sont amenés à imiter, à l'avance, les gestes et les façons des membres de leur future corporation. Les rites qu'ils s'imposent servent à enseigner les nouvelles habitudes de vie.

Or, plus la carrière est enserrée dans des cadres rigides et soumise à des règles strictes, plus elle veut d'obéissance de la part de ses adhérents. Tel est le cas du métier militaire et de certaines professions administratives. Les groupes d'adolescents qui y correspondent se plient à ce principe. Dans les classes de *Flotte* et de *Cyr*, le groupe exige de tous ses membres une tenue impeccable qui se remarque dans les monômes et les défilés officiels. Ses règles internes imitent et reproduisent celles de la discipline militaire.

1. Les principaux sont ceux de la naissance, de la puberté, du mariage, du changement de classes d'âge, de la mort...

2. Dans les sociétés primitives, en Grèce, à Rome, cette nécessité d'une libération était si bien sentie que la religion l'exprimait par un rite. Vers la quinzième année, les jeunes gens, pour affirmer qu'ils échappaient au contrôle maternel, frappaient leur mère au cours d'une cérémonie solennelle, — geste qui, en toute autre circonstance, leur eût attiré les plus dures sanctions.

En même temps que la vie de groupe fixe en chacun les caractères professionnels, elle crée un idéal commun. On discerne, en effet, derrière les élans et l'agitation juvéniles, une immense admiration pour la carrière choisie. Celle-ci se présente à chaque esprit, non dans sa complète réalité, mais sous sa forme exaltante. Les hommes d'élite qui s'y sont distingués revêtent devant les jeunes imaginations un caractère de grandeur impressionnant. Élevés au rang de héros, ils servent de modèles aux jeunes générations qui rêvent de les égaler. Leurs portraits ornent les études et certaines anecdotes en leur faveur, qui circulent dans la classe, se déforment et s'agrandissent à la façon des légendes [1].

A l'inverse des sociétés d'hommes, qui se recrutent par choix ou cooptation, celles-ci, avons-nous dit, absorbent tous les membres de la classe. De même que nul ne peut échapper au groupe, nul n'en peut être exclu. — principe qui assure la surveillance de tous sur chacun et le maintien de l'ordre. Cependant, à l'intérieur du groupe, tous ne sont pas également actifs. Il y a des meneurs et des gouvernés, des passionnés et des inertes.

Les plus faibles comme les plus indifférents, les bûcheurs égoïstes et forcenés comme les « asociaux » subissent l'action du groupe plus qu'ils n'y participent. Ils préfèrent, en général, payer les amendes plutôt que de se joindre à leurs camarades dans les manifestations bruyantes. Ils composent cette catégorie des « amorphes », un peu méprisée et toujours brimée par les membres actifs.

Très anciennes, puisque certaines de leurs archives remontent à plus de cent ans — les groupes de *Taupe* et de *Cyr* de certains lycées se vantent de posséder des écrits du temps de Napoléon Ier et ceux de *Kaghne* des poésies d'Alfred de Musset écolier, — ces sociétés d'adolescents ont pris un caractère quasi officiel. Le proviseur les reconnaît comme licites et, périodiquement, reçoit leurs délégués.

Jusqu'en 1914, elles avaient seules le droit de fonctionner dans les lycées et les élèves des autres classes les considéraient avec respect.

1. Pour ceci, voir par exemple le poème qui ouvre *Stalky and Co* de R. Kipling, et le chapitre final.

Or, sous la poussée des événements, — la guerre ayant obligé les lycéens à jouer un rôle, en les faisant participer, soit à des œuvres pour les soldats, soit aux cérémonies civiques, — d'autres classes ont senti le besoin de s'unir, de fonder des groupes. L'esprit social, c'est-à-dire l'action sur les individus d'un principe de cohésion, d'une idée-force, les a pénétrés et leur a imposé ses modes de conduite.

C'est ainsi que les classes de rhétorique se sont mises à imiter les « spéciales ». D'abord contestées et brimées par les associations traditionnelles, qui leur déniaient le droit de porter les insignes d'affiliation : le calot, le béret, les galons, ces sociétés nouvelles ont fini, à force de ténacité, par s'imposer. Dans un lycée de la rive gauche, le groupe a même pris, sous l'influence d'un chef énergique que ses attaches avec des hommes politiques prédisposaient à l'action, un caractère semi-légal.

Bientôt, et toujours pour imiter les « spéciales » qui sont confédérées, les nouvelles sociétés créèrent une « Fédération des rhétoriques de France », dont l'influence s'étendit en province, y suscitant des groupements fortuits.

Le mouvement ne s'arrêta pas là. On peut dire que, de 1914 à 1918, on assiste dans les lycées à une véritable épidémie de sociétés. Les « secondes » à leur tour fondent leurs groupes, déclarés aussitôt illégaux, poursuivis et brimés par ceux de rhétorique qui défendent ainsi leur jeune droit à la vie, — ébauche de ce qui se passe chez les adultes, où les formations nouvelles sont toujours en butte aux préjugés conservateurs des groupes établis.

Chose plus curieuse encore, on voit l'esprit d'imitation gagner jusqu'aux lycées de filles. Dans certaines classes de 5e, où se fait la préparation au baccalauréat, les jeunes candidates se groupèrent en sociétés reliées à l'Association des rhétoriques de France.

Comment fonctionnent ces sociétés d'adolescents? Par l'organe d'un Bureau, élu au choix suivant le procédé du suffrage universel et qui comprend :

Un président : le *Z*[1], chef suprême et incontesté que le pro-

1. Nom formé par euphonie : préZident.

viseur convoque à temps fixes pour une entente commune; un *V. Z* (vice-président), dont la mission est d'assurer l'ordre; un *P.D.M.* (préfet des mœurs), qui censure ses camarades et qui est toujours choisi parmi les chahuteurs réputés pour leur extrême liberté de langage ; un *K.S.* (caissier), un *archi* (archiviste), qui prend des notes sur les professeurs et tient à jour les archives. Fait à noter et qui exprime le besoin de permanence du groupe, l'archiviste est toujours un interne, donc un de ceux qui, vivant exclusivement au lycée, sont amenés à reporter toute leur attention sur le groupe et à lui consacrer leurs loisirs.

A côté du Bureau et sous ses ordres viennent : le *P.P.* (préfet de police), assisté de ses *gendarmes*, dont le rôle est d'appliquer les sanctions et de régler dans la rue l'ordre des monômes ; le *P.D.E.* (grand décorateur de la classe) et le *Délégué* qui représente le groupe auprès des diverses associations : Ligue maritime, Ligue coloniale, Touring-Club, Club alpin.

Les *Z* de chaque lycée, constitués en un bureau général, élisent comme représentant de la collectivité un *Z des Z* ou *P.G.* (président général), assisté d'un *V.Z.G.* (vice-président général) et d'un *G.M.D.C.* (grand maître des chahuts) qui organise les grands monômes et répartit les places que chaque lycée doit y occuper.

Chaque membre du groupe reçoit une carte d'adhérent et doit porter l'insigne de l'Association. Pour *Flotte* et *Hypo-Flotte*, le béret bleu avec une ancre ; pour les autres, le calot qui varie de forme et de couleur selon les sections. Les *Cyrards* le portent bleu pâle à liseré rouge ; les *Taupins* bleu foncé avec un X rouge pour *Taupe*, un X jaune pour *Hypo-Taupe* ; les *Fumiers* ou *Agros*, vert avec un épi d'argent ; les *Purins* (Grignon) vert avec un épi jaune.

Les chefs portent sur le calot l'insigne de leur grade : six étoiles d'or pour le *Z des Z* ; deux bandes d'or pour les *Z* ; une bande d'or pour les *V. Z* ; une feuille de vigne pour le *P. D. M.*, etc...

Malgré l'activité extérieure qu'elles manifestent, ces associations ont tous les caractères des sociétés secrètes.

Elles ne doivent communiquer à quiconque leurs règlements,

leurs décisions et surtout leurs archives. Celles-ci sont interdites aux profanes et leurs textes les plus précieux ne sont que rarement remis aux initiés. C'est ainsi que dans un groupe de Kaghne qui possède des poésies inédites d'Alfred de Musset collégien, chaque membre doit apprendre par cœur ces poèmes qu'il ne reverra plus par la suite.

Les archives expriment la vie du groupe et sa durée. On se les repasse d'année en année, suivant des façons rituelles. Elles contiennent la série des jugements portés par les élèves sur les professeurs — ceux-ci étant notés de 0 à 20 suivant le degré d'intérêt de leur cours, leur équité, leurs bons mots, — des appréciations sur chaque affilié, le compte rendu des réunions, l'état de la caisse, l'emploi des fonds. On y rassemble aussi une quantité d'objets jouant le rôle d'amulettes et destinés à fixer le souvenir d'un acte collectif : pancartes et affiches subversives, enseignes dérobées dans la rue...

A l'inverse de la plupart des sociétés secrètes, celles-ci ne possèdent pas de langage particulier. Elles utilisent, en l'exagérant, l'argot de collège, déforment quelques mots en leur adaptant certaines règles de grammaire, — ainsi, par imitation du pluriel en *aux* des mots en *al* on dira : le *calal* pour le calot, le *bural*, pour le bureau —, déplacent le sens de certains mots : astuce devenant synonyme de : plaisanterie, mot d'esprit, piège verbal, et forment certaines expressions à l'aide de rapports d'idées ou de sons inattendus. Les classes de rhétorique de Henri IV s'appelleront les *rhéto-méthane* parce que la formule du méthane : $C. H^4$, donne, quand on la prononce : « c'est H. (enri) IV ».

A l'intérieur du groupe, l'action, si réglée soit-elle par la tradition, n'est pas une. L'esprit imaginatif et indiscipliné des jeunes gens ne se plie pas avec une invariable docilité aux règles établies. Des compétitions naissent, des rivalités se forment, des intérêts se bloquent. On assiste alors à la création de groupes secondaires, qui reflètent les opinions politiques naissantes ou les goûts particuliers, — groupes révolutionnaires pour la plupart, qui briment l'autorité des chefs, s'insurgent contre les lois, obtiennent la mise en accusation des Z. ou des V. Z. incapables, font des coups d'État, revisent la constitution. Sur eux agissent aussi les influences du dehors.

Ceux qui, avant la guerre, portaient le titre de « *Comités de salut public* » sont devenus depuis deux ans des « *Soviets* » qui affirment l'idée communiste... Animation excellente qui oblige les jeunes gens à penser par eux-mêmes, à discuter, à prendre une attitude devant les faits sociaux, à affirmer leur idéal.

Mieux même, le groupe en donnant des moyens d'expression et, si l'on peut dire, un ordre au besoin de violence qui agit chez tous les adolescents, le canalise et en prévient les effets. Il n'est pas sans intérêt pour le lycée, comme pour la société totale, que les chahuts soient organisés, les excès de langage tolérés à l'intérieur du groupe et jusque dans la rédaction des archives et que le surcroît des forces juvéniles se dépense périodiquement dans les monômes. Les peuples primitifs qui ont constaté ce besoin de décharge physique n'ont-ils pas introduit, au cours des cérémonies de l'initiation, des rites de violence nécessaires [1]?

Comme dans les sociétés primitives, où le travail des initiés concourt à la réalisation de fêtes publiques et solennelles, l'activité des groupes scolaires aboutit, à temps fixes, à l'organisation de monômes, — placés au moment de la rentrée des classes, à la veille des vacances, à l'époque des concours.

Le temps de l'examen correspond vraiment à ces périodes d'excitation collective où, chez les peuples primitifs, se créent les grands rites et s'extériorisent, sous des formes violentes et créatrices, les croyances du groupe. Ici, les jeunes gens surexcités par l'approche du concours, dont dépend la suite de leur vie, les nerfs tendus, anxieux, émotifs, éprouvent le besoin de resserrer les liens de leur activité commune, de dépenser leurs forces, d'échapper — ne fût-ce qu'un instant — à leur préoccupation essentielle. Ils organisent donc leur grand monôme de fin d'année, véritable embryon de fête, avec déguisements, ports d'insignes, rites de purification par l'eau et le feu, — dont le sens, certes,

1. Cf., entre autres, les déprédations rituelles des *Matasesen* (jeunes initiés) en Mélanésie et celles accomplies par les jeunes Spartiates. L'exubérance juvénile, qui correspond à un excès de vitalité organique, ne doit pas être refrénée à l'excès. Il faut l'admettre et lui fournir les moyens de s'exprimer, si possible, en activité utile. Jusqu'ici, ignorante de la physiologie, l'école n'a rien fait pour y pourvoir...

leur échappe, mais dont le simulacre survit, — et chahut organisé dans la rue, grâce auquel se rétablit en eux l'équilibre organique et se renforce leur volonté de réussite.

Les caractères et le sens rituel de ces manifestations s'exagèrent encore dans les groupes plus fermés. Les grandes écoles : Polytechnique, Saint-Cyr, Centrale, les Beaux-Arts — où les brimades composent de véritables rites d'entrée, ont maintenu de bien curieuses traditions, dont nous espérons donner quelque jour le détail. Leur étude permet de discerner toute l'aide que les faits sociologiques apportent aux données acquises par la psychologie et de quelle lumière ils en éclairent les contours souvent indécis.

***

Sociétés d'enfants, sociétés d'adolescents, — devons-nous conclure de l'étude que nous en avons faite qu'elles sont, dans notre civilisation, la dernière expression de survivances primitives, bonnes tout au plus à retenir l'attention des ethnographes?

Non. Si ces groupements juvéniles sont ainsi généralisés, s'ils continuent d'agir malgré l'hostilité du milieu environnant, c'est qu'ils répondent à un instinct profond de la nature humaine. Par eux, l'enfant complète à sa manière, et suivant des procédés qui lui agréent, l'œuvre éducatrice de la famille et de l'école. Il s'impose des règles pour discipliner son corps, affermir son esprit, tenter l'approche de la vie sociale, — règles qu'il n'accepterait de personne et qui, en raison même de leur caractère primitif, s'ajustent à ses facultés.

Les sociétés d'enfants, que l'on connaît et que l'on utilise si peu, sont pourtant à l'heure actuelle les seuls organismes qui, reproduisant une part de l'activité des hommes, soient aptes à initier la jeunesse à la vie sociale.

N'est-ce pas elles qui, en instituant le principe de la hiérarchie, en opérant une division du travail par le partage des fonctions, enseignent de quelle façon agit une société et s'y établit l'ordre?

Le rôle du chef, — comme dans tous les groupements très simples où l'autorité s'incarne dans un seul, — y est de

première importance. Choisi pour un ensemble de qualités qui l'élèvent au-dessus de ses camarades, le chef les incite à des actes méritoires, en même temps qu'il leur présente un type moral qu'il convient d'imiter. Parfois, sans même chercher à rallier les suffrages, sûr de sa force, il se contente de jeter dans les esprits un ferment d'énergie ou de rêve, dont chacun gardera toute sa vie l'empreinte [1].

Il peut arriver cependant que le groupe subisse l'ascendant d'un chef dangereux, qui captive les imaginations par ses audaces et son mépris de la règle. C'est celui-là qui, au village, mène des bandes d'enfants au pillage des vergers et des moissons et qui les engage à des attentats répétés contre la propriété. Dans les quartiers populeux des grandes villes, c'est lui qui crée le désordre dans la rue et organise les associations de jeunes voleurs. En classe, c'est lui qui entretient les chahuts et prêche l'irrespect. Il est d'autant plus nuisible que, dans ces petites sociétés où nul n'a encore conquis sa personnalité, la subordination des individus au groupe est quasi absolue. Le « meneur » prend sur ses camarades plus faibles un ascendant complet, soit qu'il les subjugue par son intelligence, soit qu'il les terrorise par sa brutalité.

L'esprit d'imitation, déjà si fort chez les enfants, se développe au sein de ces petites associations avec une extrême intensité. Les maîtres qui en ont constaté les effets ont cherché à établir un rapport entre l'existence de ces groupes et la résistance des écoliers à la discipline. Sans même chercher à les comprendre, et encore moins à les utiliser, ils les interdisent comme étant de nature à détruire l'effort éducatif de l'école.

Nous croyons avoir montré que si ces sociétés juvéniles ont leurs racines dans un besoin instinctif d'union et dans un désir d'indépendance, discernables chez tous les jeunes adeptes, elles ont aussi des raisons d'être qui les relient fortement aux habitudes sociales de l'homme. Nous désirons prouver, en outre, qu'étant partie composante de la vie de l'enfant, elles doivent être utilisées dans tout système d'éducation qui s'inspire de la nature même de l'homme et non d'un postulat doctrinaire.

Nous sommes donc ici en présence d'un problème de psychologie sociale. Ce n'est plus l'enfant agissant comme per-

1. Cf. *Le Grand Meaulnes*, d'Alain Fournier.

sonne isolée qu'il s'agit de juger, c'est l'enfant recevant du milieu où il se développe ses premiers eseignements de vie associée. Plus même, — c'est la masse des enfants agrégés, capables d'idées et de décisions, qu'il importe de comprendre et de diriger. La psychologie des manuels est impuissante à nous fournir des indications sur cette vie secrète, mystérieuse et pourtant si riche, des enfants unis par les liens d'une commune activité.

En pénétrant jusqu'à cet aspect nouveau et si plein de choses de l'existence juvénile, on apprend à varier et à assouplir les méthodes visant à la formation du caractère et à l'acquisition des habitudes. Ceux que la connaissance de l'enfant passionne et qui désirent établir des règles de direction en rapport avec sa vraie nature comprendront l'intérêt de cette science nouvelle dont nous préconisons l'emploi : la *sociologie* de l'enfant.

Quels avantages, les parents et les maîtres ne tireraient-ils pas d'une collaboration avec les enfants, obtenant leur aide et les associant à l'œuvre si difficile de l'éducation? Et d'ailleurs, pour qui aime l'enfant et se souvient de sa propre jeunesse, il n'y a pas de plus grand plaisir que celui de pénétrer et d'atteindre de jeunes esprits, de ressusciter par eux des sensations, des désirs et jusqu'à des peines oubliés. Il est si bon d'entrer en confiance avec les enfants, de diriger ces consciences simples que, seule, la méfiance des grands oblige à dissimuler. Quel gain pour un maître de ne plus traiter sa classe comme une collection d'êtres abstraits que l'on éduque de façon uniforme, mais de l'apercevoir en sa vie diverse et passionnée, de modifier pour chaque esprit les moyens d'analyse psychologique, de noter les influences réciproques, de suivre le flux et le reflux des pensées et les variations survenues en chacun à mesure que l'action du milieu s'étend et se complique.

On ne connaît pas l'enfant lorsqu'on ne voit en lui que la « chose d'école », lorsqu'on ignore sa vie en dehors du travail de la classe, l'essor de ses facultés dans le jeu et dans l'invention, le nombre et la variété de ses images mentales, le choix de ses lectures et leur retentissement dans son esprit, l'empire de certains sur leurs camarades par les suggestions imprévues

et curieuses de leur fantaisie. Seul le maître qui plonge ainsi dans chaque nature d'enfant est apte à manier sa classe, parce qu'il découvre dans cette investigation incessante les liens qui peuvent l'unir à elle.

Ces idées, que Rousseau avait entrevues à la lueur des données sociologiques de son temps, n'ont presque pas influencé les systèmes pédagogiques français. Plus soucieux de réalité, les Américains en ont fait avant nous l'application. Ils ont compris l'intérêt qu'il y avait à utiliser dans les collèges l'instinct associatif de l'enfant. En remettant à de jeunes chefs, choisis par leurs camarades, une part de la responsabilité qui jusqu'alors n'incombait qu'à eux, les maîtres américains ont obtenu dans les classes une meilleure discipline. Faire confiance à la jeunesse, lui laisser croire qu'elle est apte à se conduire est un procédé plus éducatif que de la traiter par la méfiance et la contrainte. Pourquoi ne pas admettre que les ordres du maître sont toujours considérés par les élèves comme un abus de pouvoir, une tentative contre la liberté? A l'inverse, les ordres donnés par un camarade chef de groupe sont toujours suivis, quelque rigoureux qu'ils soient, car celui-ci connaît les moyens d'agir sur ses condisciples ; ses arguments portent.

C'est donc par la *connaissance* psychologique que peut s'atténuer la distance qui sépare les grands des petits et l'opposition entre les classes d'âge. Sans cet effort des adultes, les enfants demeureront toujours rebelles à l'éducation. Ils se solidariseront pour conquérir leur liberté ou pour échapper aux sanctions. Car l'esprit de corps, si vif en eux, les incite toujours à se liguer contre les pouvoirs établis.

Même en dehors de tout groupement organisé, les enfants s'associent de façon spontanée pour déjouer les forces des grands. Il n'existe pas d'école où ils n'usent de procédés particuliers pour s'avertir de l'approche du maître, soit qu'ils emploient le cri traditionnel du lycée, — celui de Montaigne est bien connu de ceux qui fréquentent le Luxembourg, — soit qu'ils emploient des signes ou des formules chiffrés.

Dans nombre d'écoles, le chiffre 11 désigne un surveillant, 22 un professeur, 44 le censeur, 88 le directeur. Un maître est-il en vue, le chiffre passe en sourdine de bouche en bouche à

travers les couloirs et les cours et vient avertir les écoliers en veine d'indiscipline. Or, chose curieuse, placés dans des circonstances où il leur fallait échapper à la surveillance de gardiens implacables et ruser avec eux, les hommes ont eu recours aux procédés avertisseurs de leur enfance. Des prisonniers ont raconté comment, dans les camps d'Allemagne, ils s'étaient servis des nombres 11, 22, 44, pour signaler l'approche de la sentinelle, du feldwebel et du commandant.

Il importe donc, en matière d'éducation, d'étendre l'étude de l'enfant jusqu'à la connaissance de ses jeux, de ses langages secrets, de ses sociétés et de se servir, pour le maintien de la discipline, de l'ascendant pris par les jeunes chefs sur leurs camarades, ainsi que des moyens employés par eux pour régler l'activité du groupe.

Nous avons vu que, dans les lycées, les proviseurs acceptaient de conférer avec les délégués des « classes spéciales » et s'inspiraient parfois de leurs avis. Mais ces rapports se bornent trop souvent à un échange de vues courtois et distant. Il n'y a pas collaboration véritable, utilisation par le proviseur des sociétés d'adolescents, encore moins tentative pour faire comprendre aux jeunes gens le mécanisme de l'institution traditionnelle qu'ils utilisent, le sens des rites imposés et pour évoquer cette conscience collective que la sociologie moderne nous a révélée dans toute sa richesse d'émotions et d'idées et qui, à toutes les périodes de l'histoire, a incité l'homme à exalter la vie multiple et quasi divine du groupe social.

Pourtant, cette « initiation » aux principes qui dirigent la vie sociale ne serait pas vaine. Il est si aisé d'allumer la flamme dans l'esprit des jeunes gens, de leur communiquer la foi en un idéal... Il nous souvient d'avoir montré, pendant la guerre, à un élève de *rhéto-méthane*, comment, en certaines occasions solennelles, le groupe aurait pu agir pour exprimer en public l'exaltation patriotique de la jeunesse. Les monômes, au lieu de n'être que des sarabandes tumultueuses, auraient pu, disions-nous, prendre l'allure de défilés grandioses et démonstratifs. Les itinéraires, les insignes, l'attitude des chefs et le maintien des troupes, les chants. tout pouvait concourir à marquer le degré d'émotion où cha-

cun atteignait alors... Une attitude désordonnée et des fantaisies stupides ruinaient, au contraire, le sens de la manifestation. Le hasard fit que, peu de temps après, certaines notes, provenant du groupe scolaire auquel appartenait ce jeune homme, vinrent jusqu'à nous. Dans l'une d'elles, celui-ci apostrophait ses camarades, les exhortant à composer des cortèges dignes de jeunes Français conscients du sacrifice de leurs aînés et revendiquant pour ceux qui, en ces heures d'angoisse commune, rougissaient « d'aller faire les idiots dans la rue », le droit de refuser leur participation aux monômes.

Ainsi quelques mots avaient suffi pour préciser, dans un esprit jusqu'alors indifférent aux décisions du groupe, le sens de l'action nécessaire. Qu'on juge par là du pouvoir que pourraient prendre sur leurs élèves des maîtres intelligents et sur leurs enfants des parents vénérés s'ils savaient se servir, pour des fins précises, de l'instinct social qui pousse les adolescents à s'unir et à agir.

MARIE HOLLEBECQUE

LES LETTRES ET LA VIE

Suite du grand palmarès littéraire : *Bourse nationale de voyage*, réservée cette année aux poètes.

1er Prix, *Sous le clair regard d'Athéné*[1] de M. André Lamandé. — 1er Accessit, *les Montagnards*[2] de M. Henri Pourrat. — 2e Accessit, *la Mort du Feu*[3] de M. J. M. Renaitour. — 3e Accessit, *le Don de ma mère*, de M. Noël Garnier.

Comme bien vous supposez, tous ces recueils de poèmes traitent plus ou moins de la guerre, sujet qui restera probablement obligatoire pendant bien des années encore dans les concours poétiques, et surtout dans les concours officiels. Mais chacun des auteurs en traite différemment. Non que l'un ou l'autre témoigne à la guerre beaucoup de sympathie. Loin de là! Jusqu'ici la guerre, du moins chez les combattants, a eu ce qu'on pourrait appeler une mauvaise poésie. Si vous voulez vous en convaincre, parcourez une nouvelle anthologie guerrière, *le Livre épique*[4], publiée par M. Ernest Prévost et Charles Dornier. Vous y constaterez que, sauf quelques exceptions, les marques de considération qu'y recueille la guerre lui viennent généralement de poètes de l'arrière... *Major e longinquo...*

Seulement si pour les mères il n'est qu'une façon de maudire la guerre, pour les poètes il y en a plusieurs.

Celle du lauréat, M. André Lamandé, rentrerait plutôt dans la manière douce. Son livre, *Sous le clair regard d'Athéné*, constitue un recueil un peu disparate. En tête, des poèmes

1. Delalain. — 2. Payot. — 3. Jouve. — 4. Chapelot.

néo-grecs ou des poèmes intimes évoquant, par endroits, Charles Guérin; en queue, des poèmes semi-parnassiens sur saint Paul et Michel-Ange qu'on s'étonne de rencontrer là. Dans l'intervalle, deux séries de poèmes de guerre : les tranchées et le retour au foyer. Comme vous voyez, Athéné a de quoi regarder. Et les divers spectacles que lui offre M. Albert Lamandé sont, en tous points, dignes du goût de la déesse pour la mesure et l'eurythmie. Des vers gracieux, élégants et pleins. De l'émotion. Nulle rhétorique. Nul éclat de voix. En somme avec M. Lamandé la guerre s'en tire à bon compte.

Avec M. Henri Pourrat, elle a de temps à autre du répit. Car, dans *les Montagnards*, les sombres tableaux de guerre alternent ingénieusement avec des tableaux campagnards nous retraçant la vie rurale au cours des tragiques années. Les vers de M. Pourrat sont fermes, sobres, solides, avec un rien de rudesse savoyarde. Mais je ne sais pourquoi — qu'on ne croie pas là à un blâme — ses peintures rustiques me rappellent Brizeux, et j'y trouve moins des paysans que des « villageois ».

Avec le 2e accessit, M. J. M. Renaitour, cela se gâte davantage pour la guerre. Pour l'avoir aperçue de haut, le brillant pilote aviateur n'a pas conçu pour elle plus d'indulgence. Dans ses nocturnes et foudroyantes randonnées, non seulement il a appris à connaître toutes les horreurs que sème la guerre, mais il a contracté une inexorable rancune des meurtres, des destructions, des crimes antihumains où la guerre le contraignait. Déjà poète avant les hostilités, l'indignation a créé la plupart de ses vers récents comme jadis ceux de Juvénal. Les poèmes de *la Mort du Feu* vibrent constamment d'une colère qui ne pardonnera jamais. Ils valent principalement par la fougue, le mouvement, la vigueur. Je ne leur reprocherais que des inégalités dans le tir. Parmi ces bombes lancées sur la guerre, il en est qui tapent juste et fort, d'autres qui font plus de bruit que de mal.

Enfin, quant au 3e accessit, *le Don de ma mère*, de M. Noël Garnier, les opinions que professe l'auteur sur la guerre et la manifeste aversion qu'il lui porte ne nous arrêteront que peu, car dans ce livre ce qui frappe d'abord, c'en est la rare qualité poétique. Et quelle joie de quitter les « idées » pour la poésie, pour l'art !

Je vous ai déjà dit le sérieux défaut qui grevait jusqu'à présent la poésie de guerre : un réalisme étroitement descrip-

tif, nous ramenant, avec la régularité d'un film que l'on tournerait à l'infini, les mêmes tableaux, les mêmes épisodes, les mêmes angoisses, les mêmes atrocités, les mêmes misères. Film, selon le talent de chacun, plus ou moins réussi, offrant plus ou moins de vérité, de relief — mais au demeurant, clichés identiques : la boue, les boyaux, la soupe, l'attaque, l'heure H, les massacres, le sang, les bombardements... Et tout en reconnaissant combien était naturelle chez les combattants, l'obsession de l'enfer où ils avaient tant pâti, je regrettais que l'inspiration n'eût pas soulevé tel ou tel d'entre eux au-dessus de ces affreuses images, hors de l'observation purement matérielle, bref vers les hautes régions de la poésie.

Or voici, cette fois, un jeune poète qui, sans s'affranchir des appuis que procurent la sensation directe et le souvenir des impressions vécues, nous donne autre chose qu'un carnet de guerre en strophes, autre chose qu'un grand reportage versifié.

Le don que M. Noël Garnier a reçu de sa mère et en retour duquel il lui offre un livre, c'est la tristesse.

Maman qui caressiez au plus fort des combats
Mon front lourd de mystères,
Je vous dis aujourd'hui : « Le don le plus précieux
Transmis à ma jeunesse,
Fleuri de votre bouche ou coulé de vos yeux,
Maman, c'est la tristesse !
Non la vaine tristesse, impuissante à sécher
Les larmes de la vie,
Mais la Pitié debout — même dans la tranchée —
De courage mûrie... »

Et c'est davantage encore : une sensibilité des plus aiguës et à la fois des plus discrètes, une émotion qui se communique d'autant mieux qu'elle est plus latente que proclamée, la profondeur des grandes peines qui s'exhalent plus qu'elles ne se crient.

Tous ces poèmes sont de guerre, la plupart ont pour cadre le front, la bataille. Mais ici le détail matériel se réduit au minimum ; point de repère pour situer le sentiment, touche de couleur pour prendre date. Juste l'inverse des précédents poèmes de guerre, où la description exacte accaparait presque tout, ne laissant fuser le sentiment que par surcroît ou par fugaces intermittences.

Et la forme même se ressent de cette transposition des valeurs. Variée de rythmes et de facture, extrêmement harmonieuse, elle reflète les sentiments plutôt qu'elle ne les exprime. Elle est souple, aisée, limpide, sans nulles surcharges d'images, de coloris, de clinquant. Elle n'ajoute au sentiment que ce qu'il faut de pittoresque pour le préserver de l'abstraction.

Sans qu'il y ait chez M. Garnier aucune trace d'imitation même involontaire, on songe en lisant ces graves et pénétrants alexandrins à certaines pages de *Sagesse*. Et dans quelques chansons, quelques complaintes — les meilleurs poèmes, à mon sens, du recueil — c'est comme un écho de Laforgue qui tinte à nos oreilles, et moins souvent le Laforgue humoriste et gouailleur, que le Laforgue si tendre et si tragique, jusque dans la raillerie, de la *Ballade du petit hypertrophique*.

Le Don de ma mère pose, au sujet de M. Noël Garnier, la question que soulèvent tous les livres de guerre. Dans la norme de la paix et de la vie civile, l'auteur retrouvera-t-il les accents qu'il doit au combat? Mais n'est-ce pas déjà pour lui un heureux augure que de s'être si délicatement distingué de ses émules et de nous avoir, à son premier livre, donné sur la guerre un peu de la poésie que nous attendions?

***

Il va de soi que par ces éloges décernés à M. Noël Garnier je ne prétends pas incriminer le verdict qui lui préféra d'autres concurrents. Qu'une erreur d'appréciation me soit imputable ou soit imputable au jury, des deux parts elle aurait d'ailleurs une excuse : l'extrême trouble qu'accuse la situation poétique actuelle.

Lorsque, il y a deux ans, j'ai commencé à vous parler ici des poètes, nul signe annonciateur de ce trouble ne se manifestait. C'était au contraire le calme plat. Le public avait conservé sur la poésie ses vues d'avant-guerre, et même d'auparavant ; mettons, si vous voulez, d'environ 1905. Pour lui la poésie actuelle, c'était d'abord les grands maîtres défunts du XIXe siècle : Victor Hugo, Lamartine, Musset, Vigny, Leconte de Lisle, — puis, à distance respectueuse, Baudelaire, poète de second ordre, et Verlaine qu'on ne lisait peut-être pas assidûment mais que la mise en musique de quelques poèmes avait assez répandu dans les salons. Puis au-dessous,

venaient les jeunes, c'est-à-dire, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, les poètes qui étaient jeunes lorsqu'ils avaient débuté une quinzaine d'années avant.

Quant au symbolisme, école morte, école en faillite, école de ratés ainsi qu'en témoignait l'abandon public de ses adeptes ayant « réussi ». Mallarmé? Une gloire qu'on révérait sans doute, mais de loin, par tradition, par ouï dire, et dont on aimait mieux croire au génie que d'y aller voir.

Enfin à l'égard du mouvement poétique si actif, si important, qui s'était développé depuis le début du nouveau siècle, le public ne montrait ni faveur ni hostilité puisqu'il en ignorait jusqu'à l'existence. Charles Guérin était quasiment inconnu ou confondu à tout instant avec Maurice. Lorsque M. Francis Jammes fut proposé pour un grand Prix de l'Académie, il fallut épeler les lettres de son patronyme à beaucoup d'académiciens qui l'entendaient pour la première fois. Seul, parmi les nouveaux venus, M. Paul Claudel avait acquis une certaine notoriété parisienne, et moins encore comme chef d'école que comme dramaturge, moins pour ses poèmes que pour ses succès de théâtre. Quant à tant d'autres poètes si intéressants, si personnels, si divers, M. Paul Valéry, M. Georges Duhamel, M. Jules Romains, M. P.-L. Fargue, M. Valéry Larbaud, pour n'en citer que quelques-uns, leurs noms n'eussent fait retourner personne ni dans un thé, ni dans un salon, ni dans une rédaction. Ils étaient, sauf pour un tout petit nombre de lettrés, comme s'ils n'avaient jamais été. Et à l'horizon nul indice qui permît de prévoir, dans cet état de choses, une modification quelconque.

En principe, le grand public et, même le public qui lit, n'éprouve pour le changement qu'un goût modéré. Il s'accommode pendant des années des mêmes réputations ayant cours. Les nouveautés l'inquiètent plus qu'elles ne l'attirent. Il préfère les talents établis, les marques connues plutôt que des fournisseurs inédits, incertains, avec les produits desquels il faudra un effort pour se familiariser et qui souvent à l'épreuve ne donneront que déception, voire ennui.

Mais c'est du côté de la poésie que se note surtout ce misonéisme. La clientèle des poètes n'est pas que mince[1].

1. Un aimable lecteur m'informe spirituellement que Littré condamne l'expression : *n'est pas que, n'a pas que* dans le sens de *seulement*. Je vous signale cette faute qui m'est d'un emploi trop commode pour que je m'en corrige.

Elle est prodigieusement conservatrice et non moins paresseuse. Malgré elle, dans son ensemble, elle garde une prédilection foncière pour le vers « coulant » et facile, pour les cadences bien marquées, les images brillantes et, brochant sur le tout, la petite fleur bleue. Vers le reste il advient que la curiosité l'entraîne. Mais elle ne s'y hasarde qu'avec la méfiance du chat, ne sachant s'il va retirer du feu un marron ou un charbon rouge. Pour l'arracher à cette prudence et à cette inappétence des nouveautés, il n'y a guère d'efficace qu'une seule sorte de miracle : le scandale et la vogue qui souvent s'ensuit.

La fin de l'année 1918 obtint la grâce de ce miracle. Les cubistes en furent l'occasion. On en parla à cette place. On en parla ailleurs. Le bon ton imposa de s'en occuper. De là à ramener l'attention publique sur d'autres poètes nouveaux moins excentriques peut-être, mais non moins méritoires, il n'y avait qu'un pas. Les amis des lettres ne se firent pas faute de le franchir. Quelques revues, dites de jeunes, avaient, depuis la guerre, pris un large accroissement et en profitèrent pour pousser à la roue. De-ci, de-là, des conférences, des lectures s'organisèrent où les poètes susdits étaient mis en pleine lumière. Ici même — soit dit sans fausse modestie — des articles, des anthologies eurent leur part dans le mouvement. Et il n'est pas douteux que depuis quelque temps nous commençons à percevoir les résultats de cette propagande.

Chez les poètes les plus attachés aux anciennes formules et aux strictes règles de la prosodie, on relève sinon des signes d'inquiétude, du moins des amorçages de concessions. Les uns s'aventurent dans le poème en prose. D'autres ne reculent pas devant des escapades dans le vers libre et disloqué.

Parmi la clientèle d'avant-garde, parmi les personnes soucieuses d'être toujours à la page, mêmes symptômes d'agitation. Si cette clientèle ne lit pas à fond les poètes nouveaux, elle les achète, elle s'en enquiert, elle rougirait de les ignorer. Il lui arrive même de passer la mesure et de tomber dans l'injustice contre ceux qui, hier encore, lui représentaient les « jeunes ».

Enfin, mis à part les professionnels et les snobs, détail plus caractéristique : chez beaucoup de lecteurs cultivés se manifeste, chaque jour plus nette, je ne dirai pas une aversion pour les poèmes à forme régulière, mais une espèce de sévérité impulsive. Il n'est pas jusqu'à l'aspect matériel de ces

lignes d'égale dimension, de ces strophes d'étendue égale, qui n'indispose notre œil accoutumé aux caprices typographiques de la poésie nouvelle. Ce fut cependant dans ces lignes égales, dans ces strophes égales, que nos plus grands poètes enfermèrent leurs plus beaux chants. On ne se souvient que de ceux qui, dans les mêmes moules, coulèrent ensuite tant de paroles vaines ou vagues. Alexandrins, octosyllabes, sonnets, pantoums, à présent cela fait vieux. Aussi vieux que les bouquets de jadis avec leurs rangées concentriques de fleurs serrées telles des cartouches. Et pour vaincre ces préventions de notre premier regard, il faut maintenant aux poètes réguliers bien des dons, bien du charme, bien du talent.

Espèrent-ils nous captiver par l'habileté technique, les tours de force prosodiques, les jongleries verbales? Autre mécompte. La virtuosité ne fait pas que nous laisser froids. Elle nous agace par les intentions de duperie que nous lui prêtons. Elle nous hérisse d'hostilité comme devant les passes d'un bonneteur. En un mot, quoi qu'elle exécute, même de plus ingénieux, même de plus sensationnel, elle a cessé de nous avoir. Nous ne donnerions plus deux sous de ses rimes les plus riches. Nous retournerions volontiers à l'envoyeur la ballade la mieux envoyée. Et ce n'est pas chez nous, comme il serait possible de le croire, satiété de gens blasés sur des acrobaties toujours pareilles. Ce serait plutôt changement dans notre sensibilité, effet de lectures récentes nous ayant appris que la poésie pouvait être sans *cela* — — bien mieux, que chez les plus illustres poètes de jadis, la poésie était le contraire de *cela*.

Voilà, en résumé, si mes remarques personnelles ne m'abusent, le bouleversement opéré, depuis deux ans, dans nos goûts et préférences, par les poètes nouveaux. Sans nous détacher des maîtres du siècle dernier pour lesquels ils laissent notre admiration et notre tendresse intactes, ils ont détruit en nous la superstition de certains codes prosodiques que sanctifiaient à nos yeux tant de chefs-d'œuvre issus de leurs préceptes, mais qui, à y bien réfléchir, n'avaient d'autre valeur, d'autre force que celle qui provient de l'usage. Puis par le fait, par leurs recueils, ils nous ont montré tout ce que pouvait gagner la poésie en rénovation, en rafraîchissement, en extension à s'affranchir de ces procédés.

En quoi faisant, ils n'accomplissaient pas œuvre, comme il

pourrait sembler, de révolutionnaires. Bien au contraire, ils renouaient une tradition, ils reprenaient une tentative qu'on jugeait avortée quand elle n'était qu'interrompue : celle du symbolisme.

La faillite du symbolisme tant de fois proclamée par la critique, c'est comme la faillite du réalisme. Autant de « bobards » dont périodiquement se repaissent la presse, les salons, et que le lendemain ne manque pas de démentir. Les fantaisies de cénacles, les vogues de passage peuvent brusquement se dessécher ainsi qu'une mare. Tandis que le symbolisme, essence éternelle de la poésie, le réalisme, essence éternelle du roman, comment voulez-vous que ces deux grandes sources de la littérature puissent jamais tarir? Leurs flots par endroits rencontreront des barrages, des dépressions, se perdront un instant sous terre. Mais ce ne sera que pour réapparaître un instant après, plus entraînants, plus frais, plus vivaces.

« Ce qui fut baptisé de symbolisme, — écrit avec beaucoup de pénétration, dans la préface récente d'un recueil de vers [1], M. Paul Valéry, un symboliste qui a su réaliser ce prodige de rester fidèle à son idéal en le pliant aux prosodies anciennes, — ce qui fut baptisé du nom de symbolisme se résume très simplement dans l'intention commune à plusieurs familles de poètes (d'ailleurs ennemies entre elles) de reprendre à la Musique leur bien... Nous étions nourris de musique et nos têtes littéraires ne rêvaient que de tirer du langage presque les mêmes effets que les causes purement sonores produisaient sur nos êtres nerveux... Il faut supposer que notre voie était bien l'unique, que nous touchions par notre désir à l'essence même de notre art et que nous avions véritablement déchiffré la signification d'ensemble des labeurs de nos ancêtres, relevé ce qui paraît dans leurs œuvres de plus délicieux, composé notre chemin de ces vestiges, suivi à l'infini cette piste précieuse : à l'horizon, toujours, *la poésie pure...* »

De ce bref extrait, retenez ces deux mots : *poésie pure.* Vous avez là, comme il y a trente ans, tout le programme des poètes nouveaux, quelles que soient leurs diversités de tendances, — toute leur ambition, et aussi tout le secret de leur charme.

1. *Connaissance de la Déesse,* de M. Lucien Fabre, — poème à retenir et sur lequel il faudra revenir

Cependant, il faut bien le dire — sinon le tableau que nous traçons de la situation poétique actuelle pécherait par un fade optimisme — si ce charme exerce son attrait sur nombre d'entre nous, ailleurs il n'est pas sans se heurter encore à bien des résistances.

Les poètes nouveaux ont certes beaucoup fait pour la poésie en la délivrant par la discussion, par l'exemple, de formules périmées, qui l'enlisaient dans le verbalisme le plus artificiel et le plus stérile.

Mais s'ils ont libéré, purifié, n'en concluons pas qu'ils aient remplacé. J'entends que leur action jusqu'ici a été plus réformatrice que conquérante et qu'ils ont écarté de certaines œuvres plus de lecteurs qu'ils n'en ont acquis aux leurs.

A l'égard de la poésie il en résulte même chez quantité de personnes cultivées dont je vous parlais plus haut, une sorte d'incertitude qui tient du malaise. Elles se sentent dégoûtées des poètes de la vieille école sans éprouver pour ceux de la nouvelle cette attraction qu'on attend de la poésie. Les uns lassaient par la vétusté, l'uniformité, la monotonie, le factice. Chez les autres les obscurités, les transmutations verbales ou idéologiques, l'enchevêtrement des symboles, forment autant de durs obstacles qui séparent du plaisir final ; et je sais plus d'un lecteur, de la meilleure volonté, tout près de renoncer à un agrément qui ne s'achète qu'au prix de tant de traverses.

Si bien que, démodée en sa forme ancienne, rebutant parfois sous sa forme nouvelle, la poésie pourrait se trouver, à la longue, en passe de sombrer dans l'indifférence.

Il y a là pour nos poètes nouveaux un péril que je me reprocherais de ne pas leur signaler. En effet, si comme l'a justement observé Leconte de Lisle, la popularité va rarement au pur poète, une poésie qui ne constituerait que la délectation de quelques mandarins serait réduite à un bien précaire empire.

Dans l'occurrence quels sont les coupables? L'incompréhension du lecteur, qui, avec le temps, s'éclairera, s'amendera? Ou bien les poètes trop dédaigneux des clartés et des séductions?

Nous examinerons ce point, pièces en mains, une des prochaines fois. Car, depuis quelques minutes que je vous regarde, je crois me rendre compte que, pour aujourd'hui, c'est assez parlé poésie comme cela.

*
* *

Avez-vous remarqué que le demi-monde était un des milieux les moins étudiés, les moins explorés par la littérature? Et lorsque nos écrivains s'en occupent, n'avez-vous pas été frappé de ce que présentaient souvent d'arbitraire leurs peintures desdits milieux?

Chez Balzac, on trouve Esther Gobseck. Mais, sans que je possède des notions précises sur ce que pouvait être une grande demi-mondaine vers 1840, Esther me paraît un type bien romantique, bien mélodramatique et d'une vérité bien sujette à caution. De même, une quinzaine d'années plus tard, j'ai peine à croire que les grandes courtisanes du temps fussent si romanesques, je dirai même si romance que *la Dame aux Camélias* et si pot-au-feu, si déclamatoires que la baronne d'Ange ou les irrégulières qui gravitent autour. De même encore dans *l'Éducation sentimentale*, Rosanette est certainement du roman le personnage le moins vivant, qu'on sent le moins familier à l'auteur et le moins directement observé. Tout cela, au surplus, concordant assez peu avec ce que nous révèlent sur ces dames les mémorialistes secrets de l'époque, les correspondances intimes ou tout simplement le ton d'un morceau tel que la fameuse *Lettre à la Présidente*.

Après, qu'avons-nous sur le sujet? Dans Zola nous avons *Nana* : prostitution de la rue, prostitution des coulisses, passe encore. Mais sitôt l'héroïne dans ses meubles, nous tombons en pleine fiction. Chez Daudet, dans *Sapho*, quelques hétaïres de second plan dont les croquis sont irréprochables. Mais la plupart fleurent la bohème, l'atelier, les planches. Ce sont moins des grandes courtisanes que des adeptes du monde artistique d'alors, de ces salons mixtes et interlopes comme était celui de Nina de Villard. Dans *Jack*, par contre, la touchante et comique Ida de Barancy, inoubliable silhouette d'authentique demi-mondaine ! Mais, comme telle, dès les premières pages, le rôle d'Ida est achevé. Ce sera dans les chapitres suivants la courtisane rangée des voitures et n'apportant sur les mœurs de sa caste aucune indication nouvelle. Quant aux romanciers plus récents, nous saluerons chez eux la délicieuse *Petit Chiquette* de Louis Codet, la délicieuse *Crapotte* de M. Henri Duvernois. Mais ce ne sont que petites femmes entretenues, nullement des demi-mondaines.

Sur ces dernières, tout compte fait, les seules pages offrant

de l'exactitude, ce serait celles que vous lisez dans quelques-uns des *Dialogues des courtisanes*, livre de début de M. Maurice Donnay, livre charmant et trop peu connu, qu'il écrivit, sous le pseudonyme de Lucienne, en collaboration avec une femme de beaucoup de talent, madame Jeanne Marni; ce serait quelques esquisses que j'y ai consacrées, accessoirement, dans un de mes premiers romans; et enfin, le dernier acte d'*Amants*, où certains traits caractéristiques du milieu sont rendus avec fidélité.

Dans le passé, j'ignore les raisons qui ont pu éloigner les écrivains d'un coin de la société, si intéressant à observer. Mais dans le présent, les raisons de cet éloignement me paraissent plus aisées à déterminer.

D'abord, ne serait-ce que les difficultés de la porte. Car le demi-monde est aujourd'hui d'un accès aussi difficile que celui de nos cercles les plus fermés. Pour y être admis et pour y obtenir ses aises, l'argent est un moyen utile mais non tout-puissant. On y rencontre souvent des débutants, n'ayant forcé l'entrée que par de gros versements et qu'on y voit fort dépaysés, dans un état d'équilibre fort instable. En réalité, à moins d'un heureux caprice ou d'un traitement de faveur, dû à tel ou tel motif, ce n'est ni à coup de billets bleus ni par les femmes que l'on pénètre dans le demi-monde. C'est par les hommes. Question de relations, question de camaraderie avec ceux qui y frayent. On est de leur bande, de leur groupe, de leur monde et, tout naturellement, à leur suite, on franchit le contrôle. Une fois dans la place, assurément, une liaison solidement établie et richement rémunérée ne nuira pas à votre crédit auprès de ces dames. Mais avant tout, l'essentiel pour être bien vu d'elles, sera d'avoir parmi leurs amis un aval, plusieurs avals même, et de n'y pas faire figure d'intrus.

Ce sont déjà là des conditions qui ne s'accordent guère avec ce que poursuivent nos jeunes littérateurs à leurs débuts. Mais il est encore d'autres entraînements qui, peu à peu, les écarteront du demi-monde.

Un jeune romancier débute. Il a vécu jusque-là dans sa famille ou dans quelque modeste logis, parmi des camarades de lettres, des peintres, des musiciens de sa génération. Si son livre ne réussit qu'à moitié, il continuera la même existence, les mêmes fréquentations. Si son livre connaît le succès, neuf fois sur dix, il commencera à « sortir », à aller dans ce qu'on appelle en littérature le monde, c'est-à-dire dans une dizaine

de salons bourgeois et cossus, plus ou moins amis des lettres, une dizaine de salons en enfilade, de salons qui se commandent et où repasse continuellement le même personnel masculin ou féminin. Milieux très suffisants pour fournir le cadre, les personnages, la matière des romans psychologiques ou de sentiment que nous lisons chaque jour. Milieux assez complexes, malgré leurs ressemblances, pour fixer l'attention d'un littérateur, sans qu'il songe à regarder ailleurs, et, qu'ayant sous la main des modèles à son gré, il s'inquiète d'en chercher dans le demi-monde.

Ou bien autre cas. Le jeune écrivain, soit vocation première, soit changement d'orientation, se dirige vers le théâtre. Il y rencontre beaucoup de comédiennes dont le train de vie ne correspond que rarement à leurs appointements mensuels et qui, au reste, ne se cachent pas des sources d'où elles en tirent le montant. Il voit leur luxe et y participe quand il est convié chez elles. Il se lie avec leurs commanditaires. Et de la similitude des moyens d'existence il conclura donc aussitôt à la similitude sociale. Dans son esprit, une confusion indélébile se créera entre la comédienne bien rentée et la grande demi-mondaine, entre la galanterie de la scène et celle du demi-monde. Et il se croira pour toujours fixé sur les us et mœurs de ce dernier.

Or rien de si contraire à la vérité que cette confusion, qui des planches a peu à peu gagné la presse, le boulevard, voire les salons, pour nous valoir ensuite du demi-monde les descriptions les plus fantaisistes. Cette erreur forme même comme la pierre de touche indiquant l'ignorance du demi-monde. Entre lui et le théâtre, bien qu'il y ait quelque communauté d'usages et de sentiments, il y a un abîme. A tel point que la plupart des grandes demi-mondaines se considéreraient comme discréditées en abordant les planches, et que si, par les nécessités du début, il leur est arrivé de traverser la scène, elles font tout pour qu'on oublie cette passagère compromission.

« Sa jeunesse de blonde adulée, puis sa maturité de demi-mondaine riche n'avaient accepté ni l'éclat fâcheux, ni l'équivoque, et ses amis se souvenaient d'une journée des Drags, vers 1895, où Léo répondit au secrétaire du *Gil Blas* qui la traitait de chère artiste :

« — Artiste? Oh! vraiment, cher ami, mes amis sont bien bavards ! »

Ainsi pense, ainsi s'exprime une véritable demi-mondaine quand un maladroit s'avise d'évoquer ses succès scéniques. Ainsi pense, ainsi s'exprime, Léonie Vallon, dite Léa de Lonval, l'héroïne principale de *Chéri* [1], le roman de madame Colette — où s'unit la plus profonde étude de sentiments à une des peintures les plus exactes, les plus vivantes, qu'on nous ait encore données de certaines régions du demi-monde. Mais écoutez plutôt l'histoire.

Chéri, c'est Jack. C'est le fils de la grosse madame Peloux, courtisane de haut bord, retirée des affaires, comme l'était Ida de Barancy. Seulement quelle différence entre Chéri et son vertueux devancier ! Quelle différence entre leurs sentiments, entre leurs ambitions, entre leurs destinées !

Oh! non! Chéri n'a aucun des doutes, aucun des scrupules, aucune des pudeurs de Jack. Sur sa mère il sait amplement à quoi s'en tenir, comme sur les origines de la fortune d'icelle et sur l'emploi à faire de cette fortune. Après des études fragmentaires et cahotées, à dix-sept ans, ce fils à Maman avait déjà toute l'autorité, toute la désinvolture, toute l'astuce des fils à Papa du jour, et, quelques années plus tard, c'est un maître de la grande vie. Goût de la dépense, du luxe, des raffinements mais rien que pour son usage personnel, l'œil ouvert sur les comptes des domestiques ou des fournisseurs, serré avec les femmes, en défense avec les amis, tantôt impérieux, tantôt cajoleur avec sa mère, tout tremble devant lui dans la somptueuse villa de Neuilly où madame Peloux, la « Harpie nationale », comme il la dénomme gaiement, a pris sa retraite... Quant à ses succès féminins, pas à les compter. Ceux qu'il voulait. Si beau, un jeune dieu, si amusant en sus, si dessalé, si cynique — tout pour plaire. « Être beau à ce point-là, c'est une noblesse », pensait de lui à certains moment Léa, l'héroïne du livre. Et une autre fois, le contemplant à la dérobée, tandis qu'il se vautrait dans un rocking-chair, « elle le traitait flatteusement, tout bas, de belle crapule ».

Cette Léa, dont je vous ai cité plus haut un trait, est une ex-camarade de la Harpie nationale. Mais malgré la cinquantaine proche, svelte encore, gardant ce suprême et délicat éclat que certaines de nos contemporaines conservent au mépris de toutes les lois du temps, elle fait figure de jeune femme, parmi les autres assidues de la villa de Neuilly,

1. Fayard.

boursouflées par l'âge, croulant sous la graisse, puérilement inconscientes de leur décrépitude — lamentable galerie dont madame Colette nous a croqué les plus bouffonnes et sinistres silhouettes. Élégance parfaite en outre, libre de tous liens, une aisance plus que large, hôtel avenue Henri-Martin — bref pour un gaillard aussi averti que Chéri, morceau de choix, morceau de roi. Il ne s'essouffle pas cependant à la conquérir. Cela se fait par hasard, à la faveur d'un soir d'été. Par plaisanterie, il la lutine. Un baiser, puis deux — et les voilà pour cinq ans aux bras l'un de l'autre, ne sachant au juste s'ils s'aiment, s'abandonnant aux plaisirs de la possession réciproque, elle savourant avec délices ce dernier repas de chair fraîche, lui choyé, adulé, gavé de prévenances, de caresses, de cadeaux... Et pas le sou à débourser ! Quand soudain, oh ! pas un drame, un incident. Madame Peloux a imaginé de marier Chéri avec la fille d'une de ses camarades, une jeune fille un peu plate peut-être, un peu pâlotte, mais éducation impeccable, de la gentillesse, de la volonté et, ce qui ne gâte rien, très beau parti, grosse dot, grosses espérances...

Et Chéri se laisse fiancer. Et Léa ne fait aucune opposition. Et tandis que les mamans discutent âprement le contrat, les deux amants se séparent.

La grâce, le tact, la délicatesse que déploie dans ces épisodes madame Colette, le comique et la mélancolie qu'elle a su faire alterner dans les dialogues, la finesse des nuances où se traduisent les sentiments de Chéri et de Léa, l'analyse malheureusement ne peut vous les rendre. Il n'y a que le texte pour vous en dire le charme.

Mais je dois précipiter le récit afin d'atteindre au point culminant du livre.

Sitôt séparés, dans ces deux corps qui ne se croyaient attachés que par l'épiderme, le cœur s'est éveillé, leur révélant à chacun une tendresse mutuelle qu'ils ne se soupçonnaient pas. La nostalgie qu'ils éprouvent l'un de l'autre est si forte que Léa, honteuse de sa douleur, a fui Paris pour la cacher et que Chéri, prenant en horreur sa femme, l'a quittée pour vivre à l'hôtel. La courtisane vieillie pleure son dernier amour, la jeune « gouape » son premier.

Trois mois ont passé. Léa s'est décidée à revenir. Le soir même du retour, à minuit, Chéri, qui n'avait cessé de rôder aux environs, surgit sur le seuil de la chambre. « Qu'est-ce que tu viens faire? — Je rentre! » Comment résister?... Et

à l'étreinte sensuelle de jadis c'est l'étreinte passionnée qui succède. Hélas ! autant en emportera une nuit. A tellement s'exalter dans l'abandon, Chéri s'est peu à peu forgé de Léa une image trop belle... Le lendemain, la lumière crue du matin tombant sur certaines flétrissures, lui dévoile la distance entre la réalité et le rêve. Mais lui qui jadis eût pris un plaisir pervers à cracher en raillant cette désillusion, l'amour l'a transfiguré au point que c'est à peine s'il se l'avoue... Il faut que ce soit Léa qui la découvre, lui en arrache l'aveu par des questions pressantes, déchirantes, irrésistibles, que ce soit elle qui le rhabille, le bouscule, le pousse dehors dans un grand geste de désespoir.

Ah ! que je voudrais voir au théâtre cette scène poignante où, sans reparties ajustées et formelles, rien qu'à l'aide d'interrogations et de répliques, des deux parts sommaires, tâtonnantes, à demi explicites, se montre dans une telle lumière la lutte de deux cœurs aux prises ! Voilà de l'humanité ! Voilà de la tragédie !

Et comme après une telle lecture semblent vaines les classifications littéraires, les querelles d'écoles, et tout le fatras adjacent ! Madame Colette est-elle une réaliste, une psychologue, un peintre de mœurs? Ces questions ne vous viennent même pas : on se dit simplement que c'est une grande romancière, une grande artiste, un grand écrivain.

La littérature féminine pourra d'ailleurs marquer cette quinzaine d'un caillou blanc, puisque, après madame Colette, la fin du mois a vu paraître trois autres livres dus à des autrices de marque : madame Marguerite Audoux, madame Jane Cals et madame Alphonse Daudet.

On se rappelle le mouvement de curiosité, puis le mouvement de vive faveur qui accueillit le premier roman de madame Audoux : *Marie Claire*. Octave Mirbeau avait lancé dans une préface à éclat ce qu'on appela alors ou depuis « le roman de la couturière ». Il y annonçait presque un chef-d'œuvre — et l'opinion se rallia à son avis, poussant jusqu'au quatre-vingtième mille ce beau livre de sincérité, de simplicité, d'émotion. Il faudra du reste, un jour, écrire l'histoire des préfaces d'Octave Mirbeau et de ses « préfacés ». Mirbeau dans la presse, dans les salons, parmi les gens sérieux, passait pour un emballé, un exalté, le contraire d'un cerveau pondéré. Or il se trouve que chaque fois que cet outrancier s'éprit

d'un auteur inconnu, il avait mis la main sur un grand talent, parfois même sur un maître du lendemain. Il y aurait là matière à un chapitre fécond en réflexions sur les dons, les fonctions et la mission de la critique.

L'Atelier de Marie Claire [1], le nouveau roman de madame Audoux, nous introduit dans une humble maison de couture. Rien des grands faiseurs. Un modeste atelier de petite couturière obscure. C'est une série de tableaux finement tracés des vicissitudes de certains petits patrons et de la médiocrité où se débattent leurs ouvrières. On y retrouve le faire discret, la sobriété de style, la sensibilité que nous avions aimés dans le premier roman de madame Audoux. Mais je ne vous cacherai pas que dans les peintures campagnardes de *Marie Claire*, dans les pathétiques souvenirs de son enfance opprimée, il me semblait y avoir plus d'ampleur, plus d'air, plus d'art.

Le talent de madame Jane Cals, qui publie en volume *la Ronde* [2], s'apparente assez avec celui de madame Colette, dans sa première manière, lorsque Claudine tenait encore plus aux champs qu'à la ville. Rien des sites, des atmosphères, des saisons ne reste indifférent à madame Jane Cals. C'est un cœur, même parmi les chagrins, même parmi les joies, toujours en communion avec la nature extérieure. Romancière par la clairvoyance, le pittoresque, l'émotion, l'ironie, poète par la façon de ressentir et d'exprimer. Et qui sait? peut-être plus poète que romancière. Le précédent livre de madame Jane Cals, *Rose*, que j'ai été, je crois, le premier à signaler, malgré l'aventure sentimentale qui en formait la trame, se rapprochait plus, avec ses petits chapitres morcelés, du poème en prose que du roman. J'en dirais autant de la savoureuse *Ronde* que vous avez eu le plaisir de lire ici. Cette fois le fil du récit est encore plus relâché et plus mince. Les cent figures de cette ronde symbolique en trois mouvements — cœur meurtri par l'abandon, cœur qui renonce, cœur qui ressuscite — ne se rallient les unes aux autres par aucun lien visible. Mais où voyez-vous le lien qui unit les uns aux autres les instants dont résulte le temps? N'empêche que la composition n'est pas le fort de madame Jane Cals. Mais ce n'est pas non plus son faible, puisqu'elle ne s'y applique pas. Tempérament spontané et hostile à tout procédé, on sent qu'elle n'écrit que pour son plaisir, dans le dédain des règles, n'ayant

1 Fasquelle. — 2. Fayard.

d'autre soutien que ses dons artistiques qui sont remarquables. Alors, laissons-nous donc aller aux chants de cette cigale albigeoise, sans leur chercher des querelles de solfège. Et gardons-nous de lui demander l'ordre, la discipline, le calcul que nous ne rencontrons que trop chez tant de fourmis de lettres.

Enfin madame Alphonse Daudet dans son *Journal de famille et guerre* [1] nous livre, au jour le jour, durant les années tragiques, ses angoisses de patriote, de mère, de belle-mère, de grand'mère. Aucune retouche évidemment, dans ces pages, aucune coupure, aucun amendement. La sincérité même. On devine que ce carnet de guerre est passé directement du tiroir de l'auteur aux presses de l'éditeur. Et littérairement, ce qui m'a particulièrement intéressé, c'est le ton de ce journal, les remarques dont il est semé sur la vie, le monde, les choses des lettres. Cela rappelle parfois les Goncourt. Plus souvent encore les *Notes sur la vie*, cet extrait des carnets intimes d'Alphonse Daudet, dont on souhaiterait la suite. Similitude dont ne s'étonneront guère tous ceux qui savent la part prise par madame Alphonse Daudet à l'œuvre du grand romancier. Dans ce livre même cette collaboration étroite est avouée officiellement. « Nous étions seuls dans toute la grande maison, écrit madame Daudet, évoquant d'anciens souvenirs de Champrosay, nous étions tout à notre travail : *Jack* ou *le Nabab*, après *Fromont* paru. »

Jusqu'ici on ne connaissait de cet effort commun que ce qu'en révélait une dédicace imprimée sur quelques exemplaires du *Nabab*, hors commerce, dédicace peu connue et que je recopie ci-dessous : « Au collaborateur dévoué, discret et infatigable, à ma bien-aimée Julia Daudet, j'offre avec un grand merci de tendresse reconnaissante, ce livre qui lui doit tant. »

La dédicace d'Alphonse Daudet, les lignes que je vous citais du journal, voilà un point d'histoire littéraire qui me semble désormais fixé.

***

Au théâtre deux débuts littéraires intéressants : au Vieux-Colombier *la Folle journée*, de M. Émile Mazaud; à l'Odéon, *le Maître de son cœur*, de M. Paul Raynal.

Le sujet de *la Folle journée* évoque ceux que chérissait

1. Fasquelle.

l'école de Médan, et sinon par la donnée même, du moins par le choix des détails et la philosophie qui s'en dégage, il fait penser à un pénétrant roman de M. Henry Céard, dont le titre est presque pareil : *Une belle journée*. M. Émile Mazaud a du style, de la bonne humeur, de l'humanité, du don scénique. On a cité à son propos Jules Renard et M. Courteline. C'est vous dire que M. Mazaud est un littérateur.

Le Maître de son cœur témoigne aussi chez son auteur du sens du théâtre. M. Paul Raynal sait manifestement conduire une scène, fût-ce la plus longue et la plus ardue. Sa pièce, toute psychologique, accuse l'influence de M. de Porto-Riche. Mais le dialogue de M. Raynal est plus apprêté que celui de l'auteur d'*Amoureuse*, avec des répliques qui s'appellent l'une l'autre, des reparties qui s'emboutissent comme dans le théâtre de Dumas fils. M. Raynal, en outre, fait un peu trop montre de sa dextérité psychologique qui parfois tourne à la virtuosité. M. Raynal n'en est pas moins, lui aussi, un littérateur.

Est-ce que, par hasard, la littérature irait se mettre à envahir le théâtre? C'est que cela deviendrait très grave!

Quelqu'un qui, le cas échéant, ne se fût pas plaint de cette invasion, — puisque de longue date elle l'avait déjà préparée, — c'est notre pauvre et grande Réjane.

Qu'ajouter, sauf l'hommage de mon chagrin, à tant d'éloges qu'on lui a prodigués il y a quelques mois d'abord, puis il y a quelques jours?

Vous n'avez pas oublié, en effet, qu'avant l'apothéose funèbre que lui ont faite Paris et les lettres, Réjane de son vivant en avait récemment connu une autre, à l'occasion de sa croix.

Car juste à temps, le Gouvernement de la République s'était enfin décidé à décorer Réjane. Et, comme aux comices d'Yonville le sous-préfet remettant à la vénérable Catherine Leroux la prime de son demi-siècle de servitude, des ministres, en un grand banquet, étaient venus ,gravement, récompenser d'un ruban rouge ce demi-siècle de gloire dramatique. Et tant nous imposent les pouvoirs publics, que nul des discours d'ensuite n'avait relevé tout le navrant comique de ce paradoxe : le génie décoré, à l'ancienneté !

A ce détail près, les discours en question furent d'ailleurs excellents comme la plupart de ceux qu'on prononça devant la tombe et comme la plupart des articles qui précédèrent les funérailles.

Je regrette cependant que, tout appliqué à retracer la car-

rière de Réjane, on ne nous ait pas donné de l'artiste et de la femme un portrait plus précis.

Réjane à la lecture d'une pièce nouvelle. Courtoise, mais méfiante, contractée, la figure d'une femme d'affaires qui défend sa peau, ne veut à aucun prix se laisser rouler. Puis peu à peu conquise, se détendant, si intelligente, si compréhensive, si apte à voir d'emblée en scène ce qu'on lui lit. Riant d'un franc rire gras, presque d'un rire de petite fille. Ou ses larges yeux marron qui se voilent de larmes. Les sanglots qui viennent. Le nez qui rougit. Une midinette à l'Ambigu.

Réjane aux répétitions. Sérieuse, attentive, rien qu'à son travail, fouettant tout le monde autour d'elle par l'activité dont elle offre l'exemple. Et la joie de l'auteur dès les premières répliques, cette joie si rare au théâtre qu'elle tient du miracle : entendre dire juste, le texte immédiatement en place, au diapason, pas une intonation qui ne le rende au plein, pas une intention qui se perde. Et tout ce qu'y ajoute l'invention personnelle de Réjane, un regard, un sourire, cette infinie variété d'expressions qu'elle avait apprise au contact de la vie et retenue de ses rôles légers de naguère, quand elle jouait des revues de cercles, des demi-opérettes, n'était qu'une petite Parisienne, une petite femme de théâtre. Tout ce que tant d'autres, qui ne passèrent pas par là, ne sauraient jamais donner.

Réjane, le soir de la générale. Moins sur la défensive que sur l'offensive. Un sourire qui veut être bon enfant, enjoué mais a du rictus d'un fauve. Les narines qui palpitent. Toute la physionomie tendue de volonté, presque de rage. L'impression non d'une comédienne qui va défendre votre pièce, mais qui marche à l'assaut du public.

Et ses défauts aussi, ses contradictions, ses sautes d'humeur. Car, avec un tel génie, comment être une sainte? Impérieuse, nerveuse, fantasque, quitte à se faire pardonner l'instant d'après par une plaisanterie, un trait de tendresse. Prompte à l'emballement, aux illusions d'un fol optimisme. Prompte également au dégoût, au cafard, au découragement. Raffolant de jouer avec des étoiles de sa grandeur, des artistes de son rang, puis sitôt en scène, agacée de leur contact, de leur concurrence. Mais tout cela dans un tel emportement de sincérité, une telle fougue féminine, et racheté si vite par tant de grâce ensuite, tant de bonté délicate... Non, je me trompe. Réjane n'était pas bonne. Elle était généreuse. Et qui à la générosité pourrait longtemps en vouloir?

Ce portrait dont je ne vous esquisse que des croquis, il me semble qu'un écrivain serait tout qualifié pour le parfaire — l'auteur qui, après Goncourt, tendit à Réjane la passerelle vers la haute comédie, j'ai nommé M. de Porto-Riche.

Quel accord entre ces deux tempéraments ! Je viens précisément de lire, de relire l'essentiel des pièces de M. de Porto-Riche dans une anthologie qu'il en a formée sous le titre d'*Anatomie sentimentale* [1]. Réjane n'a joué qu'une de ses pièces. Elle eût pu, en réalité, les jouer toutes, tant les héroïnes de chacune avaient d'affinités avec son talent. Et le secours, le surcroît d'éclat qu'elle leur eût apporté !

Je vous recommande la lecture du livre de M. de Porto-Riche, d'abord parce que vous y retrouverez les scènes les plus marquantes de son admirable répertoire, ensuite parce que la réunion de ces scènes est due à son choix. Autant sont suspectes, et généralement manquées, les anthologies composées par des tiers, autant me semblent précieuses celles auxquelles l'auteur présida lui-même. Verlaine procéda de même jadis pour ses poésies. Nous savons ainsi ses « pages préférées », comme dit le sous-titre de l'*Anatomie sentimentale.* Et quel meilleur juge d'une œuvre, que son auteur, qui y discernerait mieux que lui l'éphémère et le durable?

Mais ce qui corse encore l'intérêt de l'anthologie de M. de Porto-Riche, c'est le plan selon lequel il l'a conçue. Il n'a pas visé seulement à rassembler les plus belles scènes de son théâtre. Il a surtout voulu nous montrer ce que renfermait ce théâtre de vérité humaine et sentimentale.

Sur l'importance de cette contribution l'épigraphe, tirée d'un poème de M. de Porto-Riche, se montre assez modeste :

J'aurai peut-être un nom dans l'histoire du cœur.

Pourtant, quand un auteur élève publiquement pareil doute, n'est-ce pas de sa part coquetterie et ne sait-il pas d'avance la réponse de son siècle comme de la postérité?

FERNAND VANDÉREM

1. Ollendorff.

LES ÉLECTRONS

ET LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

La science a, comme la vie, ses parvenus ; ils apparaissent tout d'un coup, leurs noms emplissent toutes les bouches, et pourtant on ne saurait dire qui ils sont ni d'où ils viennent. Tout le monde aujourd'hui parle des électrons, et puisque je le les prends à mon tour comme sujet de cet article, mon premier devoir serait de les présenter au lecteur. A défaut de papiers en règle, nous serons obligés de nous contenter d'un signalement approximatif; l'électron représentera, pour nous, un élément extraordinairement petit, auquel est attachée une charge électrique négative, la même pour tous les électrons. Comme sa masse matérielle est infime par rapport à cette charge, on peut, en première approximation, la tenir pour négligeable et voir dans l'électron un grain, ou un atome d'électricité négative, soumis par suite, et presque exclusivement, aux lois de l'électricité. La plus simple de ces lois, celle de Coulomb, nous enseigne que les charges négatives se repoussent entre elles à distance, tandis qu'elles sont attirées par les charges positives ; il en résulte qu'un électron placé dans un « champ électrique », remontera ce champ en allant du côté négatif qui le repousse vers le positif qui l'attire. Un peu moins connue, mais aussi importante, est la loi établie par le physicien américain Rowland ; il en résulte qu'une charge d'électricité positive en mouvement possède les propriétés d'un courant élec-

trique qui s'écoulerait dans le sens de ce mouvement, tandis qu'une charge négative mobile équivaut à un courant électrique cheminant en sens inverse ; l'électron en mouvement sera donc sensible aux actions magnétiques, et sa trajectoire s'incurvera comme ferait un fil souple parcouru par un courant électrique dirigé au rebours du mouvement de cet électron.

Soupçonné par Sir William Crookes, révélé par les travaux de Jean Perrin, de Sir J. J. Thomson, de Lenard, dans cette période finale du XIXe siècle, qui a vu tant de merveilleuses découvertes, l'électron a influé de deux manières sur notre évolution scientifique. Dans le domaine des idées, il a introduit cette unité, qui est un des buts de la science, en permettant de rattacher à une même cause les phénomènes les plus dissemblables en apparence ; il s'est révélé comme le constituant universel du monde... Dans le domaine des applications, il a déjà rendu des services essentiels, dont le plus important consiste dans la solution parfaite du problème de la télégraphie sans fil. Et pour ceux qui aiment à regarder les progrès scientifiques avec le recul qui en dessine les lignes principales, c'est un spectacle curieux que de voir recommencer, avec les électrons, l'évolution qui s'est produite du XVIIe au XIXe siècle à propos des gaz ; pour caractériser ceux-ci, pour apprendre à les isoler, à les transvaser, à les peser, les analyser, une longue suite d'efforts a été nécessaire ; elle a trouvé sa récompense dans de fructueuses applications. De même aujourd'hui, nous apprenons à isoler les électrons, à les enfermer dans des récipients appropriés, à les diriger et à mettre en œuvre leurs propriétés ; et déjà le fruit des applications commence à mûrir.

L'Histoire, qui célèbre les noms des capitaines, oublie les auxiliaires qui fourbissaient leurs armes ; la Science, plus équitable, accorde un souvenir aux techniciens dont l'habileté professionnelle a permis de grandes découvertes ; elle n'oublie pas Geisler, souffleur de verre de Bonn, qui sut fabriquer des tubes aux formes compliquées, les munir d'électrodes et les purger d'air ; mais le vide réalisé dans ces tubes était encore bien incomplet ; la pression y avoisinait un millimètre de mercure, c'est-à-dire 1/760 de la pression atmosphérique. Une raréfaction plus parfaite put être réalisée par Sprengel, physi-

cien allemand fixé en Angleterre, dont les trompes à mercure donnaient le millième de millimètre ; la trompe de Sprengel fonctionnait avec une lenteur désespérante ; c'est elle pourtant qui a permis la découverte des rayons cathodiques et des rayons X. A ce degré de vide, beaucoup d'air subsistait encore dans les ampoules radioscopiques : trente milliards de molécules s'agitaient encore dans chaque millimètre cube, troublant par leur présence le mouvement ordonné des électrons. Il était réservé à ces dix dernières années de réaliser une raréfaction dix mille fois plus parfaite : la pompe « moléculaire » de Gaede, la trompe à vapeur de mercure de Langmuir permettent aujourd'hui de pousser la raréfaction jusqu'au *dix-millionième de millimètre*, si bien que chaque millimètre cube de l'espace ultra-raréfié ne renferme plus que trois millions de molécules gazeuses ; le lecteur trouvera, sans doute, que c'est encore beaucoup ; en fait, il arrive qu'à cette dilution, où la masse d'un gramme occupe 5 millions de mètres cubes, la matière ne joue plus qu'un rôle insignifiant et les propriétés dominantes de l'espace sont celles des électrons.

***

Nous ne connaissons pas l'électron en repos ; il semble que sa loi soit de marcher toujours. Un flux continu d'électrons entraînés sur une trajectoire commune constitue un *pinceau*, ou *rayon cathodique*. C'est par ces rayons que nous avons pris connaissance des électrons eux-mêmes, et de leurs principales propriétés. Prenez un récipient en verre muni de deux électrodes métalliques, l'*anode* reliée au pôle positif d'une source électrique, la *cathode*, en forme de disque plat, rattachée au négatif. Faites le vide au millième de millimètre et laissez passer la décharge à l'intérieur de l'ampoule. Un faible sillage lumineux normal au plan de la cathode et qui se termine à la surface du verre par une tache fluorescente, voilà sous quel aspect nous est révélé le rayonnement cathodique ; tel est le phénomène qu'Hittorff a entrevu, que Crookes a illustré par de splendides expériences, dont Lenard, Perrin, J. J. Thomson et des centaines de chercheurs nous ont fait connaître la véritable nature.

Nous savons aujourd'hui que la cathode est le point de départ d'une multitude d'électrons, projetés normalement à sa paroi avec une vitesse qui a pour cause et pour mesure la chute de potentiel entre les deux électrodes; si nos sens avaient une acuité suffisante, nous verrions ces électrons jaillir de la cathode, tantôt en un point, tantôt en un autre, à la manière d'une rafale sortie d'une mitrailleuse; ici, l'infinie petitesse des projectiles se rachète par le nombre et par la vitesse: dans un tube fonctionnant au régime ordinaire des ampoules radioscopiques, dix milliards d'électrons jaillissent en un millionième de seconde et balaient de leur tir l'espace rectiligne situé en avant de la cathode. Leur vitesse de projection atteint, suivant le voltage, 20 000, 50 000 et même 100 000 kilomètres par seconde, c'est-à-dire que, par rapport à eux, les plus rapides obus se traînent à une allure d'escargot. Une vitesse aussi « colossale » nous explique bien des choses; elle nous montre d'abord qu'une trajectoire aussi tendue est pratiquement rectiligne; elle nous aide à comprendre qn'un électron en marche emporte avec lui, en dépit de sa petite masse, une énergie balistique considérable, qui se traduit par des dégâts variés chaque fois que ce projectile infinitésimal vient à heurter la matière : la faible lueur que nous distinguions sur le trajet du pinceau cathodique n'était due qu'à une fluorescence provoquée par le choc des électrons contre les molécules gazeuses, et c'est pour cela qu'elle s'évanouit dans un vide plus poussé sans que le rayonnement cathodique ait cessé d'exister; Lenard a pu suivre ce rayonnement, sur plusieurs mètres de distance, dans un tube soigneusement purgé de gaz et même l'en faire sortir à travers une petite fenêtre fermée par une feuille très mince d'aluminium; les rayons continuent dans l'air leur marche rectiligne, mais ils y épuisent promptement leur force vive par les chocs contre les molécules gazeuses, et, après un parcours d'une dizaine de centimètres, ils ont disparu : les électrons qui les forment se sont enrobés dans une forme nouvelle, dont j'aurai à dire un mot tout à l'heure; ils ont formé des *ions*.

Si nombreux que soient les électrons dans la trajectoire d'un pinceau cathodique, ils le sont pourtant des millions de fois moins que les molécules qui subsistent, à ce degré de vide,

dans le récipient; pourtant leur énergie supérieure et ordonnée s'impose seule à notre attention ; ce n'est pas la première fois qu'on aura vu une petite troupe, vigoureuse et bien commandée, imposer sa loi à une masse d'éléments inorganisés et sans énergie.

Les électrons foncent donc, droit devant eux, au sortir de la cathode ; pourtant, les forces électriques et magnétiques sont capables de les dévier ; en particulier, il suffit d'en approcher un aimant pour recourber les rayons cathodiques, exactement comme un conducteur électrique souple parcouru par un courant aboutissant à la cathode ; on peut ainsi les enrouler en arc de cercle ou suivant les spires successives d'une hélice et réaliser des apparences curieuses, qui confirment dans les moindres détails la théorie « balistique » dont j'ai exposé les grandes lignes.

Les rayons cathodiques dont j'ai parlé jusqu'ici, et qui furent seuls connus tout d'abord, sont ceux qui, dans les ampoules radioscopiques, produisent les rayons X par leur choc contre l'anticathode ; on n'a pas tardé à en trouver d'autres, caractérisés par une vitesse plus grande ou plus petite. Ainsi la découverte du radium entraîna comme corollaire celle des rayons β, qu'il émet ; ces rayons sont encore constitués par des électrons, mais lancés avec une vigueur dont aucun tube radioscopique ne nous a donné, jusqu'ici, l'équivalent ; leur vitesse s'est trouvée comprise entre 140 000 et 280 000 kilomètres par seconde, c'est-à-dire qu'elle approche de la vitesse de la lumière, qui paraît en constituer la limite supérieure ; c'est une constatation dont la haute importance n'a pas échappé aux physiciens ; le lecteur m'excusera si, pressé par l'objet de cet article, je ne m'attarde pas à en développer les conséquences.

A côté de ces rayons cathodiques ultra-rapides, il existe des rayons lents : lorsqu'on prend pour cathode, dans le tube à vide, au lieu d'une plaque métallique froide, un solide incandescent, par exemple une pastille de chaux portée au rouge par un conducteur électrique, on constate que la décharge, au lieu d'exiger des milliers de volts, se produit aisément en reliant les électrodes aux bornes d'une canalisation à 110 volts ; mais s'il faut moins de volts pour mettre les électrons en

mouvement, par contre, la vitesse qu'ils acquièrent est moindre. J'ai, pour mon compte, observé et étudié ces rayons cathodiques lents en prenant simplement comme cathode chaude le filament de charbon d'une lampe à incandescence ; les traces de vapeur mercurielle laissées par la pompe à vide dans le récipient suffisent alors pour illuminer, par la fluorescence de leurs molécules, la trajectoire du pinceau cathodique, qui peut aisément être suivi par l'œil ou photographié ; la vitesse de ces rayons cathodiques s'est trouvée de 4 à 5 000 kilomètres par seconde, dix fois moindre qu'avec les rayons cathodiques ordinaires ; aussi leur sensibilité au champ magnétique est-elle exquise ; le magnétisme terrestre suffit à les recourber d'une façon appréciable et l'approche d'un aimant leur inflige les plus curieuses déformations.

Pourtant, il existe des rayons plus lents encore, puisqu'ils ne font guère plus de 800 kilomètres à la seconde ; ce sont ceux qui se détachent d'une surface métallique électrisée négativement lorsqu'elle est frappée par la lumière ultra-violette ; et leur sensibilité au magnétisme est telle que, sous l'action de l'aimant terrestre, ils s'enroulent spontanément comme les cheveux crépus des nègres ; ce sont, pourrait-on dire, des rayons qui frisent.

Toutes ces expériences, toutes ces recherches de laboratoire au plus profond de la science pure paraissent nous entraîner bien loin des applications pratiques ; jamais, pourtant, nous n'en avons été plus rapprochés, et j'en veux, tout de suite, citer deux.

La première, c'est l' « Ampoule Coolidge », qui a renouvelé, depuis cinq ans, la technique radiographique. Jadis, lorsqu'on ne disposait, pour produire les rayons X, que des modèles courants à cathode froide, il était très difficile pour l'opérateur d'obtenir à volonté la qualité de ces rayons appropriée à chaque cas : rayons durs et pénétrants, pour la radiographie des organes profonds, ou rayons mous, préférables pour l'examen des régions superficielles. Avec l'ampoule réalisée par le physicien américain Coolidge, rien n'est plus aisé, au contraire, que de passer d'un régime à l'autre. La cathode, formée d'un cylindre creux de molybdène, est complétée par un filament de tungstène, enroulé à plat et qu'une pile spéciale per-

met de porter à des températures variables de 1 800 à 2 500 degrés ; comme l'ampoule est vidée de gaz jusqu'aux extrêmes limites qu'on sait atteindre aujourd'hui, la spirale incandescente est seule à fournir des électrons, et elle en émettra d'autant plus qu'elle sera plus chaude ; l'opérateur a donc le moyen d'accroître ou de modérer le flux d'électrons aussi facilement qu'on ouvre ou ferme un robinet ; un flux abondant, c'est-à-dire un filament très chaud, donnera des rayons X mous; il suffira d'abaisser la température du tungstène pour obtenir des rayons durs ; rien n'est donc plus facile que de produire avec certitude la radiation la plus efficace.

Les cathodes chaudes ont encore une autre application, presque évidente celle-là, mais il fallait y penser : toujours l'œuf de Christophe Colomb. Lorsqu'une ampoule à gaz ultra-raréfié est munie de deux électrodes, l'une incandescente et l'autre froide, les électrons jaillissent très facilement de la première, tandis qu'il faudrait des milliers de volts pour les faire sortir de la seconde ; il en résulte que le courant électrique, constitué par un flux d'électrons, passera très facilement dans un seul sens, celui où l'électrode chaude est cathode. L'appareil jouera donc le rôle d'une *soupape* électrique ; intercalé dans un circuit à courant alternatif, il n'en laissera passer qu'une demi-période, l'autre étant rigoureusement bloquée au passage. D'ailleurs, il n'est pas difficile, en combinant convenablement sur le circuit quatre soupapes identiques, de recueillir séparément les deux alternances en les juxtaposant dans le sens convenable ; le courant alternatif est ainsi automatiquement redressé : tel est le principe du *kénotron* et d'un certain nombre d'appareils aux noms apocalyptiques, que l'industrie ne tardera pas à utiliser, car si elle trouve avantage à produire et à transporter le courant sous forme alternative, c'est sous la forme continue qu'elle a, le plus souvent, à l'utiliser.

***

Voilà donc les électrons entrés dans la pratique du laboratoire, voire même de l'usine ; mais à les considérer ainsi en eux-mêmes, nous avons laissé de côté une question qui exige

une réponse : que sont ces électrons par rapport à la matière? Sont-ils, comme le pensait Crookes, les éléments d'un gaz extraordinairement subtil, sont-ils de la *matière radiante*? On ne peut répondre actuellement à cette question qu'en exposant, dans ses grandes lignes, la théorie *planétaire* de la matière, dont les créateurs, Sir J.-J. Thomson, Sir E. Rutherford, appartiennent à cette grande Ecole de Cambridge qui s'enorgueillissait, il y a peu de mois encore, du génie de Lord Rayleigh. D'après cette théorie, il y a, dans le monde, des électrons *libres* et des électrons *liés* ; ces derniers font partie de l'atome matériel comme les planètes du système solaire. Au centre de l'atome, une charge électrique positive, à peine plus grosse qu'un électron, forme le soleil de ce monde infinitésimal, autour duquel gravitent, en orbes fermés, un petit nombre d'électrons, un seul pour l'atome d'hydrogène, 2 pour l'hélium, 9 pour le fluor, 18 pour l'argon. Ainsi l'atome normal, électriquement neutre vis-à-vis de l'extérieur puisque les charges contraires s'y équilibrent, nous apparaît comme un domaine presque vide de matière et cependant interdit aux autres atomes : « Si nous imaginons, dit M. J. Perrin, les atomes d'un corps solide examinés à un grossissement tel que leurs centres paraissent distribués dans l'espace comme les centres d'une pile de boulets de 10 centimètres de diamètre, la matière qui correspond à chaque boulet n'occupera réellement qu'une sphère de diamètre inférieur au millimètre ; nous pourrons penser à de petits grains de plomb distants, en moyenne, de 20 centimètres. Pour l'air, vus à ce grossissement, les grains de plomb seraient en moyenne distants de 20 mètres. » Imaginez maintenant les électrons circulant dans cet espace à raison de quelques milliards de tours par millionième de seconde, et vous aurez dans l'esprit la représentation sommaire que les physiciens se donnent actuellement de l'atome.

Mais l'électron n'est pas éternellement lié à l'atome ; sous de multiples influences, son orbite se modifie et se change en une autre, plus élargie ; c'est pendant ce cataclysme atomique que l'atome rayonne de l'énergie, qu'il devient, par exemple, source de lumière. Ainsi, d'orbe en orbe, l'électron se libère progressivement du lien atomique, et passe à l'état libre d'électron interatomique. Cette liberté peut, il est vrai, n'être que

provisoire : un électron en voyage, lorsque sa vitesse tombe au-dessous d'une certaine limite, peut s'agréger un certain nombre de molécules, comme un bout d'ambre électrisé retient à sa surface des brins de paille, de plume ou de papier ; c'est surtout par ce mécanisme que se forment, dans les gaz, les *ions* gros et petits qui ne sont en définitive que des paquets de molécules collés électriquement au noyau, négatif ou positif, formé par un électron ou par le résidu d'un atome privé d'un électron. C'est en somme par ce processus d'ionisation que les électrons épuisent leur ardeur ; c'est lui qui, jusqu'à réalisation des vides très poussés, est venu compliquer l'étude des rayons cathodiques et masquer la simplicité de leurs propriétés.

Ainsi il existe, au cœur des corps conducteurs, comme les métaux, un monde d'électrons indépendants, qui errent au hasard tant que les forces électriques ne viennent pas régulariser leur course ; c'est grâce à leur agitation que la chaleur se transmet par conductibilité à l'intérieur des corps ; ce sont eux aussi qui transportent le courant le long d'un fil métallique et ce n'est pas un médiocre succès pour la science que d'avoir pu rattacher à une même cause les conductibilités calorifiques et électriques en expliquant pourquoi les corps qui transmettent le mieux l'électricité sont aussi ceux qui se laissent pénétrer le plus aisément par la chaleur.

Cette explication, qui constitue la *théorie électronique des métaux*, s'est montrée extrêmement féconde ; grâce à elle, nous sommes en état d'analyser le mécanisme interne des piles électriques et de comprendre l'origine de leur force électromotrice. Mais, parmi les développements de cette théorie, le plus intéressant pour notre objet et pour les applications qui en ont dérivé, est dû au physicien anglais Richardson.

Avec une audace que le succès a complètement justifiée, Richardson a assimilé ces électrons errants, en proie à une agitation incessante et désordonnée, aux molécules d'un gaz et il leur a appliqué les formules de la théorie cinétique. Faute de pouvoir le suivre sur ce terrain, je me rabattrai sur une comparaison qui rend compte assez fidèlement des résultats obtenus. Maintenons dans un flacon bouché, à température fixe, un corps volatil quelconque, par exemple un morceau

de camphre ; sa surface s'évapore jusqu'à établissement d'un état d' « équilibre mobile » où autant de molécules sortent du morceau de camphre par l'agitation moléculaire, qu'il en rentre dans le même temps par condensation. Si on relie maintenant le flacon avec un autre récipient, où l'on maintient la vapeur de camphre sous une pression plus faible, l'équilibre sera rompu ; les molécules sont entraînées par une distillation continue et d'autant plus abondante que la différence de pression est plus grande entre les deux vases communicants ; pourtant, si grande que soit cette différence de pression, elle ne pourra pas entraîner plus de molécules qu'il n'en sort par agitation moléculaire du morceau de camphre, si bien que le flux distillé est nécessairement limité, pour une certaine température du morceau de camphre; mais si on élève cette température, l'agitation moléculaire s'accroît avec elle et la distillation s'accélère.

Même chose arrive aux électrons libres enfermés dans un morceau de métal, par exemple dans la cathode de tungstène d'une ampoule.

Si le métal est isolé, il émet autant d'électrons qu'il en reçoit de l'extérieur, et un véritable équilibre mobile s'institue très rapidement ; mais si on établit, entre anode et cathode, une différence de potentiel, les électrons aspirés par la force du champ électrique, comme tout à l'heure les molécules par la différence de pression, s'écouleront en formant le flux cathodique ; ce flux, limité à chaque température par le nombre des électrons émis, sera l'origine et la mesure du courant électrique qui circule dans l'ampoule comme dans le circuit relié à ses électrodes. Presque insensible à froid, ce courant s'accroît rapidement avec la température de la cathode, et il ne prend une grandeur intéressante que lorsque celle-ci est portée à l'incandescence. Tel est, autant du moins qu'on peut l'exprimer par des analogies, le point de départ de Richardson; le savant professeur du King's College de Londres est ainsi parvenu à des formules que l'expérience a vérifiées depuis avec une précision remarquable, et c'est, en somme, de ce travail purement théorique qu'est sortie la solution moderne du grand problème de la télégraphie sans fil.

*
* *

J'ai exposé jadis dans cette Revue la naissance et les premiers développements de la T. S. F., fruit cueilli par Marconi sur la découverte géniale de Hertz, qui procédait elle-même des immortels travaux de Maxwell ; j'ai essayé de montrer par quelle suite d'efforts on est parvenu à accroître progressivement la portée, la sûreté et l'indépendance des communications. Le grand obstacle auquel venaient sans cesse se heurter les inventeurs consistait dans l'amortissement rapide des ondes électriques engendrées par les excitateurs à étincelles ; ces oscillations ressemblent à celles d'un pendule abandonné à lui-même dans un milieu visqueux, alors qu'une solution rationnelle du problème exigerait la production *d'ondes entretenues*, à l'image des mouvements, toujours pareils, effectués par le pendule d'une horloge ; pour cela, il est nécessaire de restituer constamment au système vibrant l'énergie qu'il cède au milieu ambiant.

Dès que cette condition fut clairement aperçue, la réalisation pratique d'ondes électriques entretenues devint l'objectif des inventeurs. Une première solution, mise au point en Angleterre par Alexanderson et en France par M. Bethenod, consiste à réaliser un alternateur à haute fréquence ; il suffirait évidemment qu'un alternateur ordinaire tournât mille fois plus vite, ou eût mille fois plus de pôles, pour engendrer du courant alternatif de fréquence appropriée à la télégraphie sans fil ; mais en réalité, on n'obtient ces fréquences, voisines de 100 000 par seconde, qu'avec des appareils coûteux, de construction difficile et d'entretien délicat : il faut chercher autre chose.

Dans le même temps où s'effectuèrent ces essais, un inventeur danois d'une rare ingéniosité, Poulsen, suggéra une idée différente. On savait déjà que l'arc électrique peut être amené, par des combinaisons de circuits appropriées, à prendre un régime vibratoire où l'intensité varie périodiquement : ainsi, dans *l'arc chantant*, de Duddell, ces variations périodiques produisent des dilatations et des contractions alternatives de la masse gazeuse incandescente entre les deux charbons : il en résulte, lorsque la période est convenable, un son à peu près musical et dont l'opérateur peut faire varier très aisément la

hauteur. Poulsen s'est proposé de faire vibrer l'arc, non plus quelques centaines de fois, mais quelques centaines de mille fois par seconde; il y est parvenu en étirant cet arc par l'action magnétique d'un électro-aimant et en refroidissant vigoureusement l'électrode positive, qui est constituée, dans ses expériences, par un tube de cuivre parcouru intérieurement par un courant d'eau. Il a pu, ainsi, envoyer des messages à plusieurs centaines de kilomètres avec une très faible dépense d'énergie. Pourtant, l'arc Poulsen s'était révélé, à l'usage, quinteux et indocile ; un rien suffisait à le dérégler, au milieu d'une transmission, et cet inconvénient inspirait les plus naturelles inquiétudes aux télégraphistes. Mais la guerre a été l'occasion d'un grand effort ; le secret des progrès accomplis dans cette période héroïque se dissipe peu à peu ; nous savons aujourd'hui que le procédé de Poulsen a pu être amené, par des moyens très simples, à un fonctionnement excellent ; il a suffi pour cela de mettre en jeu des puissances suffisantes, de faire fonctionner l'arc sous 7 ou 800 volts et de refroidir énergiquement le pôle positif par une vaporisation d'alcool. C'est par ce procédé que le grand poste radio-télégraphique de Lyon, établi au début de la guerre pour communiquer avec la Russie, a pu, non seulement remplir cet office, mais encore envoyer jusqu'en Chine, au poste de Changhaï, ces chers communiqués où se résumait la vie de la France.

Toutes ces solutions, pour ingénieuses qu'elles soient, ne peuvent pas être mises en parallèle avec les méthodes fondées sur l'emploi des tubes à rayons cathodiques ; on serait tenté de dire, si ce n'était pas une impertinence envers la science, que la solution définitive du problème de la télégraphie sans fil est maintenant acquise. C'est aux États-Unis, dans les recherches de Lee de Forest, et surtout dans les travaux poursuivis par Langmuir au laboratoire de la General Electric Company, que cette solution a mûri ; elle venait d'être mise au point lorsque la guerre a éclaté ; son adaptation aux besoins de la Défense nationale s'est poursuivie chez nous par les soins d'une commission où le colonel Ferrié, directeur technique de la radiographie militaire, avait sous ses ordres le sapeur Bloch, professeur au lycée Saint-Louis, le sergent Marius Latour, les sous-lieutenants Gutton et Rothé, pro-

fesseurs à la Faculté de Nancy. C'est des travaux de cette commission que sont sortis les nombreux dispositifs appropriés aux conditions variées de la guerre; mais l'élément constant de tous ces dispositifs, c'est la *lampe-valve à trois électrodes*; comprendre le fonctionnement de cette lampe, c'est posséder la lumière qui permet de se guider dans le dédale des combinaisons et des systèmes.

Imaginez, pour les dimensions et la forme extérieure, une lampe à incandescence ordinaire ; le vide intérieur a été poussé aussi loin que possible, afin que les électrons militarisés et en mouvement coordonné n'y soient point troublés par les vaines agitations des civils, je veux dire des molécules. Au centre, un petit filament rectiligne de tungstène, de 4 volts, que deux accumulateurs permettent de rendre incandescent à volonté. Autour du filament, une lame de nickel enroulée en cylindre et communiquant avec l'extérieur par une tige de cuivre qui sort de la douille : c'est ce qu'on nomme *la plaque*. Enfin, entre le filament et la plaque, une spirale métallique qu'on nomme *la grille*, reliée également à l'extérieur par une tige de cuivre. Ainsi, trois conducteurs métalliques en présence dans l'ampoule : le filament chaud, la plaque froide, et entre les deux, la grille, également froide ; chacun de ces conducteurs peut être maintenu au potentiel électrique convenable à l'aide de contacts pris sur une batterie d'accumulateurs, le filament étant toujours négatif de façon à jouer le rôle de cathode; dans ces conditions, un flux d'électrons, parti du filament, ira s'absorber dans la plaque, entretenant dans le circuit extérieur correspondant un courant de quelques millièmes d'ampère : une pareille intensité est largement suffisante pour agir sur le téléphone, qui constitue l'appareil récepteur par excellence de la moderne télégraphie sans fil. Donc, le courant passe, ou plutôt passerait si la grille n'existait pas ; mais celle-ci, portier diligent placé sur le trajet des électrons, leur ouvrira ou fermera l'accès suivant les ordres qu'elle aura reçus ; si la grille est négative, elle repousse les électrons ; positive, elle les admet et il existe, entre ces deux états extrêmes, une position critique où la plus légère variation de potentiel de la grille suffit à provoquer instantanément l'arrêt ou le passage des électrons.

Supposez alors que cette grille soit reliée à l'antenne réceptrice ; les ondes transmises du poste émetteur se traduiront, dans l'antenne et dans la grille, par des variations périodiques de potentiel qui, ouvrant et fermant alternativement la porte aux électrons, produiront des variations d'intensité concomitantes dans le circuit récepteur filament-plaque-téléphone. Ce dernier appareil rendra donc un son, si les interruptions périodiques sont de fréquence musicale, et la réception des signaux, brefs et longs, du code Morse sera ainsi assurée ; la lampe aura rempli, suivant l'expression des télégraphistes, l'office de *relais*, c'est-à-dire qu'elle aura ouvert et fermé automatiquement le circuit local de réception.

Mais pour peu que les signaux perçus soient encore trop faibles, le montage se prêtera, avec une simplicité merveilleuse, à l'*amplification* : le courant oscillant, encore trop faible à votre gré, que les ondes ont produit dans le circuit filament-plaque, vous pourrez l'utiliser, dans la grille d'une seconde lampe identique à la première, pour produire des variations de potentiel : cette fois, la porte, au lieu de s'entre-bâiller, se fermera et s'ouvrira plus largement; un courant plus intense passera entre le filament et la plaque de la nouvelle lampe ; s'il est encore insuffisant pour assurer l'audition directe, rien de plus aisé que de le renforcer dans une troisième, dans une quatrième lampe, et de rendre perceptibles à l'oreille les moindres rides de l'éther.

Ce même organe, si sensible pour écouter les vibrations, est tout aussi capable de les émettre, et sa grande supériorité sur les excitateurs à étincelles consistera à produire des ondes entretenues, se reproduisant indéfiniment semblables à elles-mêmes. Pour aider le lecteur à comprendre le mécanisme de cette génération, je lui rappellerai qu'on peut constituer un circuit électrique « oscillant » en y intercalant une spirale que les techniciens nomment *bobine de self*, et une bouteille de Leyde ou tout autre condensateur. Un circuit ainsi constitué présente une sensibilité extrême ; toute variation d'intensité, par exemple celle qu'on produit en allumant une lampe, s'y répercute en ondes successives comme les échos de la voix entre deux murs parallèles. Supposons que le circuit constitué par la pile, le filament et la plaque soit ainsi équipé ; l'allu-

mage de la lampe y produira des oscillations, qui s'éteindraient rapidement si la grille n'intervenait pas, à la manière de l'échappement d'un balancier, pour réparer les pertes et régénérer l'énergie vibratoire. Ce résultat sera atteint si le circuit de la grille s'enroule sur la même bobine de self que le circuit oscillant constitué comme il vient d'être dit ; ce double enroulement réalise une sorte de bobine de Ruhmkorff, où les vibrations du « primaire » se répercutent par induction dans le secondaire. Il arrivera donc que les oscillations nées dans le circuit de la lampe induiront dans la grille des oscillations de même période; ainsi la grille, ouvrant et fermant alternativement la porte aux électrons, entretiendra dans le circuit de la lampe les oscillations qui l'ont mise en branle. Ces vibrations, nées automatiquement, se maintiendront ensuite indéfiniment au même régime, et ce qui achève la perfection du procédé, c'est qu'il suffira de modifier la self, c'est-à-dire dans la pratique de faire glisser un contact de façon à faire varier le nombre de spires du circuit, pour modifier à volonté la période vibratoire; c'est ainsi qu'on a pu réaliser des fréquences comprises entre quelques centaines et cent millions de vibrations par seconde.

Avec une émission aussi parfaite, rien n'empêche plus d'accorder rigoureusement les deux systèmes émetteur et récepteur de telle sorte que, le premier n'engendrant que les vibrations de la période choisie, le second n'entende que celles-là et reste insensible à toutes les autres. C'est là un immense avantage puisque, chacun choisissant sa fréquence vibratoire, l'autonomie des communications se trouve assurée; pour mesurer le chemin parcouru, rappelons-nous qu'en décembre 1908, lors du tremblement de terre de Messine, tous les navires arrivant sur la rade de la malheureuse cité se hâtèrent de télégraphier aux postes du continent pour appeler au secours ; mais leurs appels simultanés se brouillèrent en une telle cacophonie qu'aucun renseignement utile ne put être transmis; aujourd'hui, dans une même cabine, deux, trois appareils de T. S. F. fonctionnent côte à côte, soit pour l'émission, soit pour la réception, sans qu'il en résulte de trouble pour les communications, ni de gêne pour les opérateurs.

Sur une science aussi fertile en applications qu'est celle de

la télégraphie sans fil, il faut bien dans une chronique comme celle-ci, s'en tenir aux idées directrices; pourtant, je m'en voudrais de ne pas tenter d'expliquer au lecteur un détail du dispositif récepteur qui est une petite merveille d'ingéniosité et de commodité. Supposons, pour fixer le discours, que les ondes transmises aient une longueur d'onde de 3 kilomètres; leur fréquence atteint par conséquent 100 000 par seconde; la membrane de fer du téléphone a trop d'inertie pour effectuer un pareil nombre d'oscillations, et, l'effectuât-elle, il n'en résulterait aucun son perceptible, puisque l'oreille n'est pas sensible au delà de quelques milliers de vibrations. On se tirait autrefois d'affaire en intercalant sur le circuit récepteur un interrupteur vibrant, nommé *tikker*, qui découpait les vibrations en « trains d'ondes » successils: en supposant que le tikker laisse passer 435 trains par seconde, le téléphone exécutera pareil nombre de vibrations et rendra le son la_3. Mais il existe une autre manière, et bien plus avantageuse, d'atteindre au même résultat: supposons qu'à côté du système récepteur, dont l'antenne recueille 100 000 vibrations par seconde, on installe un nouvel appareil d'émission, réglé pour en produire 100 435; l'antenne recueille à la fois les ondes lointaines et les ondes produites à côté d'elles et supposées de même intensité; elle les superpose en produisant le phénomène des *battements*, bien connu de ceux qui ont accordé des instruments de musique; 435 fois par seconde les deux sources ajouteront leurs intensités, 435 fois elles seront en opposition et leurs vibrations s'annuleront. Le téléphone sera donc, finalement, soumis à un courant périodique de fréquence 435; il émettra le son la_3, et rien ne sera plus facile pour l'opérateur que d'obtenir la tonalité la plus favorable en modifiant légèrement le mode vibratoire du générateur d'ondes auxiliaire, puisque la hauteur du son de battement est toujours égale à la différence de hauteur des deux vibrations superposées. Un tel mode de réception est connu sous le nom d'*hétérodyne*, et c'est merveille de voir avec quelle sûreté il se prête à la réception des ondes; la portée des communications, pour une même puissance dépensée, est très supérieure à celle des anciens systèmes; l'autonomie des communications est largement assurée puisqu'on peut transmettre et recevoir simultanément des

ondes dont les longueurs ne diffèrent que de vingt ou trente mètres ; enfin, le secret peut être assuré par cette sélection parfaite des longueurs d'ondes, car il faudrait longtemps à un opérateur pour capter des ondes dont il ne connaîtrait pas d'avance la longueur.

De tous ces résultats, la guerre a fait foi ; sur tout le front des armées, des tranchées et des avions aux postes de commandement, les signaux se croisaient incessamment et l'espace transmettait fidèlement tous les messages. La paix doit profiter de cet essor. Actuellement, un réseau de postes essaimé sur toute la terre assure les communications avec le centre de l'Afrique comme avec les îles les plus isolées du Pacifique; en plein Océan, le navire n'est plus tout à fait seul ; bientôt, sans doute, la téléphonie sans fil, complétant les communications télégraphiques, aura triomphé des dernières difficultés : déjà, de son yacht *Electra*, en rade d'Alger, Marconi peut causer avec Londres.

Mais ce qui modifiera le plus profondément les conditions de notre existence, c'est que la T. S. F. devient capable d'assurer, dans des conditions pratiques, les communications individuelles à petite distance. Avec la lampe-valve, plus n'est besoin de mettre en œuvre des centaines de kilowatts et de dresser vers le ciel de gigantesques antennes ; des appareils relativement simples, de dimensions réduites, et de puissance médiocre, comme ceux qu'emportaient les avions, complétés par des antennes rudimentaires, permettent les communications dans un rayon de quelques kilomètres. Le temps n'est pas loin où, lorsque deux habitants d'une même cité voudront causer entre eux, ils pourront se dispenser de passer par l'intermédiaire un peu nerveux des demoiselles du téléphone; les commères « iront à l'antenne » au lieu d'échanger leurs babillages à la fenêtre, fournissant aux peintres de genre une belle occasion de rajeunir leurs sujets. Ainsi, la science s'apprête à donner aux hommes de nouvelles commodités pour organiser leur existence dans la paix et le travail; souhaitons qu'ils n'en profitent pas, une fois de plus, pour satisfaire leurs ambitions ou assouvir leurs rancunes.

L. HOULLEVIGUE

L'administrateur-gérant : E. GUILMOTO.

LIVRES NOUVEAUX

GAMBETTA

par **Paul Deschanel.**

« Gambetta fut passionnément aimé : il l'est encore. Son nom fait partie de la religion de la France : quel plus grand rêve pour une grande âme? Les fautes, les erreurs, les contradictions disparaissent dans le rayonnement... » Mais sa vie même n'est pas aussi connue de la masse et peut-être doit-elle être dégagée de la légende. C'est sans doute ce qu'a pensé M. Paul Deschanel, à qui sont empruntées les lignes qui précèdent, et qui a entrepris de nous donner enfin l'histoire de Gambetta. Il l'a fait avec tout son cœur et avec toute son intelligence, sa nette vision des choses et des gens, son style sobre, clair et d'un relief si puissant. C'est la vie d'un grand Français d'hier, écrite par un grand Français d'aujourd'hui.

LOULA

par **Jeanne Broussan-Gaubert.**

Il y a dans le roman de madame J. Broussan-Gaubert une sensibilité très fine et le don de l'émotion communicative. L'auteur a l'intuition de la vie ; ses personnages nous intéressent par la sincérité de leurs joies et de leurs souffrances. Madame J. Broussan-Gaubert écrit agréablement, avec une délicatesse de touche toute féminine.

L'UNITÉ DE LA POLITIQUE ITALIENNE

par **Jules Chopin.**

On a voulu voir dans les changements d'alliances du royaume d'Italie une preuve de l'instabilité de la politique italienne. M. Jules Chopin, dont des ouvrages comme *l'Autriche-Hongrie « brillant second »*, *le Complot de Sarajévo* ont affirmé la compétence en matière de politique étrangère, établit que le but de la politique extérieure de nos alliés latins n'a jamais varié et qu'il vise à obtenir la domination absolue de l'Adriatique et la prépondérance dans la Méditerranée. Cette unité de la politique italienne, qui a jusqu'ici présidé aux alliances de la Péninsule, y présidera demain encore. M. Chopin recherche donc quelles pourront être ces alliances. En ce sens, son livre mérite d'être lu avec la plus grande attention au moment où se règlent les questions dont dépendent la paix du monde et l'avenir de l'Europe.

LA VOIX DE VICTOR HUGO DANS LA GUERRE MONDIALE

par **Albert Fua.**

M. Albert Fua s'est demandé ce que Victor Hugo, s'il avait vécu de notre temps, aurait pensé de la guerre inoubliable. Il a extrait de son œuvre ce qui a rapport à la guerre mondiale et à la guerre sociale, et il en a établi la synthèse en ce livre consacré à Victor Hugo philosophe, sociologue, prophète, ou du moins voyant, selon l'antique formule : *Poeta Vates*. L'ouvrage est curieux et, mieux encore, émouvant, plein d'idées et de rapprochements ingénieux.

L'AME SIENNOISE

par **L. Gielly.**

Entre toutes les villes d'Italie, Sienne possède un charme particulier. La splendeur et la grâce de son aspect conquièrent de prime abord le voyageur ; l'érudit trouve dans sa magnifique histoire des raisons toujours nouvelles de s'intéresser à la ville que consacre le souvenir de Pie II, le pape humaniste, du Sodoma, le peintre mystérieux et troublant, de sainte Catherine enfin, qui réunit, dans un paradoxe vivant, l'intelligence de l'homme d'État et du diplomate au génie de la visionnaire. M. Gielly a profondément ressenti l'enchantement de Sienne ; il l'a fort bien expliqué et commenté. Il a su dégager avec beaucoup de précision et de délicatesse cette « âme siennoise », qui n'a palpité que dans le coin béni de la Toscane où vécut l'héroïne de Dante, la Pia de Tolomei.

LA CONTRE-RÉVOLUTION ALLEMANDE

par **Ambroise Got.**

Le livre précédent retraçait l'histoire des mois qui ont suivi la débâcle. C'était l'examen des éléments dissociés de l'empire allemand, au point de vue intellectuel, social, politique. M. Got a senti la nécessité d'étudier maintenant leur regroupement pour un statut nouveau. La méthode a les mêmes qualités dans les deux ouvrages : étude de milieux et de types, sagace et complète. Mais cette fois, le temps intervenu a débrouillé le chaos : de ces forces dissociées et abattues, quelques-unes relèvent déjà la tête : la validité de l'Allemagne s'affirme dans les partis extrémistes, de droite et de gauche, dont l'influence s'accroît de tout ce que perd la social-démocratie. Mais l'esprit public rend bien plus redoutable le péril de droite. Aussi le chapitre final sur le coup d'État de Kapp est-il l'épilogue du livre : de telles causes ne pouvait sortir que cet effet.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 4 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber (Maison d'édition Calmann-Lévy), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la Société Nouvelle de Publicité, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.